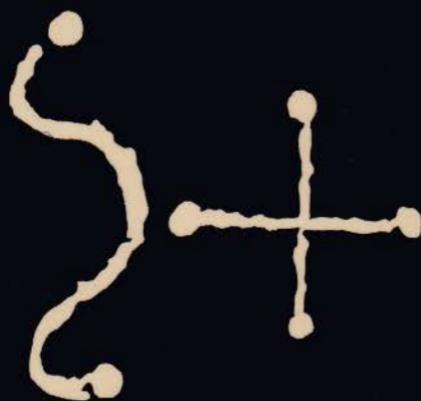


HENRI de LENS

# trésors enfouis DE France



les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

HENRI DE LENS

TRÉSORS ENFOUIS  
DE FRANCE



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT  
6, place Saint-Sulpice, Paris-6<sup>e</sup>

*A mes Parents...*

*et aussi à Adrien Blanchet et  
Camille Jullian de qui j'ai tant  
appris.*

## SOMMAIRE

I. LES TRESORS EXISTENT .....	11
D'où venait l'or des Anciens ? .....	25
<i>Mines d'argent, d'étain et d'or. Bijoux gaulois. Événements ayant provoqué des caches. L'or de Toulouse. La bataille d'Orange.</i>	
Où trouve-t-on des trésors ? .....	41
<i>Dates favorables à une découverte. Toponymie des noms de lieux-dits où furent trouvés des trésors. Des taupes bienvenues. Comment détecter un trésor ? Tentative d'explication aux légendes des trésors à découvrir le 25 décembre.</i>	
II. LES TRESORS DECOUVERTS .....	65
Le trésor de Berthouville .....	65
Le trésor de l'étang de Nesmy .....	72
Quelques trésors de la région parisienne.	79
Découvertes importantes .....	82
Quelques trésors aux frontières de France.	85
III. TRESORS A DECOUVRIR .....	89
Les trésors des Francs .....	89
Les trésors des Goths .....	98
Une bataille .....	102
Le trésor de Richard Cœur de Lion .....	111
IV. LES TRESORS DU CENTRE-OUEST ....	117
Les trésors de Charroux .....	117
L'or et la légende : Lusignan .....	122
Châteaux, légendes et faux-monnayeurs ..	132

V. TRESORS ET SOUTERRAINS .....	137
Itinéraires des trésors et souterrains de la Somme .....	149
Itinéraire des trésors et souterrains du Pas-de-Calais .....	153
Itinéraire des trésors et souterrains du Nord Itinéraire des trésors et souterrains de la Haute-Vienne .....	159
VI. LA FANTASTIQUE HISTOIRE DES TRE- SORS DE NICOLAS FLAMEL .....	165
Raccourci de l'histoire des juifs en France.	175
Douze figures symboliques et douze trésors.	182
VII. SYMBOLIQUE DES FIGURES .....	201
VIII. LES SIGNES MYSTERIEUX .....	215
Les signes runiques et l'alphabet de Futhark .....	222
Les signes de la cathédrale Saint-Pierre ..	226
Symboles alchimiques .....	229
Les signes de la langue sacrée .....	231
Alphabet du Zodiaque .....	239
Alphabet babylonien .....	240
Valeurs numériques .....	241
Quelques numérations égyptiennes .....	242
Les sept Tours .....	243
L'interprétation .....	249
Les « Clavicules de Salomon » .....	251
IX. QUELQUES CONCLUSIONS .....	259
X. ANNEXES .....	263

# 1

## LES TRÉSORS EXISTENT

*« Les histoires de trésors sont presque toutes à base de mystifications et d'abus de confiance... Les rêves de fortune que nous nourrissons tous ne peuvent être mieux exploités que par des spécialistes de l'escroquerie au trésor, étalant de vieilles cartes où sont pointées les fabuleuses épaves de galions... Un entrepreneur sérieux, bien équipé, disposant de l'expérience nécessaire pour la recherche d'un trésor, fera tout son possible pour bénéficier seul de l'aubaine... Je ne puis rien imaginer de plus catastrophique pour un honnête capitaine de navire que la découverte d'un vrai trésor. Pour commencer, il devra mettre son équipage au courant... »*

Ces paroles du commandant Cousteau, dans « Le

monde du silence » sont, on en conviendra, désenchanteresses. Mais si Robert Sténuit les place, lui aussi, au début de son livre « Les trésors perdus », il n'en a pas moins cherché... et en a trouvé. La très sérieuse revue « National Geographic Magazine » de juin 1969 en témoigne.

Quant au commandant Cousteau, j'ai lu dans « L'aventure sous-marine » qu'il est passé, malgré les lignes citées plus haut et après les avoir écrites, au fameux Banc d'Argent situé au nord-est de Saint-Domingue. Sur ce récif, le naufrage des galions de la Flotte de l'Or espagnole, vers 1641, a déjà inspiré une abondante littérature. Le navire « La Nostra Señora de la Concepcion », vaisseau-amiral de cette Flotte, contenait près de cent tonnes de métal précieux et s'engloutit à cet endroit, ainsi que bien d'autres riches cargaisons. Cette histoire est assez célèbre ; une quarantaine d'années plus tard, un Anglo-Américain, le capitaine William Phips, y récupéra près de vingt-six tonnes du métal si désiré et le rapporta à Londres ; ce qui lui valut d'être anobli.

Resterait donc au fond des eaux une soixantaine de tonnes d'or. De quoi nourrir le rêve d'une pêche miraculeuse — si tant est que d'heureux plongeurs ne soient pas déjà, très discrètement, passés par là...

Mais comment, malgré les avertissements défaitistes, se soustraire à l'appel de la piste des trésors ? Les vieux chasseurs appellent cela un « sentiment ». Quand on l'a ressenti, revenir quelquefois bredouille ne décourage pas. On ne tarde pas à déceler d'autres voies et à s'y lancer de toutes ses forces. La recherche des trésors perdus exerce une telle fascination qu'on ne peut se résoudre à croire à la défaite.

Moi-même, j'ai été saisi par ce « sentiment » en lisant les vieux papiers qui relatent l'histoire

de ma famille. Avant la Révolution, mes ancêtres possédaient à Haïti des sucreries. L'une d'elles était située au sud-ouest de cette grande île, en face de l'île à Vaches.

Le pirate, Henry Morgan, avait fait de l'île un de ses repaires. Son vaisseau de commandement avait explosé un jour qu'il y était au mouillage. L'or de Morgan est-il encore là ?

Plus loin, lors de la révolte des indigènes, un grand-oncle avait caché un coffre bien nanti...

Je m'étais ensuite délecté de l'histoire du grand-père dont les cargaisons avaient été piratées par les Anglais, et qui, pour se venger, avait armé un navire de six canons. Grâce aux prises acquises à son tour, il avait gréé un vaisseau de trente-deux canons et récupéré avec usure les pertes subies.

De fil en aiguille, j'avais plus tard lu l'histoire de la Flibuste, celle des Corsaires. Courage, aventure, sang et or. Après, j'étais passé aux récits de la conquête du Pérou, du Mexique. Cela faisait rêver ; ces pages me faisaient voir un tourbillon démoniaque de batailles, de richesses, de galions chargés jusqu'à la lisse ; je sentais l'odeur du goudron, j'entendais le grincement des poulies, le craquement des mâts et les claquements des cordages et de la toile aux changements de bord ; résonnait dans mes oreilles le fracas des canons de la bordée sous le vent qui dispersait les volutes de fumées, puis c'étaient les cris assourdissants, des abordages déments ; je voyais des personnages hauts en couleur. Tout cela se mêlait à des évocations de senteurs tropicales, de bois de santal, le bruissement du vent dans les filaos, de quelques ossements qui blanchissaient sur la plage... La « marque noire » envoyée au capitaine... Et un nombre étonnant, mais véridique, de cargaisons fabuleuses gisaient par le fond, à moins qu'elles

ne dormissent sous seulement quelques brasses d'eau sur les récifs...

Nous sommes toujours à la recherche de « quelque chose » ; la vie peut-elle se passer à ne désirer que ce que l'on a déjà ? Pourquoi ne pas me laisser emporter par le vertige de la chasse au trésor ?

Les difficultés, il est vrai, ne tardent pas à se présenter. Heureusement en un certain sens, car sans elles, il n'y aurait plus, depuis belle lurette, de trésors à découvrir. Et si c'était trop facile, que resterait-il à trouver ?

Mais il convient de ne pas se laisser gagner par le pégase de l'imagination. Les trésors sous-marins, recouverts d'algues et de coquillages, sur quelque fond au large de quelques île lointaine, depuis un naufrage ou une bataille navale, il me fallait les écarter de mes projets d'exploration. A une exception près. Pourquoi ?

A moins de pouvoir monter une expédition, les objectifs situés à l'étranger sont trop souvent hors de votre portée. Quant à ceux qui peuvent être situés sur les côtes de France ?... Prenons un exemple de cas relativement facile : le navire que vous connaissez a coulé sur le haut-fond non loin de la côte. Vous déterminez donc l'endroit à trois cents mètres près. Vous prenez une bonne carte marine et la carte d'Etat-Major de cette portion de côte. Première remarque : il vous est presque impossible de faire coïncider les méridiens et pourtant vous avez choisi deux cartes à la même échelle. Qu'importe, je vous dis que vous connaissez presque l'endroit. Bien. Pour partir, il faut un bateau, il faut du beau temps, il faut un plongeur, il faut un compresseur, le matériel de plongée, une suceuse pour la vase... Il faut... Il faut... Une grande quantité de choses qui signifient temps et argent.

Supposons que vous ayez tout cela. Pour faciliter

encore la réalisation de votre projet, votre épave n'est pas à plus de quinze mètres de profondeur. Eh bien, croyez-moi, à supposer qu'il n'y ait pas de courant, rechercher une vieille carcasse avec, naturellement, un minimum de visibilité, est d'une complication qu'on ne soupçonne guère.

Pourtant, ils existent ces satanés trésors. A n'en croire que le seul inventaire dressé par Harry Riesen-berg dans son livre « Six cents milliards sous les mers », on pourrait compter quatre cent quatre-vingt-neuf naufrages de vaisseaux chargés de richesses.

Mais tout cela demande à être vérifié. En effet, lorsque le « point » ou emplacement exact est indiqué, il y a gros à parier qu'il est inexact. Et s'il était juste, on s'apercevrait que d'autres chercheurs sont passés avant vous.

De plus, j'ai la désolante faculté de ne pas me laisser abuser par les affabulations. Comment ne pas s'amuser à la lecture de certains livres où l'on voit des chercheurs de trésors sous-marins plonger et tomber d'un seul coup sur le trésor. Ce serait donc si simple ? Ou encore, au moment même où il trouve le coffre du corsaire, surgit une pieuvre monstrueuse, et alors, se livre un combat titanesque entre notre héros et cette hydre. Puis, à peine la bataille terminée, arrive un vicieux requin qui fait claquer ses dents près du haut-de-chausses du plongeur, bientôt suivi d'une meute de la même espèce... Notre Hercule fait surface après en avoir vaillamment écharpé les plus gros et mis les autres en fuite. Il est indemne mais une frayeur rétrospective lui fait conchier ses braies avec une abondance proportionnelle à cette peur... L'équipage prend cela pour le mal des profondeurs et on fourre notre héros dans une chambre de décompression... Tout pourrait se terminer bien — mais, las... las... arrive une

canonnière ennemie qui fait donner son artillerie... Et il n'y a plus qu'à hisser le foc et rien n'est payé. Quel roman !

Quoiqu'il existe des possibilités — que j'indiquerai plus loin — de se procurer des renseignements sur les trésors sous-marins, je me suis abstenu de les rechercher. Pour la simple raison que leur exploration exigerait un trop grand déploiement d'efforts.

Restait donc à chercher des trésors ailleurs et plus à notre portée ; et d'abord déterminer où, quand et comment.

Alors je me suis plongé dans des bibliothèques. Je me suis livré à un travail considérable. L'étendue de ces recherches m'a fait penser qu'il pouvait être profitable — pour d'autres chercheurs éventuels — d'en faire une sorte de synthèse.

Ecrire n'est pas ma profession, et pas davantage ne suis-je historien. Si vous trouvez dans ce livre beaucoup d'emprunts à d'autres ouvrages, c'est parce que je me suis beaucoup documenté. Et ainsi, à condition de rester pratique et de ne pas trop s'emballer, en tirant de cette documentation certaines déductions rationnelles, a-t-on de bonnes chances de trouver.

Il est admis que pour un trésor décelé et dont le découvreur a fait la déclaration, dix autres ne sont pas déclarés. Donc, si quelque mille six cents trouvailles ont été déclarées, il y en aurait encore seize mille à récupérer ?

Je suppose que le rapport entre les trésors qui ont été mis au jour et ceux à découvrir est le même ; cela donnerait donc cent soixante mille trésors à découvrir. Ce qui paraît énorme. Et pourtant, je suis persuadé d'être encore très en dessous de la vérité.

Si le trésor sous-marin offre, en général, l'avantage de procurer une grosse somme, ce n'est que plus rarement le cas pour ceux qui sont découverts à

terre. Mais l'expérience enseigne qu'il ne faut pas rechercher systématiquement « la grosse affaire ». Par contre, un faisceau de renseignements historiques, archéologiques, concernant un lieu donné, vous permettront de viser une découverte ayant trait à une époque choisie et qui donnera des pièces qui sont rares, donc chères. Il n'est pas nécessaire d'en avoir une grande quantité pour que la somme soit intéressante.

Remuer de la terre est un travail pénible : creuser un trou de trois mètres de côté sur autant de profondeur peut remplir deux bonnes camionnées de terre. Vous ferez ce travail une fois, peut-être deux, sûrement pas trois. Donc autant rechercher ce qui a été caché vite et peu profond.

Il est très important de savoir que, sauf dans le cas des caches antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle environ, le propriétaire initial marquait presque toujours l'endroit où il dissimulait son magot pour pouvoir être sûr de le retrouver sans trop de difficultés. (Un chapitre étudiera, plus loin, ces signes.)

Afin de trouver le trésor de ma carrière, j'ai donc été amené à lire nombre de récits anciens. Je savais que la soigneuse lecture de l'histoire me révélerait un nombre incroyable d'indices. J'ai aussi lu beaucoup de journaux d'aujourd'hui, car ceux-ci m'apprenaient deux choses : d'abord, les nouvelles de découvertes dues au hasard, et ensuite la confirmation *ad facto* de certaines de mes déductions. Ainsi, dans « Le Figaro », l'article suivant :

### **Chercher un trésor n'est pas forcément jeter l'argent à l'eau**

« Il se trouve présentement en Amérique des commanditaires riches et nombreux pour financer en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle la recherche de trésors perdus, ainsi qu'aux plus beaux jours du capitaine de l'île aux Tré-

sors. Il ne s'agit pas d'un simple caprice de milliardaire, l'affaire peut être rentable.

Mais d'abord qu'est-ce qu'un trésor ? Un gisement si précieux soit-il, une mosaïque ancienne ne seront jamais des trésors, au sens technique du terme : un trésor est mobilier. Un trésor par définition n'appartient à personne ; si l'on peut établir un droit de propriété quelconque, ce n'est plus un trésor. Mais il faut dire que la justice se montre assez circonspecte dans l'attribution de ces découvertes : ainsi, l'héritier d'une maison où a été découvert un trésor ne sera pas pour autant déclaré propriétaire du butin. Une présomption ne suffit pas.

La définition acceptée du trésor est la suivante : « Toute chose cachée ou enfouie sur laquelle personne ne peut justifier de propriété et qui est découverte par le pur effet du hasard. »

Un certain nombre de procès mémorables sont venus illustrer l'histoire des trésors. Rue Mouffetard, à Paris, on démolissait, par décret de la Ville de Paris, une très vieille maison lorsqu'on y mit à jour des louis d'or à l'effigie de Louis XV qui représentaient une très grande valeur — mais aussi des testaments écrits en 1750 et 1756. Ces testaments avaient été rédigés par un certain Louis Nivelles, écuyer du roi. Ils font le compte de ces fameux louis et les lèguent à la fille du testataire Dame Jean des Forges. La Ville de Paris et les ouvriers qui avaient donné le coup de pioche décisif étaient tout prêts à s'entendre pour se partager la trouvaille lorsque arrive un troisième larron sous les espèces de nombreux descendants à qui finalement est octroyé le trésor.

Dans une autre affaire, on avait découvert en 1936, dans la cour du presbytère de Gisors, au cours du forage d'un puits, une statue de la Vierge du xiv<sup>e</sup> siècle. La commune déclare que la statue se trouvait, en 1791, dans une niche aménagée dans l'église — et à l'appui de sa thèse, elle fournit un inventaire dressé en 1792 où figurait la description d'une statue qui correspondait trait pour trait à celle qui venait d'être exhumée. La commune de Gisors se vit attribuer sans plus de discussion l'objet d'art en question.

Dans ces deux affaires, les bénéficiaires — qui n'avaient pas déboursé un sou, ont pu trouver l'affaire intéressante.

Dans d'autres qui se déroulent actuellement, elles le seront à condition que la découverte corresponde à l'attente. »

### L'OR DU VAISSEAU-PIRATE PORTUGAIS

« Actuellement, on ne va plus à la chasse au trésor orné de parchemins, écrits avec du sang, et de cartes aux indications mystérieuses ; ce sont des plongeurs entraînés dotés d'un équipement perfectionné, y compris d'un ascenseur à air comprimé pour éliminer le sable ; mais la question de l'équipement mise à part, ces expéditions ressemblent beaucoup à celles du passé. Actuellement, au large d'un lieudit de Cornouaille, Le Lizard, une poignée d'hommes s'acharne à arracher à un vaisseau-pirate l'or et les bijoux qu'il recèle. L'entreprise durera plusieurs années, mais elle en vaut la peine, le navire contenant pour une valeur de 30 millions de livres sterling d'objets précieux. Quatre hommes seulement connaissent la situation exacte de l'épave qui gît par 120 pieds de fond, à un mille et demi de la rive. Parmi eux, les deux frères Vinnicombe, qui dirigent une entreprise de plongée et sont également antiquaires.

Pour encourager les découvreurs, 32 canons de bronze, dont chacun vaut 5 000 livres, ont été sortis des eaux. L'exploration de l'épave, jusqu'à présent, a coûté 2 000 francs. A ce taux, la chasse au trésor est un remarquable placement.

Voici comment on en est arrivé là : depuis de nombreuses décennies, la tradition locale transmettait l'histoire d'un vaisseau-pirate portugais, chargé de richesses, le « Donna Maria Parloitti », qui avait sombré quelque part au large de la côte.

Construit à Lisbonne en 1574, le bateau est armé pour faire de la piraterie en Méditerranée, avec 60 canons et 2 000 hommes, sous le commandement de Miguel Perez.

En 1548, il atteint la baie de Biscaye. Il est tellement chargé de butin qu'il enfonce jusqu'aux sabords. Un

ouragan le déporte vers le nord et il échoue près du Lizard. Les hommes, blessés et malades, sont portés à terre. Le bateau, à marée haute, est libéré par le flot ; mais dès qu'il arrive sur un haut-fond, il sombre.

Voici deux ans, dans la plus pure tradition romanesque, une vieille femme, qui se disait descendante de la famille Parloitti, avait montré à l'un des deux frères Vinnicombe un grimoire taché par la mer, le journal de bord du navire, qu'il traduit. En partant de cette source et d'autres (car il connaît à fond l'histoire de la Cornouaille), il reconstitue ainsi l'histoire du « Donna Maria ».

Le journal de bord ne donnait pas d'indications sur l'emplacement de l'épave ; mais, dix-huit mois plus tard, par hasard, un des plongeurs de l'entreprise Vinnicombe découvre deux canons qu'on authentifie comme appartenant à l'armement du navire portugais. Plus tard, c'est une ancre. On lance les recherches et on ramène vingt canons.

La quête se poursuit avec de l'équipement nouveau, y compris l'ascenseur à air comprimé précité, pour éliminer les sables.

Avec de la chance, la technicité peut se combiner profitablement au folklore, ainsi qu'il a été démontré à quatre reprises sur les hauts des Bahamas où les corsaires sont venus livrer combat durant deux siècles et où les feux des naufrageurs ont encouragé la multiplication des épaves jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. »

M.C.C.

Puis, dans le numéro du 19-20 avril 1969 du « Figaro » j'ai lu :

### **Quarante-quatre précieuses monnaies d'or**

*cachées au XV<sup>e</sup> siècle et découvertes l'an dernier — exposées aujourd'hui rue Drouot.*

« Comme tous les samedis, plusieurs expositions intéressantes sont à voir aujourd'hui de 11 h 30 à 18 heures,

rue Drouot, avant les dispersions qui se feront comme à l'accoutumée, lundi 21 courant.

Attirons l'attention sur la présentation, salle 10, d'un ensemble de monnaies d'or royales, française, flamande et anglaise émises de 1365 à 1449 et provenant du trésor découvert l'an dernier en Normandie, à l'abbaye Sainte-Trinité de la « Luizerne ».

L'histoire de ce trésor, caché vers 1450 par le vieil abbé qui gouvernait le monastère depuis quarante-trois ans et qui mourut peu après, est retracée dans le catalogue décrivant et reproduisant les quarante-quatre précieuses pièces qui passeront aux enchères ; une fois de plus, nous recommanderons donc aux visiteurs de se procurer et de conserver ce catalogue ; soulignons seulement que l'abbaye, vendue comme bien national pendant la Révolution, tomba progressivement en ruine ; elle devint, en 1959, la propriété d'un prêtre qui entreprit de la sauver afin de la rendre à sa destination première.

En 1960, une radiesthésiste cherchant l'emplacement d'un point d'eau signalait une cachette d'or dans une voûte ; il fallut attendre 1968 et la révision générale des maçonneries pour que le petit pot contenant les pièces fût découvert ; est-il besoin d'ajouter que le produit de la vente de cette trouvaille miraculeuse permettra de poursuivre la restauration entreprise ? Le petit pécule d'un abbé du xv<sup>e</sup> siècle est devenu, avec le temps et l'aide des collectionneurs, une manne royale au xx<sup>e</sup> siècle ; les ventes aux enchères sont parfois escortées de bien jolies histoires.

Signalons quelques pièces : du règne de Henri VI, roi de France et d'Angleterre, un *angelot* d'or de 1427, frappé à Saint-Lô, estimé environ 5 000 F ; du comté de Flandre, un *Noble d'or* de Philippe le Hardi pourrait atteindre 3 000 F ; dans les monnaies de Grande-Bretagne, un rare *Noble d'or* frappé à Londres, montrant le roi Henri IV d'Angleterre debout dans une caravelle, est estimé entre 3 300 F et 3 800 F.

Ajoutons qu'à côté du trésor normand, les amateurs pourront également voir une collection d'oselles en or de Murano ; ces séduisantes monnaies remplacèrent, vers 1521, les deux oiseaux sauvages qui devaient être offerts le jour de Noël par les doges de Venise au sei-

gneur du Grand conseil auquel on avait supprimé le droit de chasse ; les larges pièces d'or exposées pèsent généralement plus de 13 grammes et sont estimées de 3 000 F à 5 000 F ; frappées au XVIII<sup>e</sup> siècle, elles figurent parmi les dernières oselles émises, les frappes ayant pris fin avec le traité de Campofornio en 1797. »

Voici enfin quelques autres extraits du même journal :

**Neuf ouvriers se partageront la moitié d'un trésor découvert sur une décharge de Verrières-le-Buisson**

*« Un trésor d'une valeur approximative de 300 000 F — 4 337 pièces d'or et un lingot d'un kilo découverts dans une décharge — sera partagé de moitié entre le groupe des « inventeurs » et la société propriétaire du terrain. »*

Ainsi en a décidé la Première chambre civile du tribunal de Grande Instance de Versailles, qui a désigné un commissaire-priseur de la cité royale, M<sup>e</sup> Georges Blache, pour procéder à l'évaluation exacte de la fortune et à sa répartition équitable entre les bénéficiaires.

Ce jugement, pris après une réflexion de cinq mois, met fin à une âpre querelle juridique qui opposait une dizaine d'ouvriers, un magistrat parisien et plusieurs sociétés immobilières.

Tout commença en janvier 1967. Sur la décharge de Verrières-le-Buisson, des camions apportent régulièrement des gravats provenant de la démolition d'immeubles de la région. Soudain, un conducteur de bulldozer, M. Marchand, met au jour un morceau de chambre à air lié aux deux extrémités. A l'intérieur : cinq cents pièces d'or. Plus loin, enveloppé dans un vieux journal, il trouve un lingot.

Sur le chantier, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Les ouvriers abandonnent leur travail pour venir fouiller ce terrain aurifère. En trois

jours, on découvrira 4 337 pièces. Avec le lingot, elles représentent quelque 30 kilos d'or.

Pour tempérer la fièvre des chercheurs — des inconnus venaient la nuit, bêcher les gravats — la société exploitante fut obligée de faire répandre une épaisse couche de terre sur la décharge.

Puis les demandes en propriété du trésor affluèrent. Outre les « inventeurs » (les neuf employés qui déterrièrent la fortune), la société Orly-Parc, propriétaire du terrain, en revendiqua la moitié :

*« En vertu des accords qui nous lient avec les entreprises de démolition, fit-elle valoir, tous les gravats déposés à Verrières nous appartiennent. Les pièces d'or en font partie. »*

*« Faux, rétorqua la société civile immobilière Carnot, de Versailles, le trésor provient d'immeubles que nous avons acquis dans la ville et fait démolir. »*

Un raisonnement semblable était tenu par la société Contenot-République, qui avait fait détruire de vieilles maisons à Saint-Cloud.

Une autre voix se fit entendre. Un magistrat parisien, M. Lhomme, possédait des pièces identiques, héritées d'une tante qui demeurait rue Carnot à Versailles, dans un immeuble disparu depuis :

*« Ma parente a caché ces pièces pendant la guerre. Je suis son légataire universel, le trésor me revient. »*

Le tribunal a tranché, appliquant l'article 716 du Code civil : *« Un trésor est une chose cachée ou enfouie, découverte par l'effet du hasard, et dont la propriété ne peut être justifiée par personne. Ce n'est donc pas un héritage. »*

La société Orly-Parc et les neuf ouvriers se partageront le magot. »

### **Des pièces d'argent frappées de la croix des Templiers mises au jour à Gisors**

« Rouen, 13 mai. (Correspondance « Figaro »). — Dans une cour privée de la rue des Frères-Planquais à Gisors (Eure), un terrassier a mis au jour une amphore de bronze contenant des milliers de pièces d'argent.

On a aussitôt pensé se trouver en présence du trésor des Templiers dont la croix frappe l'une des faces de ces pièces. Le trésor représente un poids total de 16 kilos. Les pièces dateraient du XIII<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle.

Un envoyé de la circonscription des antiquités historiques de Haute-Normandie en a pris livraison pour expertise. »

### Un trésor au fond d'un puits

« Valenciennes, 7 octobre. — Un jeune garçon de 17 ans, Germain Wyart, vient de découvrir un trésor dans les anciennes fondations de la villa de M. et Mme Toriani, à Valenciennes, où l'on avait déjà trouvé des poteries.

Depuis plusieurs semaines, on travaillait dans les caves, et deux puits avaient été mis au jour et creusés avec précaution. C'est en grattant une sorte de bouchon d'argile que le jeune homme a trouvé des cylindres qui renfermaient des pièces de 20 F or, datant de l'an XII et de 1813. »

On peut donc constater que des trésors existent et qu'on en trouve.

Vraisemblablement, vous souhaiteriez commencer vos recherches selon une voie amenant une découverte relativement rapide. Eh bien, la plus simple est d'abord de voir d'où venait l'or des Anciens et retrouver les lieux, rivières aurifères, anciennes mines, d'où ils extrayaient le précieux métal.

Cette prospection meublera d'ailleurs agréablement vos loisirs et vacances. Car vous serez amenés à vous promener souvent dans de paisibles régions, peu fréquentées, où, de surcroît, les petits hôtels ne sont pas chers.

*D'OU VENAIT L'OR DES ANCIENS**A) Mines d'argent.*

Nous verrons au chapitre du « Trésor de l'étang de Nesmy » que les Gaulois aimaient à se parer de bijoux, d'ors, etc. Il a dû en rester quelque chose aux Français puisqu'il est admis que le total de l'or représenté par l'addition de chaque « bas de laine » contenant de l'or serait, en ce pays, de plus de quatre mille tonnes.

Diodore se trompait en affirmant que la Gaule ne produisait pas d'argent. Les véritables mines sont rares : Huelgoat en Finistère, Allemond en Isère, Sainte-Marie-aux-Mines en Haut-Rhin. Mais les Gaulois extrayaient aussi l'argent de la galène ou plomb argentifère. Aristote, Posidonius ont dit que pour l'Espagne « des flots d'argent sortent de terre lorsqu'on brûle les forêts », ce qui témoignait de leur imagination, mais il n'y a pas de fumée sans feu. Pourtant Strabon, qui inspire davantage confiance, parle des mines des Rutènes (en Rouergue, Aveyron) ; on a trouvé des lingots à Joutiens dans ce même département. Strabon nous parle aussi des mines des Gabales (Gévaudan, Lozère). Le plomb argentifère existait en grandes quantités à Melle (Deux-Sèvres) ; des carrières énormes et souterraines y sont encore visibles.

Les anciennes mines de plomb argentifère de Villemagne en Hérault, ainsi que celles de Saint-Jean-de-la-Blaquière et de la Baume-Auriol, toujours en Hérault, eurent aussi leur temps de réputation.

Egalement en Forez, en Nivernais, à Rames et à Brandes dans les Hautes-Alpes, à Mécot et à Bramans en Savoie. De même, on en trouve à côté d'Avallon et de Pierre-Perthuis ; d'autres à Cure, à Saint-Brisson. Dans le Tarn près de Courris et de Réalmont, ainsi qu'à Peyrebrune près de Labennoisse.

Signalons aussi les gisements de Poueh, de Guaff, de Seix en Ariège, de Saint-Félix-de-Pallières, de Saint-Paul-la-Coste, de Saint-Sauveur-des-Pourcils.

Aux environs des Sables-d'Olonne, les mines d'argent de l'Escart étaient exploitées par les Romains.

Les filons dont parle Strabon doivent être recherchés à deux kilomètres au sud de Villefranche, à la Maladrerie, et sur la rive droite du ruisseau de Doulouze, près de l'endroit où il se jette dans l'Aveyron. Les anciennes exploitations ont nom : « Caves des Anglais. » La colline est creusée de deux puits verticaux, d'une galerie latérale et de salles. Seuls les filons les plus productifs avaient été attaqués.

Après les invasions germaniques, ces mines avaient été abandonnées. Elles furent exploitées aux <sup>x<sup>e</sup></sup> et <sup>xvi<sup>e</sup></sup> siècles. Interrompue pendant les guerres de religion, l'extraction d'argent a repris au siècle dernier. Strabon faisait sans doute aussi allusion aux filons de Creissels à Millau et de Minier à Roquefort.

Entre Chamboredon et Pierre-Male, près de Bassèges, sur les bords du Luech, dans le Gard, il y avait une mine. La galène était exploitée à la mine de Roure près de Pontgibaud, Puy-de-Dôme ; dans les Hautes-Alpes, de même que dans l'Ardèche les noms de « l'Argentière » sont des indications qui ne trompent pas sur les indices d'extraction. La rivière de l'Argens, anciennement Argenteuse, coule au pays de la Garde-Freinet dans le Var, où l'on a trouvé des filons argentifères.

Entre le Garbet et l'Arce, arrondissement de Saint-Girons (Ariège), on trouve les mines d'Aublus, qui furent exploitées par les Romains.

A Alloue, Charente ; à Cheronies en Charente ; aux environs de Saint-Avoid : à Hargarten-aux-Mines, à Sainte-Barbe, et à Bleyberg, au filon dit de Altghuck ; à Uchrath sur un des versants du Siebengebirge, on trouve de l'argent.

Citons le Dadou dans le Rouergue, à Peyrebrune ; sur le Tarn à Courris, à Camarès près Millau ; à la Salles-la-Source près du temple de Cadayrac en Aveyron ; au site dit Carantomagus, commune de Compolibat.

A un kilomètre à l'est de Villefranche, sur la rive droite de l'Aveyron, au-dessus du confluent de l'Alzon, le Calvaire de Saint-Jean-d'Aigremont donne une trace d'exploitation ancienne par une tranchée qui va du calvaire jusqu'au niveau de la rivière.

On pourrait encore faire des recherches le long de la faille de Villefranche, depuis Peyrusse, près de Villefranche, les filons du Mouron, commune de Maleville ; ceux de Macaron, des Tounon, de la Roque, celui de Lourière vers Sanvensa, puis vers Najac sur les bords de l'Aveyron.

Du côté de Millau, dont il a déjà été parlé, à 6 500 km au nord-ouest de la ville, il y a des traces d'exploitations antiques, et de nombreuses cavités qui sont de vieux puits d'extraction. Il y a aussi les mines de Camarès sur la commune de Montagnol entre Cenomes et Tauriac.

Le massif compris entre Avènes et Ceilhes dans l'Hérault fut aussi prospecté par les Romains. Une mine est toujours exploitée à la Rabasse. Sur le versant de l'Hérault, dans la vallée supérieure de l'Orb, les exploitations remontent au moins au II<sup>e</sup> siècle de notre ère.

B) *Mines d'étain.*

L'or était associé au minerai d'étain en Limousin, en Morbihan, en Loire-Atlantique et à Cieux en Haute-Vienne. Les mines d'étain de Bretagne étaient courues depuis la plus haute Antiquité. Les navigateurs de la Thrace, de Macédoine, voire les Scythes, s'y ravitaillaient. Connaissez-vous Pénestin à l'embouchure de la Vilaine ?

C) *Mines d'or.*

En ce qui concerne l'or, celui du Rhin n'était pas une légende et il est très pur : sa teneur dépasse 900 millièmes. A l'heure actuelle, on pense que le Rhin charrie 200 kg de paillettes par jour. On a parlé aussi de l'or du Rhône, du Gardon, du Tarn, de la Vèze, de l'Ariège. Il y avait des gisements aurifères à Saussure, à Valais, à Saint-Martin-la-Plaine, dans la région de Lyon.

Un plan inédit de Bagnères-de-Bigorre, daté de 1668, donne trois mines d'or et une d'argent dont un filon passait pour avoir un mètre d'épaisseur. On a découvert de l'or à Clairac en Lot-et-Garonne.

Les orpailleurs existaient toujours en 1969. Il y en aurait 400 en France.

On signale de l'or dans les alluvions du Tarn, sur les rives du Viaur et surtout dans la Montagne Noire. Pour le Tarn, en amont d'Albi, ou sur le méandre Ambialet, ainsi que vers l'Isle-sur-Tarn, on trouve encore de nos jours des paillettes<sup>1</sup>.

---

1. Pour plus de précision : l'or du Salat a été exploité entre les villages de Seix et de Saint-Sernin ainsi que dans son affluent le ruisseau de Mert. Près de Durban le ruisseau d'Ordas se jette dans l'Arize qui est un affluent de la

Près du village des Martyrs, on signale sur plusieurs hectares des monceaux de scories épais de plusieurs mètres et contenant deux grammes d'or à la tonne. La célèbre mine de Salsigne est située non loin de là.

Il y a du minerai de limonite aurifère et argentifère près des Martyrs et dans la Montagne Noire.

L'ingénieur Daubrée (exploitation des métaux dans l'ancienne Gaule) — Mortillet (géologie de la Savoie) — De La Doucette (statistique des Hautes-Alpes) — De Villeneuve (description géologique du Var) — Mussy (gîtes métallifères de l'arrondissement de Saint-Girons) — Cressac (*Annales des Mines*, 2<sup>e</sup> Série, Tome VII p. 173) — Léon Laffitte (*revue du Tarn*) — A. Boisse (esquisse géologique du département de l'Aveyron) — Seraincourt (recueils de documents relatifs à l'exploitation des mines dans l'Aveyron 1847) — Baron de Dietrich (description des gîtes de minerais, des forges et des salines des Pyrénées 1786) — Michel Labrousse (exploitation d'or et d'argent dans le Rouergue et l'Albigois), etc., vous donneront tous les détails que vous souhaitez trouver.

Ernest Desjardins, qui (en 1876) a surtout traité de la géographie de la Gaule dans son ensemble dit qu'« on n'a pas voulu traiter au sérieux les mines d'or de la Gaule quoique Strabon parle de

---

Garonne ; il contient des paillettes. Les ruisseaux de Bénarogue, de Ferries, de Grosse-Merly, de Trébons, de Filtrou, de Tailloles, de la Béouze, de Pailhes qui sont dans la région de Bastide-de-Sérou et Pamiers, charrient de l'or. A Crampagnac en Ariège, le sable en contient jusqu'à Saverdun et les affluents de l'Ariège : la Goutte, la Comamille, le Burou, le Rieu de Peyre-Blanche roulent de l'or. Avant 1914, les orpailleurs de la Cèze et du Gardon gagnaient encore 5 F par jour, soit 2 grammes...

(Statistiques des départements pyrénéens, T. I. 1828 p. 177, par Alexandre du Mège.)

celles des Cévennes et de celles des Pyrénées », mais le géographe a eu soin de dire d'une manière générale, en parlant de l'Espagne, « que l'or provient aussi bien du lavage des mines, que les fleuves et les torrents roulent des paillettes de ce métal, et qu'il en existe aussi dans les sables qui ne sont pas lavés... ; qu'on y établit des lavages par des procédés artificiels et que les lavages, en somme, sont beaucoup plus abondants que les mines proprement dites ».

Strabon (IV. I. 13) dit aussi que les Tarbelli de Gascogne (Tarbes) possédaient les mines les plus riches de toutes, et qu'à faible profondeur on trouvait des lamettes d'or remplissant la main, ne réclamant qu'une très facile épuration, et qu'il en était de même pour les rognures et les « glèbes » de minerai.

Diodore explique que certains fleuves de la Gaule détachent par érosion des terres arrachées à la base des montagnes dans lesquelles se trouvent des gisements aurifères. On pouvait donc travailler les alluvions pour en recueillir le métal précieux, qui était transformé en bracelets pesants, colliers, bagues, ornements, cuirasses, objets votifs.

Le roi gaulois Luern, roi des Arvernes, dont je parle en fin de chapitre, donnait des repas formidables à Gamache dans un enclos en plein air, de 10 stades (2 200 km) de long et jetait l'or à poignées, derrière son char fabuleux.

Cet or venait des gîtes aurifères déjà cités et de ceux du Limousin, à Vaulry ; de ceux d'Aures dans l'Oisans ; du val Ausasca du Mont-Rose ; de l'orpaillage du Tarn, de l'Ariège, de l'Aurance, du Cardon, de la Garonne, du Cèze...

J'ai toujours pensé que ce qui avait été abandonné aux siècles derniers comme non rentable, pouvait être repris à de bonnes conditions avec la technique

actuelle. Mais le service des mines a sans doute étudié la question.

D) *Bijoux gaulois.*

Gaulois ou romains, des bijoux d'or ont été découverts en de nombreux lieux. Par exemple, à : Fenouillet (Haute-Garonne) : un collier d'or massif. Cordes (Tarn) : (Sans précision.)

Lasgraises (Tarn) : un collier et un bracelet.

Tayre (Gironde) : (Sans précision.)

Amfreville (Eure) : un casque à feuilles d'or.

Fraissinière (Hautes-Alpes) : des colliers d'argent.

Vieux-Quintin (Côtes-du-Nord) : 8 kg de bracelets d'or.

Tronquay (Eure) : pépites de 9 kg d'or.

Coetmadou (Morbihan) : pépites au « bois des Richesses ».

Kervignac (Morbihan) : (Sans précision.)

En Provence, dans les Pyrénées, en Bretagne, on a trouvé dans des « allées couvertes » des spirales et des perles d'or. Ont été découvertes : des spirales d'or, particulièrement dans les grottes du Castelet à Fontvieille (Bouches-du-Rhône) ; des torques d'or à Cesson (Ille-et-Vilaine). A Aventon, près de Poitiers, on a retrouvé un vase d'or de 46 centimètres de haut ! Notez bien au passage, le nom du « bois des richesses » pour la découverte de Coetmadou et le nom du Castelet pour les spirales de Fontvieille et reportez-vous à ce chapitre des noms de lieux où l'on fait des découvertes. (Page 44.)

Voyons un peu quels événements provoquèrent la dissimulation de ces trésors :

E) *Événements ayant provoqué des caches de trésor.*

En 19 av. J.-C., Agrippa fut préposé au Gouvernement des Gaules qui étaient agitées par des séditions et ravagées par des Germains, dit Tacite.

En 16 av. J.-C., les Sicambres se révoltèrent et occirent 20 centurions envoyés pour percevoir le tribut à l'Empire ; puis la révolte s'étendant, Drusus et Tibère furent chargés de diriger les opérations de répression, mais ce n'est qu'en l'an 12 que Drusus battit les Sicambres et ravagea leur territoire. Cela se passait au nord-ouest de la Germanie et se poursuivit jusqu'en l'an 8 ap. J.-C., où Tibère transplanta 40 000 Barbares en Gaule.

A partir du I<sup>er</sup> siècle, il y eut plusieurs mouvements, surtout du côté des Germains, mais aussi en deçà du Rhin. Les Chauques, Bructères, Teuctères, Bataves, Frisons furent battus en 69 et repoussés sur le Rhin. En 88, sous Domitien, autre bataille entre Romains et Cattes près de Mayence.

Sous Marc Aurèle, nouveau soulèvement ; en 186, à la tête d'une bande de déserteurs, Materne ravagea les villages ; il s'empara de quelques villes et passa en Espagne puis en Italie.

Les Barbares avaient probablement profité de ces troubles. En 197, il assiégèrent Trévis.

En 213, Caracalla battit les Alamans. En 234, les Germains devinrent à nouveau menaçants et furent battus par Maximin. En 241, Aurélien battit encore les Francs près de Mayence.

On place en 236, le début des incursions des Francs en Gaule et en Espagne. Incursions qui durèrent douze ans. Les Francs mirent le siège à Tours. En 259, les Alamans, franchissant les Alpes, allèrent jusqu'à Ravenne. Ils furent battus par Gallien, refoulés et dispersés.

A cette époque, Chrocus, roi des Alamans, s'empara de Langres et tua Didier, l'évêque de la ville, puis allant en Auvergne, il détruisit le célèbre temple de Clermont-Ferrand dont, malgré l'importance des constructions, il ne resta que des ruines.

Grégoire de Tours indique que le même Chrocus fit périr saint Privat, l'évêque de Mende, et martyrisa Ausone, l'évêque d'Angoulême. Puis il fut battu sous Arles et tué.

Il personnifiait les dévastations subies en Gaule. En 259, Postumus s'empara de Cologne et y fonda un empire gaulois dont cette ville et Mayence faisaient partie. Mais à sa mort, en 267, les Barbares reparurent et brûlèrent plusieurs cités.

On pense qu'en 268, les Alamans furent vaincus par Elande II au bord du lac de Garde.

En 270, ils réapparurent. Suivit une vaste campagne où les Germains ravagèrent la Gaule, s'emparant de soixante-dix villes. L'empereur Probus les vainquit au cours de plusieurs batailles, les repoussant fort loin.

En 285, pendant le règne de Dioclétien, les légions romaines avaient été obligées d'aller en Italie pour livrer d'autres batailles ; profitant de l'occasion, des bandes de paysans se firent « bagaudes » (synonyme de « bandits ») et devinrent de véritables armées auxquelles se joignirent peut-être les chrétiens qui avaient été persécutés sous le règne d'Aurélien.

Les bagaudes dévastèrent de nombreuses cités, dont Autun qui n'était pas encore relevée du siège qu'elle avait subi en 269. Fustel de Coulanges en parle longuement et dit qu'Autun fut assiégée sept mois durant par ces bagaudes.

Pendant ce temps, Alamans et Burgondes voulaient faire une autre descente, mais ils furent décimés par la famine et la peste.

En 294, une ligne fortifiée fut érigée parallèlement

au Rhin. En 298, une nouvelle invasion d'Alamans était arrivée jusqu'à Langres. Ils furent battus par les Romains qui les poursuivirent et leur infligèrent encore une autre défaite à Vindonissa.

Tels furent ces trois siècles de luttes, de batailles, d'invasions, de pillages, interrompant des périodes de prospérité. Le pillage et le butin étaient, d'un côté comme de l'autre, l'un des motifs de ces expéditions. Les Romains n'étaient pas moins avides que leurs adversaires. Le pillage a toujours donné du courage au soldat. Au triomphe de 191 sur les Boïens, on se partagea mille quatre cent soixante et onze torques d'or et sept cent cinquante-quatre kilogrammes d'argenterie. On verra par la suite que ces péripéties historiques joueront leur rôle, des siècles plus tard, dans les découvertes des trésors cachés.

#### F) *L'or de Toulouse.*

En 106 av. J.-C., à la suite d'une révolte des Volques Tectosages de Toulouse, les Romains, qui avaient été battus peu de temps auparavant, en Agenois, par le chef helvète Divico (L. Cassius Longinus étant consul) et avaient ainsi une nouvelle raison de prendre le nœud de communications que représentait Toulouse, effectuèrent une marche surprise à partir de Narbonne. Le consul Q. Servilius Caepio, patricien de grande famille commandait les Romains, et s'empara de Toulouse en y pénétrant de nuit. Il fit une prise formidable : tous les biens des Tectosages — les richesses du temple d'Apollon, les lingots votifs des lacs sacrés.

« En se tenant à la plus sage des estimations du temps, 100 000 livres romaines (de 327,45 g) d'or et 110 000 livres d'argent furent raflées ; soit près de 70 tonnes de métal précieux. »

Les habitants de Toulouse avaient été entraînés à se révolter par les Cimbres. Ils avaient mis aux fers la garnison romaine. Cela ne leur profita guère, puisqu'ils furent vaincus par surprise. Les Romains pillèrent tout — les temples, les étangs sacrés où les fidèles jetaient leur or<sup>1</sup>.

Caepio passait pour cupide et ne pas reculer devant les sacrilèges pour s'enrichir. Les auteurs anciens : Aulu-Gelle (III-9-7) Orose (V-15-25) Strabon (IV-1-13) Justin (XXII-3-9-11) Cicéron, *De Natura Deorum* (III-30-74) Dion Cassius (XXVII *De viris illustribus*) en ont parlé.

La légende s'établit, consécutivement aux événements suivants, que cet or était maudit.

Déjà, le chef gaulois Brennus et les siens — qui en avaient pillé une bonne partie dans le temple grec de Delphes<sup>2</sup> — avaient été décimés. Les Tecto-

1. L'abbé Audibert signale qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les paysans s'offraient à travailler pour rien dans les champs de Toulouse ou à déblayer les ruines gallo-romaines, tant les pièces qu'ils trouvaient les payaient abondamment de leur peine.

2. Si l'on désire quelque idée de ce que représentait le trésor de Delphes, il faut lire ce qui suit dans « Voyage du jeune Anacharsis en Grèce », de J.-J. Barthélemy - 1788 :

« Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Enisiens, des Syracusiens, etc., et nous fûmes convaincus qu'on n'avait point exagéré en nous disant que nous trouverions plus d'or et d'argent à Delphes qu'il y en a peut-être dans le reste de la Grèce.

« Le trésor des Sicyoniens nous offrit, entre autres singularités, un livre en or, présenté par une femme nommée Aristomaque, qui avait remporté le prix de pesée aux jeux Isthmiques. Nous vîmes dans celui des Siphniens une grande quantité d'or provenant des mines qu'ils exploitaient autrefois dans leur île ; et dans celui des habitants d'Acanthe des obélisques de fer présentés par la courtisane Rhodope.

« Est-il possible, m'écriai-je, qu'Apollon ait agréé un pareil hommage ? Étranger, me dit un Grec que je ne connaissais pas, les mains qui ont élevé ces trophées, étaient-elles plus pures ? Vous venez de lire sur la porte de l'Asile, où nous sommes : *Les habitants d'Acanthe vainqueurs des Athéniens* ; ailleurs : *Les Athéniens vainqueurs des Corin-*

sages avaient été victimes de la peste au retour de leurs expéditions — et Caepio devait, comme on va le voir, l'apprendre à ses dépens — Même Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* dit : « A en juger par les désastres de ma vie, j'ai certainement — l'or de Toulouse — ».

Tout le butin fut envoyé en direction de Marseille sous escorte. Le convoi comptant sept cents animaux porteurs, plus ceux de l'escorte et ceux destinés aux impedimenta, cela représentait cent kilos par cheval ou mulet.

Orose, l'écrivain déjà cité, indique que des brigands attaquèrent l'escorte, la massacrèrent et s'emparèrent de la totalité du trésor. Pourquoi ce convoi avait-il pris la direction de Marseille et non celle du port le plus proche : Narbonne ? Caepio avait sans doute besoin d'argent pour payer ses troupes, ou bien pour s'acheter la passivité des peuplades dont il traversait les régions.

---

*thiens ; les Phocéens des Thessaliens ; les Ornéates des Sicyoniens, etc.*

« Ces inscriptions furent tracées avec le sang de plus de cent mille Grecs ; le dieu n'est entouré que des monuments de notre faveur et vous êtes étonné que ses prêtres aient accepté l'hommage d'une courtisane ?

« Le trésor des Corinthiens est le plus riche de tous, on y conserve la principale partie des offrandes que différents princes ont faites au temple d'Apollon. Nous y trouvâmes les magnifiques présents de Gygès, roi de Lydie, parmi lesquels on distingue six grands cratères d'or, d'un poids de trente talents. La libéralité de ce prince, nous dit Cléon, fut bientôt effacée par celle de Crésus, un de ses successeurs.

« Ce dernier, ayant consulté l'oracle, fut si content de la réponse, qu'il fit porter à Delphes :

a) Cent dix-sept demi-plinthes d'or, épaisses d'une palme. La plupart longues de six palmes, larges de trois, pesant chacune deux talents, à l'exception de quatre ne pesant chacune qu'un talent et demi.

« Vous en verrez dans le temple. Par la manière dont on les avait disposées, elles servaient de base à un lion de même métal, qui tomba, lors de l'incendie du temple, sur-

G) *La bataille d'Orange.*

On manque, malheureusement, de précision, mais il est bon de savoir que les deux légions romaines, l'une commandée par notre Caepio, l'autre par C.N. Maulius, en vinrent aux mains, avec les Cimbres, le 6 octobre 105 av. J.-C.

Cicéron caractérise ainsi C.N. Maulius : « Non solum ignobilem. Verum sine virtute, sine ingenio vita etiam contenta ac sordida. » Le second chef n'attirait pas l'admiration !

En tout cas, ses relations avec Caepio étaient fort tendues. Leur division et leur séparation furent la cause d'un des plus grands désastres que les Romains éprouvèrent.

Les Gaulois les attaquèrent. Quatre-vingt mille sol-

venu quelques années après. Vous l'avez sous vos yeux. Il pesait alors dix talents, mais comme le feu l'a dégradé, il n'en pèse plus que six et demi.

b) Deux grands cratères, l'un en or, pesant huit talents et quarante deux mines ; le second en argent et contenant six cents amphores. Vous avez vu le premier, dans le trésor des Clazoméniens. Vous verrez le second dans le vestibule du temple.

c) Quatre vases d'argent en forme de tonneau et d'un volume très considérable ; vous les voyez tous quatre en ce lieu.

d) Deux grandes aiguillères, l'une en or, l'autre en argent.

e) Une statue en or représentant, à ce qu'on prétend, la femme qui faisait le pain de ce prince. Cette statue a trois coudées de hauteur et pèse huit talents.

f) A ces richesses, Crésus ajouta quantité de lingots d'argent, les colliers et les ceintures de son épouse et d'autres présents non moins précieux.

« Cléon nous montra ensuite un cratère d'or que la ville de Rome d'Hélène avait envoyé à Delphes ; on nous fit voir le collier. Nous comptâmes, soit dans le temple, soit dans différents trésors, trois cent soixante fioles d'or pesant chacune deux mines. »

A la date où cette relation de voyage fut écrite, ces trésors avaient été évalués, en comparant avec les poids dont Hérodote a conservé le souvenir, à 21 millions + 109,140 livres de la monnaie du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle...

dat romains ou alliés périrent dans cette journée, avec les deux fils du consul. Seuls dix hommes, à la suite des deux chefs, échappèrent à l'hécatombe.

Camille Jullian, dans « L'Histoire des Gaules », dit :

« Les Cimbres attaquèrent Caepio, puis Maulius. » Les auteurs anciens ont laissé l'impression d'une chevauchée monstrueuse : Un ouragan d'hommes et de chevaux balayèrent le sol, jusqu'au fleuve, que les Romains avaient derrière eux (Orose V.6.) renversant les légions et leur camp, semant le désespoir, provoquant la fuite et la mort. Quand l'armée romaine eut disparu, et les camps détruits, les Gaulois ne pensèrent plus qu'aux dieux :

« Ils ne voulurent prendre de leur victoire, ni hommes ni choses ; l'or et l'argent furent jetés dans le Rhône, les armes brisées, les captifs pendus, les chevaux noyés. »

« Tous les esprits, tous leurs dieux, eurent leur part de butin. »

Or, c'était près d'Orange. Sur la rive gauche du fleuve, puisque Caepio avait été obligé de le passer, pour livrer bataille.

Etant donné la proximité des dates de la prise de Toulouse et celle de la bataille d'Orange (106 et 105 av. J.-C.), je me demande si :

a) Caepio n'accompagnait pas lui-même le formidable butin dont nous avons parlé.

b) S'il ne s'agissait pas là de la capture du trésor de Toulouse par ces « brigands » dont parle Orose.

Il faut être prudent en matière d'histoire. Cependant, si vous prenez la carte, le trajet Toulouse-Orange-Marseille, en tenant compte d'un impératif militaire, n'a rien d'impossible.

Caepio termina mal sa carrière. Il fut accusé d'avoir été complice des voleurs. Il y eut un grand procès. Ses biens furent confisqués ; il fut déchu.

Il passe pour avoir été livré au bourreau, mais j'ai tout lieu de penser qu'il finit sa vie très misérablement. Ses filles furent livrées à la prostitution.

Je pense qu'il serait hautement profitable de vérifier si l'or de Toulouse, soixante-dix tonnes de métal précieux, d'offrandes de fidèles, l'or du temple de Delphes, l'or grec, l'or sacré des Tectosages à Apollon, les œuvres d'art, l'argenterie — un trésor fantastique —, se trouve bien dans la boucle du Rhône, près d'Orange.

Ce serait la pomme du jardin des Hespérides, la Toison d'Or... le Graal.

Même si l'on ne devait pas y retrouver l'or de Toulouse, au moins y retrouverait-on ces richesses que les Romains perdirent dans la bataille, en quantité nullement négligeable.

N'est-on pas en droit de se demander ce que sont devenus le colossal collier d'or, d'un poids de cent livres romaines, offert à Auguste par les Gaulois (Quintillien VI-3-79) et la couronne d'or, d'un poids de neuf mille livres, offerte à Claude pour son triomphe (Pline XXXII-54).

J'ai déjà dit que les Gaulois étaient ensevelis avec leurs richesses, car tout ce qui était le cortège et la grandeur d'un chef l'accompagnait dans l'autre monde. On brûlait sur sa tombe ses esclaves et jusqu'à ses animaux aimés. Quand les mœurs s'adoucirent, on continua cependant à jeter dans le bûcher les animaux et les objets précieux. Les funérailles étaient des cérémonies coûteuses où de véritables trésors disparaissaient dans le bûcher. (César, VI-19-4.)

Le chef gaulois Luern et son fils Bituit impressionnèrent Strabon qui a bien connu et décrit la Gaule. Bituit avait un char d'argent rayonnant de lumière et d'or. Deux cent mille soldats suivaient ses enseignes et l'accompagnaient. Où est son tumulus ?

Les jours de bataille, il lâchait des meutes de chiens sur l'ennemi. Les Gaulois avaient déjà stupéfié Strabon par les quantités de vin qu'ils absorbaient et le bruit de leurs assemblées.

Ils honoraient leurs dieux, dans leurs temples, les richesses étaient laissées à la portée de tous ; rien ne disparaissait ; le vol d'objets sacrés était rare chez eux. Strabon (IV-I-13), Dion Cassius (XXVII-90) y ont vu des monceaux d'or et d'argent. Les objets votifs étaient en or pur, les lingots s'entassaient dans les enceintes.

On en a trouvé à Apremont en Haute-Saône ; à Amfreville, à Somme Bionne, à Auvers (Seine-et-Oise), à Mercey (Haute-Saône) à la Gorge-Meillet, à Eyres (Landes).

Les Rèmes qui étaient riches en or étaient retranchés dans l'actuel Reims, où furent trouvés plusieurs trésors.

Il faut aussi savoir que les Gaulois affectaient au dieu Bélénus les lacs et les étangs comme résidence ; de là les richesses qui furent retirées par les Romains des lacs sacrés de Toulouse. A certains dieux, on offrait des colliers d'or et on leur sacrifiait fort sagement des criminels. Les collines, certaines montagnes, des sources comme celles de la Seine, la fontaine de Nîmes, de Cahors, les sources de la Marne, de l'Yonne étaient sacrées. La source était un don du sol, une force souterraine et divine. Certains dieux se nommaient Teutatès, Taranis, Sirona, Epona ; neuf vierges officiaient à l'île de Sein.

Tout n'est pas disparu à jamais. Ces richesses vous attendent. Même si vous ne les trouvez pas, vous aurez eu au moins le bénéfice de vous enrichir l'esprit à les chercher.

*OU TROUVE-T-ON DES TRÉSORS ?*

Je me suis livré à une petite statistique des lieux où ont été trouvés des trésors :

Dans deux cent trente et un cas :

— cinquante trésors ont été découverts dans des ruines, sous-jacentes au terrain ou apparentes, ruines romaines ou de châteaux, plus ou moins anciennes ;

— vingt-sept ont été trouvés sur une ancienne voie romaine ou à proximité immédiate ;

— sept dans la margelle d'un puits, dans des puits ou tout près ;

— douze, dans des murs ;

— vingt-sept ont été mis au jour par le soc de charrues ;

— quatre ont été découverts dans des fondations de murs ;

— dix-huit autres, dans des pierres creuses, sous des pierres plates ou sous des tas de vieilles pierres. La légende dit que les légions de César aménageaient des cachettes dans de vieux pierriers ;

— huit, dans des fontaines ou à proximité ;

— six, dans des talus bordant des chemins ;

— onze, sous de grands vieux arbres ;

— quatre, à proximité de dolmens ;

— cinq, à côté de ponts ;

— quarante-deux, au sommet ou au pied de collines ;

— quatre, dans d'anciens fours ;

— six, dans d'anciennes carrières.

Je n'ai pas voulu en tirer de pourcentage parce que je ne pense pas qu'il soit vraiment représentatif du hasard. D'autant moins que dans deux ou trois cas, des découvertes ont été faites au fond

de fosses à purin, à la faveur d'une rénovation. Et puisqu'il vaut mieux laisser dormir les morts en paix, je ne parlerai pas non plus des trésors trouvés dans des cimetières.

Quelques trésors ont été exhumés à proximité d'églises, dans des jardins de collèges, dans des parcs ou avenues menant à certains châteaux — et quelquefois dans les très vieilles fosses d'aisance de forteresses.

Une telle diversité de lieux ne permet guère de tirer de conclusions propres à établir, à partir d'elle, un système de recherche.

*Des dates favorables à une découverte.*

Pour ceux qui aimeraient étudier les corrélations entre le nombre des découvertes et les mois de l'année ou les périodes du Zodiaque, voici une récapitulation portant sur trois cent cinquante cas :

<i>Mois</i>	<i>Nombre de découvertes</i>
Janvier	33
Février	24
Mars	42
Avril	27
Mai	26
Juin	39
Juillet	25
Août	31
Septembre	31
Octobre	21
Novembre	31
Décembre	20

On peut en conclure que le mois de mars est le plus favorable.

Je regrette de ne pas avoir assez de précisions pour procéder à une étude sous l'angle de l'astrologie ; il me faudrait pour cela beaucoup plus de dates exactes ; je dois m'estimer heureux d'avoir pu retrouver les mois. Mais les « mois » astrologiques ne concordent pas avec les mois du calendrier.

Je m'étais demandé si l'astrologie ne devait pas être réétudiée, si cela n'a pas déjà été fait, en fonction de l'observation suivante :

Vous prenez un fusil sous-marin, et, hors de l'eau vous visez, par exemple, une grosse carpe. Vous savez, bien entendu, que visant et tirant juste vous manquerez la carpe si vous n'effectuez pas la correction de tir en tenant compte du phénomène de réfraction de la lumière dans et sur l'eau.

Les Fous de Bassan, oiseaux plongeurs magnifiques que l'on voit apparaître quelquefois sur les côtes de Belle-Ile en Morbihan, et que j'ai pu observer de près sur les côtes du Gabon, effectuent des piqués remarquables et plongent comme des flèches, ailes repliées, sur leur proie. Ils ne ratent presque jamais leur poisson qu'ils ramènent peu après à la surface. Ils plongent très rarement à la verticale, corrigeant donc d'eux-mêmes l'angle de plongée en fonction de la réfraction de la lumière.

Je me demande donc si les Fous de Bassan ne sont pas plus habiles que nous : la lumière des constellations ne subit-elle pas en arrivant à nos yeux à travers l'atmosphère terrestre, une réfraction non négligeable ? De sorte que les calculs et données astrologiques seraient tous à revoir en conséquence. Ils sont d'ailleurs régulièrement à revoir à cause de la précession des équinoxes, phénomène qui est, *grosso modo*, dû au fait que le point vernal donné par le lever du soleil à l'équinoxe de printemps

se déplace insensiblement avec le temps et après une certaine période n'indique plus la même constellation. C'est la raison pour laquelle, au temps du Christ, ce point du lever du soleil indiquait, ou plus exactement, entrait dans la constellation des Poissons, alors que maintenant nous venons d'entrer dans la constellation du Verseau. Cela permet beaucoup de suppositions.

Ces études vont bien être refaites en tenant compte de ces modifications dans le temps. En tout cas, les gens des siècles derniers, si férus d'astrologie, en tenaient compte pour la construction de leurs demeures et aussi lorsqu'il s'agissait de cacher un trésor ; il ne saurait être question de venir à bout des rébus astrologiques qui sont l'application occulte de la manière dont un magot fut caché sans être très fort en cette matière. Les choses se compliquent encore lorsque l'on apprend, par exemple, que la projection des signes des constellations qui se succèdent dans le ciel s'inscrit dans le sens opposé à celui des aiguilles d'une montre, alors que leur parcours réel, si je ne m'abuse, est celui du sens des aiguilles d'une montre.

### *Toponymie des noms de lieux-dits où furent trouvés des trésors.*

Les voies romaines, de même que les routes gauloises qui furent construites en France et dont la qualité, le réseau et l'étendue étaient absolument remarquables, ont naturellement vu les grandes invasions qui ont balayé le sol de notre pays.

Tout au long de ces voies, des trésors — qu'on

retrouve parfois — ont été enterrés. Même sur la carte Michelin, vous pourrez remarquer le tracé de chaussées antiques dites « Chaussées Brunehaut ». Ces voies romaines portent parfois les noms de : Chemin Ferré, La Ferrande, Voie Ferrée, La Ferrerie, Le Charost, La Chaussée, La Sente Pavée.

En tout temps, les mottes, monts, collines ont servi à édifier des postes de défense naturelle et des lieux de culte. Les châteaux forts du Moyen Age ont souvent été bâtis sur d'anciennes fortifications romaines. Remarquons aussi les lieux appelés Le Châtelet, Château-Vieux, Le Châtellier, Châtres, au Château, Les Châteaux, le Camp de Châtelet, Le Châtellard, Châtellanet.

Les « Camps de César » sont nombreux et ont servi de défense à maintes reprises, et en particulier contre les Normands.

« Frémur », « Les Mureaux », « Malvillers », « Les Murailles », « Malpierre » indiquent aussi d'anciennes constructions.

Dans le Midi, les vieux mas étaient d'anciennes villas romaines dont les noms dérivés : Marcou, Masumarti, etc.

Les Arènes, les Bains, la Motte-de-Bains, Balquière.

Les Ferrières (noter les deux r), les Forves, Ferreux, les Ferreux, Ferrier.

Les Forges, prennent nom des monceaux de scories qui sont la présence d'anciens établissements de fonte de métal.

Les Tombes, les Tombelles...

Les Auges, les Ouges, les Auglottes, les Augelottes prennent nom des sarcophages qui servirent par la suite d'abreuvoirs.

Elusaux, Elusiaux, Luzeau, Luzel étaient des lieux où l'on mettait les morts.

La Bussière, les innombrables la Boissière sont fréquemment sur des ruines antiques.

Ganne, Gamme, Port-de-Ganne, Château-de-Ganne, Chemin-de-la-Gannerie, la Tour-de-Ganne, Guenne, Cité de Ganne, ville de Ganne, La Motte de Ganne, etc. viennent du mot latin « Gannum » qui signifie les ruines... Ainsi le Camp de la Gannerie, arrondissement de Civray, la Gannerie près de Vandœuvre, Indre, offrent des substructions considérables ; voir Gannat (Allier), la Gangnerie, etc.

La Loge est dérivé d'un nom ancien qu'on donnait aux habitations dans les bois.

Plessis vient de « Plexius, Plexilium » : enclos d'arbustes.

Ouzouer, Ozouer, Ouzouer-le-Doyen, Ousouer-sur-Trèves, viennent d' « oratium ».

A. Brin-Houzé, dans ses « Ecrits sur la signification des noms de lieux en France », 1864, a ainsi éclairé bien des points obscurs.

Maintenant, et ceci est très important, les champs ou emplacements que vous repérerez et qui ont nom : « Les Trésors », « Le Camp d'Argent », « Le Camp, ou La Vigne des Pièces d'Or », « Le Champ Doré », « La Terre d'Argent », « La Fontaine d'Or », « La voie du Trésor », etc. ont presque tous été, à quelque époque, le lieu d'une découverte de trésors, parfois en grande quantité. Je connais au moins douze cas précis, dont l'un, en 1821, donna quatorze mille pièces d'argent. Je parlerai plus loin du « Trésor de Berthouville ».

Il est donc fort intéressant de prospecter les lieux-dits dont les noms viennent d'être cités, ou dont les noms sont très semblables. Vous les trouverez en consultant le répertoire des écarts ou lieux-dits, que vous pouvez vous procurer à l'Institut national de la statistique, quai Branly, à Paris.

*Des taupes bienvenues.*

Les taupes viennent parfois à la rescousse des hommes pour trouver des trésors !

A Dampierre-en-Bray, en Seine-Maritime, en 1822, une taupe ayant ramené à la surface du sol des deniers d'argent, on fit des recherches et on découvrit un grand vase en bronze contenant à peu près 6 000 pièces ! Le découvreur dut sans doute offrir un manteau de taupe à sa femme !

A Saint-Hilaire-de-Talmont, en Vendée, en août 1856, une taupe ramena à la surface du sol des monnaies diverses. Intrigué, le paysan à qui appartenait le champ piocha puis ramena un plein bissac de pièces. Il n'en pipa mot, rapporta chez lui et cacha sa trouvaille ; puis, se prenant à réfléchir, se demanda s'il ne pourrait en trouver davantage. Il retourna au champ, creusa encore, et trouva un vase de bronze rempli de pièces. Il emporta le tout encore une fois. S'ensuivit avec sa femme une histoire très drôle, où il raconta qu'il s'était battu avec le Diable, pour lui arracher ce trésor. L'affaire n'en fut pas terminée pour autant. Notre gaillard retourna à la taupinière ; creusant encore, il trouva un deuxième vase de bronze qui contenait le trésor suivant :

Une trentaine de bagues en or et en argent, plusieurs paires de boucles d'oreilles en or, une paire de bracelets en or, deux styles, une trentaine de cuillers en argent, un collier en or, une dizaine de pièces de monnaies d'or, cinq grandes médailles, une médaille moyenne à

bordure dentelée, en argent, six médaillons d'Alexandre Sévère, 25 000 à 30 000 monnaies en argent et métaux divers...

L'histoire ne raconte pas si l'inventeur captura la taupe pour la faire naturaliser et mettre sous verre.

Et voici encore d'autres histoires, tout aussi vraies, de taupes miraculeuses.

En 1850, près du village de Puyrifaud, commune de Saint-Gourson dans le canton de Ruffec, en Charente, sur les flancs inclinés du nord au sud d'un petit coteau appelé « l'Essart », se trouvaient quelques blocs de calcaire qui laissent entre eux d'étroites ouvertures connues sous le nom de « Trous aux Fades ». D'après les légendes locales, les « Fades », ou fées, gardent l'entrée de ces trous et retiennent à de grandes profondeurs un peuple de sauvages condamnés à forger sans arrêt des métaux et à ne quitter ces ateliers qu'une fois l'an, par une sombre nuit d'hiver, au bruit des rugissements de la pluie et du vent...

En octobre 1849, la femme du propriétaire des Essarts, le sieur Jean Gros, fatiguée de couper du maïs s'était assise vers le bas du coteau<sup>1</sup>. Tout à coup, près d'elle, la terre se souleva et rejeta une pièce de monnaie, puis une autre, et ainsi de suite jusqu'à sept. « C'était une pauvre taupe qui, en creusant ses chemins souterrains, mettait à jour les parcelles d'un trésor enfoui depuis des siècles. »

La femme Gros examina la motte de terre, élargit le trou pratiqué par la taupe et retira d'autres pièces ; elle agrandit encore l'orifice et sortit ainsi deux cent quatre-vingt-quatre pièces de monnaies anciennes.

---

1. Notice d'Avril de la Vergnée. B.S.A.C. 1850-2.

Le mari ressassa toute la nuit cette aventure et ne s'avisait que le lendemain de poursuivre les recherches. Il ouvrit une tranchée d'un mètre autour du trou de la taupe et trouva encore quarante-trois pièces frappées à la fin du XI<sup>e</sup> siècle.

Saint-Gourson et Puyrifaud sont voisins d'Angoulême. D'après l'historien Corlieu, en 1118, le corps de saint Ausone avait été exhumé de sa sépulture provisoire pour être inhumé derrière le grand autel de l'abbaye qui porta ensuite son nom. Les protestants en 1568, violèrent ce tombeau. On y trouva un « grand nombre de pièces de monnaie d'argent et d'aloï » qui portaient la croix d'un côté et quatre besants de l'autre, avec cette inscription : « Ludovicus Ecolissime ». C'étaient les mêmes, des pièces d'un poids de vingt grammes, que celles de Puyrifaud ; quant aux oboles, elles pesaient près de dix grammes.

Rappelons encore ces autres cas :

En 1708, à Torvilliers, près de Troyes (Aube), un berger aperçut des pièces d'argent sur le dessus d'une taupinière, et, fouillant avec sa houlette, il trouva un pot de plus de deux mille pièces.

En 1822, à Dampierre-en-Bray, dans l'Eure, une taupe ayant ramené à la surface du sol des deniers d'argent, on fit des fouilles et l'on découvrit un vase de bronze contenant à peu près six mille pièces.

### *Comment détecter un trésor ?*

Vous pourriez partir le nez au vent, sans préparation, « à la Billebaude », comme disaient les veneurs d'antan, et vous servir de votre flair ? N'en croyez

rien. Pour détecter un trésor, il vous faudra d'abord étudier l'histoire d'une contrée, son architecture et, un peu, son archéologie.

Donc, il faut d'abord vous documenter. Cela prend du temps, pas mal de temps. On commence par lire un peu au hasard, car, au début, on ne sait pas aiguiller ses lectures ; puis, petit à petit, les pistes viennent ; au gré des sujets, des auteurs, de la bibliographie. On pourrait d'ailleurs passer une vie à creuser de tels sujets ; car on risque, de fil en aiguille, d'amasser trop d'indications, en France et hors de France. Il faut donc se canaliser, et même en le faisant, on pourrait être amené à prendre trop de notes et ainsi perdre le courage de continuer.

Choisissons donc une page d'histoire. Par exemple, l'histoire de la conquête de la Gaule par les Romains. Votre imagination trottera ; la mienne, je l'ai bridée suffisamment pour qu'elle n'égaré personne.

Ainsi, le récit de la bataille des Romains contre les Suèves ne manquera pas de susciter des réflexions. Arioviste, le chef suève, y fut vaincu, mais non sans s'être âprement battu. Près de Besançon, dominant la route, après plusieurs attermoissements, il allait couper leur chemin aux légions romaines lorsque celles-ci sortirent de leur camp pour offrir la bataille. Mais Arioviste se contentait de détacher des fantassins et cavaliers qui harcelaient l'ennemi, tout en refusant le choc. Alors, César sortit à la tête de toute son armée, passa devant le campement suève et fit bâtir un nouveau camp sur le chemin de Besançon. Eurent encore lieu des escarmouches entre seize mille fantassins suèves et les travailleurs qui édifiaient ce nouveau camp. Excédé, César se décida au combat dernier ; à la tête de toutes ses troupes rangées en trois lignes, il se dirigea carrément sur le campement des Suèves pour les obliger à accepter enfin la bataille.

Ces derniers formèrent un vaste demi-cercle composé de leurs chars, voitures et équipements. Les femmes juchées sur des gradins improvisés accompagnaient les guerriers de leurs cris. En face s'étaient alignées six légions de Romains, soit environ trente-six mille hommes. Derrière eux, commandée par Publius Crassus, toute la cavalerie romaine avait pris position. César commença par une attaque de l'aile droite, là où il pensait trouver le point faible des Suèves ; mais il dut changer d'avis car les barbares s'y précipitèrent avec une ardeur telle que les Romains n'eurent pas le temps de nettoyer le terrain à coups de javelots, comme ils avaient l'habitude de le faire ; ils eurent immédiatement en face d'eux les Suèves groupés au coude à coude et protégés de leurs boucliers. Le combat fut féroce, un terrible corps à corps où l'arme blanche, les masses d'armes et la rage meurtrière furent telles que l'on vit des barbares mordre l'adversaire ; on vit aussi des Romains sauter sur les boucliers pour les renverser, et frapper de bas en haut. Leurs phalanges étaient si compactes que même tués certains combattants restaient encore debout, leurs corps étant tenus par la masse de leurs camarades.

Les Romains étaient bien cuirassés, ils maniaient savamment leurs terribles glaives courts, leur technique et leur discipline étaient impeccables... Les Suèves furent battus pour la première fois de leur histoire. Ils s'enfuirent et ce ne fut que de justesse que leur cavalerie put atteindre le Rhin, talonnée d'ailleurs par la cavalerie romaine. Arioviste réussit à passer le fleuve avec quelques-uns des siens ; ceux qui étaient restés sur le champ de bataille furent tous massacrés.

Or, si l'on sait qu'aux derniers moments de ces batailles, des officiers cachèrent toujours les trésors dont ils avaient la garde, et si l'on sait que l'on

en retrouva déjà un bon nombre en ces lieux d'hécatombe, la réflexion suscitera assurément l'idée de prendre une carte du département et le catalogue des monnaies gauloises de la région... Et ainsi naîtra l'envie d'une nouvelle exploration.

De même naîtra-t-elle, quand on se souviendra que le même César avait fait construire en un temps record une flotte avec laquelle il battit celle des Vénètes bretons du Morbihan. En effet, on tient pour certain (voir la revue « Ogam », avril 1954, tome VI, fascicule 2 — 2, rue Léonard-de-Vinci, Rennes, 35) que les Vénètes avaient chargé leurs trésors sur leurs navires ; ces derniers gisent depuis cette bataille navale vers l'entrée du golfe du Morbihan ou à l'embouchure de la Vilaine.

Des recherches pourraient aussi être poursuivies en Belgique où, en l'an 54 av. J.-C., les troupes de César subirent une défaite qui laisse à penser qu'ils abandonnèrent sur place une partie au moins de leur trésor.

A cette époque, les Eburons, des Gaulois commandés par Ambiorix, occupaient de turbulente façon la région dont il va être question. Les légats Cotta et Sabinus, qui étaient loin d'être des foudres de guerre, furent chargés par Rome de prendre la tête des légions qui devaient y fortifier leurs garnisons.

Simultanément, les Carnutes, des Gaulois dont la capitale était Chartres, donnèrent le signal, en cette année 54, en assassinant le roi Tasget qui leur avait été imposé par les Romains.

Or, à cette époque, les Gaulois considéraient Chartres comme « le milieu de la terre » ; c'était un lieu sacré où les druides, leurs prêtres, jouaient un grand rôle ; presque toutes les révoltes contre les Romains se fomentaient là. Aussi, quand la nouvelle de leur nouveau coup d'éclat parvint en Belgique, Ambiorix et son lieutenant Indutiomare, chef des Eburons,

décidèrent que le moment était venu d'investir le camp des Romains qui se trouvait à Aduaeta, l'actuelle ville belge de Tongres. Mais la cavalerie romaine eut le temps de dégager le camp. Ambiorix résolut alors de rester ; il persuada les Romains que, contrairement à son peuple soulevé, lui se proposait de les sauver en leur permettant de faire retraite jusqu'aux camps qu'ils avaient plus au sud et où ils pourraient se trouver en sécurité.

Les Romains le crurent et, sous les ordres de Sabinus, tout le monde sortit du camp ; le convoi de troupes, de chariots et de bagages, s'étira en une longue file de deux mille sur la route, en terrain découvert, vers le sud-ouest, sur « la chaussée verte » qui est aujourd'hui celle de Huy, qui passe le Geer (Jeker).

Une fois le Geer passé, cette route emprunte le vallon de la Lowaige. Les Gaulois s'étaient postés sur les collines qui le dominent et qui étaient autrefois boisées<sup>1</sup>.

Ambiorix les attendait là. L'attaque des Gaulois, inattendue et impétueuse, déclencha une grande panique parmi les Romains dont la colonne s'était trop étirée. Comme toujours, en pareil cas, chacun commença par enfouir ses trésors personnels ; puis, on combattit, en présentant à l'assaillant un front de boucliers et de glaives, les javelots volant par-dessus ce mur de fer. Mais la tactique d'Ambiorix consista à éviter le combat rangé ; jetant de loin javelines, balles de fronde et armes de jet, les Gaulois procédèrent par leur méthode de harcèlement ; ils tuèrent ainsi beaucoup de monde sans que les Romains pussent engager le combat. Sabinus fit demander quartier à Ambiorix qui le pria de venir

---

1. Emplacement de combat indiqué par Driesen (*Bulletin de l'Académie de Belgique*, XXXII, 1836, p. 476).

parlementer. Il y alla et ce fut sa dernière et fatale erreur. Pendant qu'il discutait, une dernière charge des Eburons anéantit sa légion. Seuls quelques Romains réussirent à s'enfuir au pays des Rèmes (Reims). Près de six mille soldats disparurent ainsi dans cette bataille.

Bien des siècles plus tard, on a retrouvé à Tongres une grande quantité de monnaies romaines antérieures à 54 — et il en reste encore beaucoup.

Si vous désirez les découvrir, il vous faudra une bonne carte d'Etat-Major au 10 000<sup>e</sup>, pour ensuite descendre au relevé cadastral, repérer l'ancien camp des Romains et, sur leurs traces, suivre leur dernier itinéraire si malheureux.

Puis quand vous aurez déterminé le terrain avec le plus de certitude possible, il vous faudra le quadriller et vous servir de vos moyens de détections. Et commencer, peut-être, avec l'aide d'un bon sourcier que vous aurez, au préalable, soumis à une épreuve probatoire.

Une histoire amusante est arrivée, à ce propos, à certains de mes amis : ils connaissaient « un homme de l'art » fort réputé. Un paysan perdait-il un outil ? L'homme au pendule le retrouvait incontinent. Il accepta donc d'être mis à l'épreuve par mes amis. Ils allèrent pour cela près d'une carrière. Pendant que l'un d'entre eux restait à bavarder avec le sourcier, l'autre cachait, hors de la vue des premiers, dans un périmètre bien déterminé, un bracelet en or, une montre, et autres bijoux appartenant à sa femme.

L'homme de l'art pris ensuite le départ, et chercha. Il chercha longtemps et ne trouva rien. Quand il abandonna, celui des deux compères qui avait enterré les bijoux se mit en devoir de les sortir de leur cache. Il retourna à l'endroit où il les avait mis sous le sable, à peu de profondeur... et ne trouva

rien. Il retourna le sable, mais en vain ! Il fouilla un peu plus loin ; même décevant résultat ! Une troisième recherche fut tout aussi négative... Il avait pourtant pris ses repères : un arbre devant, un piquet derrière.

Les repères avaient été mal pris. On finit tout de même par retrouver les bijoux, et sur cette brillante démonstration tout le monde rentra chez soi.

Il y a cependant des cas où le procédé des sourciers fut employé avec succès.

*Tentative d'explication aux légendes  
des trésors à découvrir le 25 décembre.*

Les légendes de trésors abondent en France. La tradition nous indique que ces trésors sont cachés, parfois, dans des ruines, ou dans des gouffres, sous des rochers ; on les dit aussi gardés par des diables : Astaroth ou Asmodée. Ou encore ces trésors sont protégés par des lutins, par des fées. Mais quelquefois, la pierre qui barre l'entrée qui mène au trésor, certains jours, se soulève, principalement la nuit de Noël, pendant le chant de la généalogie du Christ.

Cette caractéristique prédomine dans nombre d'histoires campagnardes. P. Sébillot, dans « Folklore de France » (1904) en donne maints exemples ; ainsi — nous dit-il —, la « Grosse Pierre », par Saint-Lubin-de-Cravant, se levait pendant la messe de minuit, au moment de l'Évangile, laissant apercevoir un trésor, puis elle retombait.

La « Pierre couverte », à Prunay-le-Gillon, a sa légende que voici :

« Tous les ans, dans la nuit de Noël, au moment

où le prêtre commençait le chant de la généalogie, la pierre se mettait à tourner sur elle-même, décrivait une demi-révolution, et laissait à découvert l'orifice d'un vaste souterrain. Ceux qui avaient le courage d'y pénétrer voyaient à l'entrée des vases pleins de monnaies de cuivre, un peu plus en avant étaient des bassins pleins de pièces d'argent, puis des monceaux de pièces d'or, et enfin des tas de diamants et de pierres précieuses. Le visiteur pouvait puiser tout à son aise dans ces richesses amoncelées par des génies inconnus. Mais malheur à lui s'il se laissait enivrer par la soif immodérée du lucre. Une loi fatale l'obligeait à sortir de la caverne avant que fût terminée la généalogie ; car à ce moment décisif, la pierre sacrée achevait son évolution circulaire, et le malheureux, n'ayant plus d'issue, restait enfermé avec ses trésors et condamné à ne pouvoir sortir que l'année suivante. »

Légende analogue à la « Grotte de Mont-Chenu » par Pézy, en Eure-et-Loir :

« En raison de son pacte avec le diable, le seigneur du château fort situé à proximité, chaque année, le jour de Noël, et seulement pendant qu'à la messe de minuit le curé de Pézy récitait la généalogie de Jésus-Christ, une crevasse énorme s'ouvrait laissant apercevoir de longues galeries souterraines très bien éclairées. Le long des murailles étaient rangés des coffres immenses renfermant, les plus proches, des monceaux de billons, successivement, les autres contenaient de l'argent, de l'or, et au fond, des pierreries et des diamants.

« Aucune difficulté pour pénétrer dans les galeries : la pente était douce ; mais le laps de temps pendant lequel le trésor était accessible était si court et la distance à franchir si grande, qu'on n'osait s'aventurer. La terreur de l'emprisonnement dominait la cupidité. Surtout qu'on apercevait ça et là

les squelettes des imprudents visiteurs qui avaient payé de leur vie leur amour des richesses.

« On cite cependant quelques personnes qui ont dû s'enrichir par ce moyen. Ce sont des gens du pays qui, nés de parents pauvres, sont devenus riches, très riches, paraît-il, sans qu'on puisse savoir exactement comment ils ont acquis leur fortune présumée. On dit qu'ils sont allés puiser à pleines mains dans les coffres de la grotte du Mont-Chenu. »

Le même auteur relate aussi la légende suivante :

« L'étang de la Fonte situé sur la commune de Le Chartif, en Eure-et-Loir, n'existe plus que de nom, il ne reste qu'un trou où viennent s'engouffrer les eaux d'un étang voisin. Ce trou, autrefois légendaire, renferme un trésor ; mais comme tous les trésors il est sous la garde du diable. Une porte de fer en marque l'entrée. Cette porte ne s'ouvre qu'une fois l'an pendant la messe de minuit ; monnaies de billon, d'argent et d'or sont rangées à une certaine distance du souterrain... » La tour de Montlondon, près de La Loupe, renferme également, d'après la légende, des trésors merveilleux.

Voici donc quelques-unes de ces légendes de trésors qui ne peuvent s'atteindre que le jour de Noël, pendant que le prêtre chante la généalogie du Christ. Et elles sont plus fréquentes que vous ne le croiriez. Pour vous en convaincre, il n'est que de lire les ouvrages consacrés à l'histoire des us et coutumes des campagnes. On en trouve une manière de recueil dans le « Guide de la France mystérieuse »<sup>1</sup>.

Tout cela n'est-il que du roman — du roman merveilleux ? A quoi je vous répondrai qu'il n'y a pas de fumée sans feu — et pas de légende sans un fond de vérité. Alors, pourquoi ne pas chercher ce que peuvent bien signifier ces histoires ?

---

1. Tchou, éditeur.

On sait qu'à la cathédrale de Chartres, dans le transept sud, se trouve une dalle qui est scellée en biais par rapport à celles qui la joignent. Cette dalle a donc bien été placée là intentionnellement. Or, cette pierre comporte un tenon de métal doré. Et chaque année, le 21 juin, au solstice, un rayon de soleil passe au travers d'un vitrail, à midi précis, par un petit trou percé à dessein, et vient se poser exactement sur le tenon métallique. Or, le vitrail est celui de saint Apollinaire.

Apollon était le dieu Soleil. Le solstice de juin est le moment où le soleil culmine dans sa course.

Autre exemple : à Quéribus, à environ vingt-cinq kilomètres de Perpignan, se dresse un donjon, parmi de vieilles ruines. A l'intérieur de ce donjon se trouve une salle voûtée, dont le pilier central a été décalé par rapport au centre exact de la salle. Au solstice d'hiver, c'est-à-dire le 25 décembre, un rayon de soleil passe par une petite ouverture, dans une pièce voisine, frappe le mur opposé, puis décrit tout un tracé remarquable. Cela se passe le 25 décembre, jour où le soleil commence à remonter dans sa course annuelle et apparente ; le soleil dont le métal est l'or, selon l'alchimie des Livres Hermétiques.

Bien, on commence à tenir le bout du fil conducteur. Maintenant que vient faire dans l'histoire le récit de la généalogie des quarante générations du Christ ? Est-ce que cela peut signifier autre chose qu'un point particulier désigné par le soleil le 25 décembre ; ou bien est-ce pour souligner la date ?

Il faut chercher. La réponse que je trouve ne satisfera pas tout le monde, mais elle ne manquera pas d'ouvrir l'esprit aux spéculations.

« Méconnaître le sens des nombres, dit saint Augustin, c'est s'exposer à ne pas comprendre une infinité de choses consignées dans l'Écriture. » Un

esprit élevé ne pourra pas ne pas saisir la raison des quarante jours de jeûne de Moïse, d'Elie, et de Notre-Seigneur. La solution que réclame ce mystère ne s'obtiendra qu'en réfléchissant sur le nombre exprimé. Ce nombre, en effet, en renfermant quatre dizaines, devient *le symbole des principales divisions du temps*.

L'espace diurne se divise en heures du matin et du midi ; du soir et de la nuit. L'année a ses mois de printemps et d'été, d'automne et d'hiver. Le nombre quarante signifie l'entier accomplissement de toutes les œuvres de la vie. »

Le vénérable Bède, dans « *De Arithmetiis numericis Libert* » (1612) dit ceci : « Il y a *quarante-deux* générations depuis Abraham jusqu'au Christ; depuis le temps où le patriarche crut à la parole de Dieu jusqu'à celui où le Sauveur nous initia. C'est par ce nombre mystérieux que nous arrivons à la *possession* des biens éternels. Car par un autre mystère non moins expressif, le Seigneur est baptisé en sa trentième année, effaçant nos péchés et nous ouvrant la porte du ciel. Or, si vous divisez le nombre trente en parties égales le total donnera en sus 12, nombre des Patriarches et des Apôtres. Ce qui se produira. Ainsi dans ce nombre se révèle la perfection de l'Eglise. » Etc.

Il faut aussi remarquer que dans le nombre trente on trouve :

Trente :	une fois
Deux :	quinze fois
Trois :	dix fois
Cinq :	six fois
Six :	cinq fois
Dix :	trois fois
Quinze :	deux fois

qui, additionnés, donnent exactement *quarante-deux*.

Je vous laisse le soin d'extrapoler, ce qui paraît simple ; mais on peut se demander aussi si la différence entre les quarante générations dont on parle couramment et les quarante-deux réelles n'est pas pour souligner la différence qui est : Deux.

La philosophie grecque considérait ce nombre *deux* comme le symbole du mauvais principe ; comme le principe du génie du Mal. Les Latins le considéraient comme le plus fatal de tous les nombres. D'après Platon, ils le comparaient à Diane, que sa stérilité laissa le plus souvent dépourvue des adorations du vulgaire. Deux n'est pas un nombre parfait, n'ayant pas un terme intermédiaire entre les portions dont il se compose ; et, se trouvant dans le rang des chiffres arithmétiques, le premier après celui qui désigne la plus haute idée possible, on lui a imprimé sa note d'infamie pour la même raison qu'après douze, nombre favorable, vient treize signe de malheur.

Voilà ce que pensaient les Anciens. Par contre au XI<sup>e</sup> chapitre de l'Apocalypse, le Seigneur, montrant à l'Apôtre la future persécution de Dioclétien et la punition du tyran, promet d'envoyer, pour consoler des afflictions de l'Eglise, deux témoins qu'il compara à deux oliviers et à deux flambeaux pour les Fruits d'onction et de *lumière* que portera leur parole... Jésus avait une raison pour rester *deux* jours chez les Samaritaines qu'il voulait *éclairer* dans la Foi...

De quelque côté que vous vous tourniez en recherchant à analyser ce que peuvent signifier d'une manière pratique les indications souvent voilées et apparemment tout à fait hors du propos que vous pouvez avoir, on en revient à la *Lumière* : Jésus se présenta aux Samaritaines à midi...

Cherchons encore :

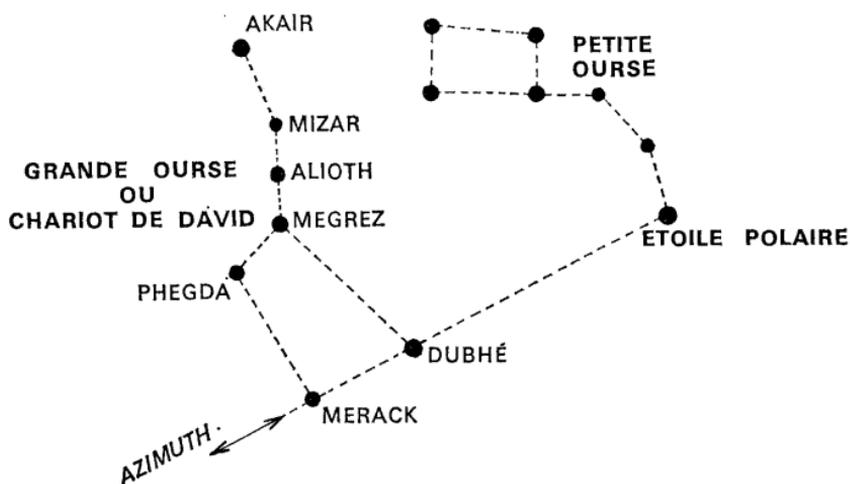
Quarante-deux générations du Christ : chiffre 42.

Ce chiffre est le produit de trois fois quatorze.

Or, quatorze correspond au nom de David.

Le Chariot de David est celui d'une constellation circumpolaire, plus connue sous le nom de Grande Ourse.

La Grande Ourse se reconnaît aux sept étoiles dont la disposition représente un peu la forme d'un chariot, avec son timon — ou encore le profil approché d'une casserole avec sa queue. Les sept principales étoiles qui la composent se nomment : Dubhé, Mérack, Phegda, Megrez, Alioth, Mizar, Akair (ou Benétnash)



Les Gaulois appelaient cette constellation : ARTOS.

Le Chariot de David donne par rapport à l'endroit où vous vous situez un premier azimuth. Et, de même, vous avez un deuxième azimuth entre le Chariot de David et l'Étoile polaire qu'elle désigne. En reportant ces directions au sol par rapport au point qui vous intéresse, vous avancerez grandement dans votre travail.

Je n'ai malheureusement pas de connaissances suffisamment poussées en astronomie pour pouvoir affirmer que le Chariot de David est situé, le

25 décembre, disons approximativement, dans la ligne nord-est de la Polaire.

Ajoutons que les Templiers et les Hospitaliers de Saint-Jean assistaient de façon plus fervente aux messes des jours de fête de la Saint-Jean-Baptiste et de la Saint-Jean d'hiver, fêtes qui correspondent aux solstices d'été et d'hiver.

Il faut aussi remarquer que si l'on vous indique la *Lumière*, il convient de noter la direction qu'elle indique. Il faut aussi se rappeler qu'elle vient d'*en haut*. C'est tellement évident qu'on l'oublie à coup sûr. Mais cela peut aussi signifier que s'il y a quelque chose de caché, c'est caché en haut : la découverte faite à Charroux n'a-t-elle pas été faite assez haut dans le mur de l'abbaye ? Il faut donc regarder ou sonder en hauteur dans l'axe Soleil-Nord, c'est-à-dire Sud-Nord.

Une grande partie des monuments anciens sont orientés vers le sud-est, ou est-sud-est, de sorte que dans les cas de trésors à trouver le 25 décembre, il faut chercher sur les murs intérieurs ou extérieurs, en hauteur, à droite et à gauche en partant de l'entrée qui se trouve à l'ouest. Des peintures ou fresques dédiées à saint Christophe peuvent confirmer cette supposition.

Il ne faut pas oublier non plus la symbolique des couleurs : l'escarboucle, avec la pourpre ou le rouge passent pour être une représentation du soleil. Sondez au son là où vous verrez ces couleurs, surtout si elles n'ont absolument pas lieu d'être là : des briques dans un ensemble de pierres, par exemple.

A certaines époques, les caches furent plus spécialement situées dans des puits. Vous vous inquiétez donc de voir s'il y a un puits dans l'axe nord-sud de l'endroit où vous cherchez. En d'autres temps, les colombiers, ou fuies, étaient le point de départ d'un souterrain où l'on cachait les réserves de toute

sorte, vivres et argent, destinées à surmonter les périodes de dénuement.

Ailleurs, c'était sous le vieux symbole de vie — l'eau et sa source — que l'on cachait son avoir.

Enfin, il faut savoir regarder ce qu'à midi exactement, l'ombre d'un point remarquable, clocher, tour, pierre levée, peut désigner ; et ensuite sonder.

## 2

### LES TRÉSORS DÉCOUVERTS

#### *LE TRESOR DE BERTHOUVILLE*

« Le 21 mars 1830, le sieur Prosper Taurin, cultivateur à Berthouville, arrondissement de Bernay (Eure), labourait un champ situé dans la même commune, au hameau de Vileret. Il avait fait, peu de temps auparavant, l'acquisition de ce champ.

Le soc de sa charrue rencontra un obstacle, à un demi-pied de la surface. D'autres avaient, avant lui, labouré ce champ, avaient aussi rencontré cet obstacle, mais ils s'étaient contentés de détourner ou de relever le soc.

Le sieur Taurin, en sa qualité de nouveau propriétaire, était animé de plus de zèle et pensa plutôt devoir débarrasser son champ, au lieu de se contenter d'éviter l'obstacle et de le laisser.

Ayant emprunté, dans ce but, la pioche d'un

ouvrier voisin, il parvint facilement à extraire, sans la casser, une sorte de tuile, et trouva immédiatement, à côté, plus de soixante-dix objets en argent qui reposaient en bloc sur quelques mottes de marne.

Tous ces objets avaient été enfouis à la même profondeur et préservés d'un seul côté du contact du sol ; aussi, étaient-ils mélangés à la terre. Ce dépôt se trouvait à cinquante pas environ du chemin qui mène d'Orbec à Rouen, en passant par le Marché Neuf et le pont Autou, voie de communication jadis célèbre et importante, mais qui, dans la portion qui est connue, n'offre pas d'encaissements, comme la voie antique qui va de Brionne au Marché Neuf, en passant par la même commune.

Le champ où cette découverte fut faite, et la plupart de ceux qui l'entourent, présentent des vestiges de constructions, de maçonneries, des fragments, qui ne permettent pas de douter de l'existence d'un établissement ancien en ce lieu.

Quelques-unes des maçonneries sont même tout près de l'endroit où reposaient les objets trouvés et ceux-ci étaient entourés de manière à faire supposer que c'est dans l'enceinte d'une demeure qu'ils avaient été enfouis en terre avec si peu de précautions. Au reste, on ne peut, même deux ans plus tard, faire de fouilles pour s'éclairer à ce sujet, car le champ avait été immédiatement ensemencé en lin, puis en blé.

De l'autre côté du chemin, s'élèvent également des vestiges de constructions, ainsi qu'un très beau puits, nommé dans le pays : « puits des Anglais », et entouré de traditions en harmonie avec cette appellation.

Les objets trouvés par le sieur Taurin, malgré le mélange de terre dont ils étaient souillés, leur situation presque au niveau du sol et la négligence avec

laquelle ils avaient été enfouis, présentaient un état parfait de conservation.

La pression ou des chocs avaient brisé quelques-unes des parties les plus minces, mais on pouvait dire qu'ils avaient plus souffert des coups de pioche au moyen desquels on les avait extraits que du séjour de seize ou dix-sept siècles dans la terre.

On jugera facilement de la surprise et de la joie du cultivateur à la vue d'environ cinquante livres pesant d'argent, tombant entre ses mains d'une manière si inopinée. Il était toutefois loin d'apprécier la valeur du trésor qu'il venait de rencontrer ; et sans les conseils éclairés de son parent, M<sup>e</sup> Liston, huissier à Bernay, il l'aurait probablement vendu à vil prix à quelque orfèvre qui se serait empressé de le dénaturer afin de faire disparaître toute trace de son origine.

La foire de Bernay qui se tenait quelques jours plus tard aurait ajouté encore aux dangers de ce genre si le sieur Taurin n'avait pris la précaution et la sage résolution de confier tous ces objets aux soins de son parent. Ils furent donc apportés à Bernay, au domicile de M<sup>e</sup> Liston qui mit, ainsi que toute sa famille, une extrême obligeance à les montrer aux divers curieux sans cesse attirés par la nouvelle de cette découverte. »

C'est là que M. Auguste Le Prévost, de la monographie de qui ces lignes sont inspirées, put les voir pour la première fois, en avril 1832. « ... Nous fûmes véritablement éblouis par le spectacle de tant de chefs-d'œuvre accumulés ; bien supérieurs, pour la plupart, à tout ce que nos arts modernes peuvent fournir pour décorer le palais des rois », écrivit-il.

Les objets en question furent décrits dans une suite d'articles par le *Journal de Rouen*, dans ses numéros allant du 19 avril à juin 1832. MM. Lenormant, inspecteur des Beaux-Arts, et Raoul Rochette, membre

de l'Institut, vinrent les voir. Pour le compte de la Bibliothèque royale, M. Rochette les acquit le 3 mai, au prix de 15 000 francs de ce temps.

Le trésor de Berthouville se compose d'environ soixante-dix objets, tous en argent, et dont plusieurs appartiennent à la plus brillante époque de l'art antique ; la plupart d'entre eux sont d'une date intermédiaire qu'il est difficile de déterminer avec précision. Quelques-uns seulement révèlent, aussi bien par l'infériorité du titre que par la grossièreté du travail, une époque de décadence avancée. Quant à la date de l'offrande qui, au moins pour les premiers, ne doit pas être confondue avec celle de la fabrication, il est dit qu'on peut la faire remonter jusqu'au règne des premiers Césars, et qu'aucune ne serait postérieure au III<sup>e</sup> siècle.

Tous sont donc des dons votifs, ou des objets du culte, sans aucun mélange de médailles ou d'autres objets profanes, et ils composaient visiblement le trésor d'un temple. Le terme trésor étant pris ici dans son sens de collection de vases sacrés et autres objets précieux, offerts par la piété des fidèles et conservés soigneusement pour être exposés à la vénération publique dans les principales solennités. Tel était donc le trésor du temple de Mercure Auguste Canetus.

En effet, l'inscription : DEO MERCURIO KANETONNESSI sur le disque de Propertius Secundus nous a donné la révélation précise de ce nom important à constater.

Toutes les autres inscriptions ne fournissent que le nom de Canetus. Il n'est resté aucune trace de ce nom parmi ceux que portent actuellement les localités environnantes. La collection de Berthouville aurait été enfouie dans le courant du III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle et cette mesure aura eu pour but l'intention de la soustraire au pillage de quelque invasion

plutôt que de la dissimuler aux recherches des premiers prédicateurs du Christianisme dans nos contrées. Saint Taurin qui évangélisa la région (et dont le découvreur du trésor porte curieusement le nom), suite à la destruction du temple dédié au culte de Diane, comparut devant Licinius, à Gisay.

« La négligence qui a été remarquée dans l'enfouissement du trésor de Berthouville indique que cette dissimulation avait été décidée avec une grande précipitation, dans l'espoir d'un prochain retour sur les lieux ; cela ferait donc beaucoup plus penser à la menace d'une invasion qu'à une persécution religieuse. On conçoit que les Barbares, des Saxons par exemple, dont les premiers ravages sur nos côtes remontent à si loin, soient venus dès le III<sup>e</sup> siècle faire une descente dans le voisinage. Qu'ils se soient avancés presque jusqu'à Canetum ; que, surpris, les prêtres du temple n'aient eu que le temps d'enterrer précipitamment les objets les plus précieux. Et qu'ensuite, massacrés par les Barbares, ils aient emporté leur secret dans la tombe. »

« La collection ne se composant que de vases d'argent indique d'ailleurs que l'on n'eut en vue que d'éviter le pillage ; car si l'on avait craint l'instauration d'un nouveau culte supplantant l'ancien, on y aurait ajouté une foule d'objets en bronze qui devaient aussi faire partie du mobilier du temple.

« La découverte d'une collection aussi considérable d'objets en argent et renfermant des pièces aussi importantes est un fait inouï, non seulement dans nos contrées, mais encore dans les pays que le génie des arts a le plus abondamment pourvu de ses merveilles. Les vases d'argent sont très rares dans toutes les collections, même à Rome, à Naples et en Sicile », note encore notre auteur.

*Description du trésor.*

Le métal est d'une grande pureté et il n'y a d'alliage de cuivre que dans les cinq ou six objets qui appartiennent à l'époque de la décadence prononcée de l'art.

- 1) Statue de Mercure : hauteur 21 pouces, poids 5 livres et sept onces ; le dieu est représenté debout, la main droite étendue en avant. Le caducée dans la main gauche. Il n'y a d'ailerons ni à ce caducée ni aux talons. Le haut de la tête manque ; des vestiges de soudure portent à croire que la portion enlevée était un pétase.
- 2) Fragments d'une autre statue du même dieu, d'un travail fort remarquable. Il n'existe qu'un bras, une main qui paraît avoir porté une bourse, un genou et des portions de draperies.
- 3) Buste de Mercure, d'un style très gracieux, le dieu est coiffé du pétase ; les ailerons, de petites dimensions, sont dorés en dessous. Hauteur : trois pouces, largeur deux pouces.
- 4) Autre buste de Mercure en argent massif.
- 5) Main d'argent massif.
- 6) Deux serpents en argent.
- 7) Quatre cuillers à encens.
- 8) Trois simpula.
- 9) Quatre capsules.
- 10) Disque argent de deux livres et plus.
- 11) Disque argent d'une livre et demie.
- 12) Douze patères en argent massif de plus d'une livre chacune.
- 13) Douze autres patères en argent massif.
- 14) Quatre autres patères.
- 15) Un vase d'argent.

- 16) Une plaque votive.
- 17) Neuf vases d'argent.
- 18) Un proferium d'argent avec bas-relief, quatre livres.
- 19) Un vase poculum.
- 20) Une situla, vase d'argent.
- 21) Deux canthares, de deux livres en argent.
- 22) Deux autres canthares, etc.

Un des vases de Berthouville reproduit la scène de la mort de Patrocle.

Mais l'histoire de ce trésor n'est pas terminée : Prosper Taurin continua la fouille de son champ et... il y trouva d'autres objets que l'on ne connut pas et qui furent vendus clandestinement : on lui avait sans doute trop tenu la dragée haute pour l'achat de la première découverte, bien qu'il s'y soit très bien pris pour ne pas être dépouillé, la vendre, et rester dans la légalité.

En effet quand il mourut il laissa, en plus de ses biens, un très beau buste en argent massif qui avait cependant été abîmé par l'outil qui le déterra. Qu'avait-il donc pu trouver après sa première découverte ? On ne le sait. On peut toutefois noter qu'un lieu dit : « Le Trésor » était indiqué sur un cadastre ancien, à proximité de son champ. Il se confirme donc une fois de plus le bien-fondé qu'on peut accorder à la légende.

En 1896, le R.P. de la Croix, personnalité étonnante et sympathique, auteur de nombreuses découvertes archéologiques — celles de l'hypogée des Dunes de Poitiers, des ruines d'Herbord par Sanxay dans les Deux-Sèvres — soixante-six ans après la découverte de Berthouville, attaqua encore des fouilles sur le même lieu et trouva un temple consacré à Mercure.

On sait que le culte de Mercure était très pratiqué chez les Gallo-Romains. Il est donc logique que de

nombreux objets votifs ou autres, en métal précieux, lui aient été dédiés et que, consécutivement aux diverses invasions qui balayèrent successivement et littéralement la Gaule et la Basse-Normandie à partir des années 275-276, les trésors des temples, en plus de ceux des particuliers, eussent été précipitamment cachés. \*

Les massacres qui suivirent ne permirent pas à leurs propriétaires de revenir sortir du sol les richesses qu'ils y avaient enfouies.

Le hasard, ou certaine technique de recherche aidant, il reste encore bien des trésors semblables à retrouver.

### *LE TRÉSOR DE L'ÉTANG DE NESMY*

En 1759, un entrepreneur fut accusé d'avoir détourné à son profit des objets d'or découverts au cours de travaux de curage de l'étang de Nesmy, en Vendée.

C'est ainsi que le découvreur commence, souvent, par avoir des ennuis. Mais il est possible qu'il n'ait rien dit au propriétaire de l'étang. Il y a eu une « palabre » dont je ne connais pas l'issue mais qui, plus loin, m'amènera à vous entretenir de la législation concernant les trésors. Mais qu'avait-on donc trouvé à Nesmy ?

- a) « Une bête sur ses quatre pattes, avec un creux en dessous, comme une ferrée en or (une ferrée était une pelle-bêche de jardinier). » On a vu en cette pièce le sanglier-enseigne que l'on retrouve sur les monnaies gauloises et aussi, en un certain sens, dans Astérix.

- b) « Une main coupée au poignet avec un creux en dessous et un crochet en retour de chaque côté, en or. »

C'est la main, enseigne des anciens Pictons. On la retrouve dans les cryptes incendiées d'églises belges, sur des émaux du IX<sup>e</sup> siècle ; cette main-enseigne a eu, je pense, un sens ésotérique et a même été prise comme symbole alchimique.

- c) « Une serpe en or. » On a rapproché cette serpe de la légende des druides cueillant le gui sacré avec une serpe ou faucille d'or. On retrouve cette serpe sur un bas-relief de Langres.
- d) « Quantités d'objets en or tortillés en rond aux deux bouts et aplatis au mitan, et d'autres tordus en rond et noués. » Peut-être s'agit-il des anneaux de jambe ou brassards ou torques que l'on trouve dans quelques sépultures de l'âge de bronze.
- e) « Un quartier de lune tout figolé avec crochet à chaque corne », qui serait un hausse-col ?
- f) « Un gros anneau plat et trois bagues », en or.
- g) « Une passette en or. » Autrefois les Romains employaient dans les sacrifices des cuillères à parfum percées de trous.
- h) « Un grand tortillon en or fait comme un manche avec un anneau au gros bout. »
- i) « Une grande tasse en or, sans anses, très pesante, enjolivée de figolures. » Des tasses analogues en or ont été trouvées à Pétrossa et à Apremont, et datent du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.
- j) « Une hache double en or. » Des haches doubles

sont reproduites sur certains bas-reliefs romains.

k) « Une corde en or, tordue, avec des boules au bout. » Sans doute un torque de l'époque de la Tène ; ces torques figurent à Antibes (torque avec le sanglier-enseigne), et à l'autel de Notre-Dame-de-Paris il y a un dieu cornu avec un torque pendu à chaque corne. N'oublions pas que le dieu cornu représente vraisemblablement le dieu Cernunnos, dieu des biens cachés.

Le torque était porté par les hommes chez les Gaulois.

l) « Quantités de boudines en or, toutes « pignolées » et faites comme des fers à chevaux. » Il s'agissait sans doute de bracelets.

m) « Une planchette carrée en or remplie d'images et d'écritures, avec des chaînes aux quatre coins. » On se demande si c'était une boucle de ceinture ou une plaque pectorale.

n) « Un bâton en verre avec quartier de lune au bout. »

o) « Une cuillère en or, ronde, avec manche plat et bout tortillé. » C'est une pièce s'apparentant au « *simpulum* » romain.

p) « Collets en or, cochés d'un côté, le plus gros ayant plus de coches que les autres », plus « un lingot d'or de 2 onces, 7 gros, 12 grains. » On pense que ces articles avaient valeur de monnaies et que les coches représentaient la valeur d'une pièce.

q) « Six ou sept grands claviers, dont pas deux

n'étaient pareils. » Ces claviers étaient des agrafes.

- r) « Quantité de petits « torsis » en or en bobines. »
- s) « Un cercle plat en or, large de 2 doigts, couvert de ronds engravés et de trous avec crochet à un bout et une prise à l'autre. » Sans doute un bandeau.
- t) « Plusieurs autres « barasseries » dont le témoin ne se souvient pas assez pour en dire la forme ; le tout « jaune de louis d'or ».

Camille Jullian<sup>1</sup> dit qu' « un combattant, du moins s'il était noble, ne s'avancait jamais sans ses bracelets en or, sans son lourd et curieux collier d'or. L'or étincelait à ses poignets, au poitrail de son cheval, s'incrustait dans son bouclier, à la poignée de ses poignards. Les objets votifs les plus précieux étaient en or : des lingots s'entassaient au milieu des enceintes religieuses, ou au fond des lacs sacrés ».

Emile Cartailhac dit : « Ces objets remontent au début de ce que l'on appelle la période gauloise ; ils appartenaient sans doute à ces guerriers qui assaillaient l'Italie aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, et qui se présentaient à la bataille couverts d'or et laissèrent un jour aux Romains vainqueurs un butin de quinze cents torques d'or. »

Signalons en outre qu'en matière de trésors de cette origine, le 16 mai 1913, non loin d'Eberswalde en Allemagne — et déposés depuis au Musée de Berlin — on trouva 81 objets dont quelques-uns peuvent être comparés à ceux de l'étang de Nesmy,

---

1. *Histoire de la Gaule*, 1508, t. II.

notamment huit coupes en or à fond hémisphérique, ornées de petits boutons disposés en cercles concentriques ; de nombreux émaux et spirales en fils tortillés, des planches minces repliées.

J'ai vu un bol semblable ; c'est une pièce magnifique, de la taille d'un petit saladier, et quel poids !

Quelles conclusions pouvez-vous en tirer ? Les Gaulois portaient des bijoux en or, se servaient de bols en or et cachaient souvent ces richesses dans des étangs.

Un étang se vide souvent, annuellement, pour y pêcher le poisson. Dans la Brenne, la Sologne, entre autres, c'est une opération passée dans les mœurs et, chaque année, à date fixée à l'avance, le premier dimanche de novembre, par exemple, a lieu la pêche de l'étang. Ainsi au cours des temps, bien des trésors ont-ils été involontairement découverts. Mais il y a fort à parier que nombre d'autres gisent encore profondément enfouis sous la vase accumulée par les siècles.

Alors, enquêtez-vous de savoir celui qui peut avoir servi aux Gaulois, puis, peut-être, aux Romains. Ils ne manquent pas en Bretagne non plus. Et quand vous vous serez documenté sur l'histoire ancienne du lieu, vous trouverez vraisemblablement encore d'autres pistes, et lorsque, étonné par ce que vous aurez appris, regardant la nature d'une façon toute différente, vous prendrez votre voiture, vous ferez non plus une simple randonnée, vous assisterez à la pêche dans l'étang non plus en simple curieux, mais en passionné de découverte historique.

Et puisque nous avons parlé d'étangs, voici une preuve de plus de ce que nous avançons :

A l'étang de Soings, canton de Selles-sur-Cher, en Loir-et-Cher, le 2 février 1832 on trouva un pot de terre noire rempli de pièces d'argent. Dans le même étang, en 1826, près de la ferme de Chastellier, notez

bien le nom car nous y reviendrons, on découvrit près du bord de l'eau un autre trésor.

Ces deux-là étaient vraisemblablement d'origine plus récente que celui de l'étang de Nesmy ; mais l'eau était, autrefois comme toujours, indispensable à la vie et plus propre que maintenant. Mieux valait se servir des approvisionnements naturels que de ceux qu'il fallait se procurer par des aqueducs établis à force de grands travaux. De là la présence d'établissements anciens près de l'eau, la construction de barrages pour créer des lacs ou réservoirs ; de là aussi les trésors rapidement cachés lorsque des hordes de Barbares surgissaient comme des coups de vent dévastateurs.

S'il vous arrive alors de mettre au jour un vase de deux ou trois mille pièces, assis près de votre trouvaille, la nuit tombante vous apportera les mille bruits évocateurs de la campagne : le coassement des grenouilles, le claquement d'un poisson retombant sur la surface après avoir sauté sur une éphémère, le cri de la poule d'eau, l'appel des oiseaux qui se nichent, le vol d'un canard sauvage, et si vous parvient du lointain le graillement du sanglot d'une trompe, c'est le piqueux de l'équipage de Cheverny qui rappelle ses chiens perdus.

On doit trouver, et je me suis toujours demandé si nous ne pouvions pas réaliser, en France, dans ce domaine, ce que les Israéliens font dans leur pays : ils remettent en culture et exploitent des déserts en se servant aussi des renseignements qu'ils tirent de la Bible. Ici il ne s'agit pas de déserts, mais de trésors. La France en a plus sans doute que la plupart des pays avoisinants. Il faut donc se replonger dans les anciens récits et les exploiter. Il serait bon aussi que des lois encouragent les chercheurs.

Déjà, obtenir une autorisation de fouilles est presque un tour de force. Ensuite, les textes qui régissent

les découvertes peuvent être interprétés de façons diamétralement opposées, chacune des parties intéressées craignant de se faire voler. Il s'ensuit qu'une part de ce qui peut être découvert disparaît. En contrepartie, il arrive que des découvreurs ont été malhonnêtement dépouillés du fruit de leur travail par des gens honnêtes qui mettaient la loi de leur côté. J'en ai lu plus de vingt cas, et le dernier n'est pas vieux.

Cela se présente à peu près ainsi : le découvreur, maçon, jardinier, terrassier ou autre indique au maire sa trouvaille. La chose est connue petit à petit. Arrive une personnalité qui, aux yeux de ses supérieurs hiérarchiques « sauve » le trésor qui représente une valeur archéologique ou historique, ignorée de l'inventeur, et au nom de la loi, en rachète la découverte à un prix « convenu » qui est, neuf fois sur dix, au-dessous de la valeur réelle de la trouvaille.

Maintenant faites une expérience : promenez-vous avec un détecteur dans un jardin public. Un jardin public c'est fait pour se promener à condition de ne gêner personne. Vous ne gênez personne avec votre engin. Vous ne fouillez pas... vous baladez votre appareil... Vous verrez bientôt le brave gardien s'enquérir de ce que vous faites, c'est son droit... mais bientôt il va vous intimer l'ordre de sortir. Votre expérience vous mènera peut-être aussi au poste de police.

A-t-on le droit de se servir d'un détecteur ? Si vous demandez une autorisation de recherche, le préposé aura tendance à confondre « recherche » et « fouilles ».

Il faut donc bien s'expliquer. Pour la recherche au détecteur, je crois qu'il n'y a pas de problème. Les fouilles c'est différent, s'il s'agit de fouiller avec INTENTION de trouver quelque chose qui a trait à l'archéologie, à l'histoire. J'ai entendu parler d'un

philosophe qui avait trouvé la solution à ce dilemme, et donc la Paix : non seulement il recherchait avec son détecteur, mais il fouillait. Il fouillait bien et sans permis officiel. Comment procédait-il ? Il avait une autorisation de camper des propriétaires du terrain. Il campait donc en choisissant judicieusement l'endroit où il piquait sa tente et il piochait, le cher homme... sous sa tente.

Quittons maintenant les rives fraîches des étangs vendéens ou solognots et dirigeons-nous vers la région parisienne.

### *QUELQUES TRÉSORS DE LA RÉGION PARISIENNE*

Cette région ne m'a pas spécialement intéressé pour la raison bien simple que la recherche en zone urbaine présente des complications supplémentaires et inutiles.

Vous voyez-vous creuser un trou dans le jardin du Luxembourg ? Il vous arriverait très rapidement d'en être bouté dehors, sans préjudice d'autres ennuis... Pourtant le jardin du Luxembourg est situé sur un haut lieu de l'histoire et l'analyse de son passé, la recherche en ce lieu, amèneraient vraisemblablement de bonnes surprises. Déjà en 1867 on y avait trouvé une cachette de pièces anciennes.

En 1807, à la Villette, en creusant le canal de l'Ourcq, on trouva un vase contenant vingt-cinq mille pièces de l'époque romaine. En 1867, au lycée Napoléon, rue Clovis, aujourd'hui lycée Henri IV, mille deux cents pièces d'or furent exhumées.

En août 1760, des ouvriers qui effectuaient des travaux de la rue Médicis et du boulevard St-Michel tombèrent sur un tas de mille six cents pièces d'or qui furent évaluées à 30 000 francs de ce temps.

Le 6 juin 1882, au 26-28, rue Vieille-du-Temple, 7 832 pièces d'or apparurent aux yeux étonnés d'un maçon. Dans l'ancienne Seine-et-Oise, on trouva :

- à Guyencourt, en 1892, un plein vase de monnaies romaines en bronze ;
- à Monnerville, un grand nombre de monnaies d'argent ;
- à Mérobert, en février 1833, un vase de 336 monnaies de Caracalla ;
- à Sonchamp, en septembre 1892, 1 200 pièces romaines ;
- à Le Perray, une grande quantité de médailles ;
- à Saint-Léger-les-Yvelines, en 1884, 21 kilogrammes de pièces d'argent ;
- à Monfort-l'Amaury, en 1884, 20 kilogrammes de pièces d'argent ;
- à Boissy-sans-Avoir, en février 1849, 2 600 pièces d'argent et de billon ;
- à Thoiry, en 1853, douze pièces du temps de l'empereur Caligula ;
- à Septeuil, en 1863, 186 monnaies de Néron à Trajan ;
- à Mézières, en 1186, 2 500 monnaies dans un vase de bronze ;
- à Ermont, vers la fin de 1864, un vase de 1 500 pièces ; et en 1884 on y trouva encore 2 500 pièces d'argent ;
- à Montmélian, le 3 décembre 1866, 356 pièces.

J'arrête cette énumération sur la découverte que l'on fit à Châtenay-sur-Seine où, en janvier 1960 dans une carrière de sable, on déterra un vase de bronze contenant environ 2 000 pièces antiques.

Faisons le dernier saut à Evreux, où le 23 août 1890, pour construire le nouvel Hôtel-de-Ville, des ouvriers creusaient les fondations ; et à 50 centi-

mètres sous le sol de vieilles constructions qu'ils attaquaient, leurs pioches mirent au jour 112 000 pièces de toutes qualités, dans un coffre pesant en tout 340 kilos. Le terrain où ils opéraient est maintenant à environ 3 mètres sous le niveau actuel.

Certains, rêvant trésors, songent à une montagne d'or, de pierreries. Qu'ils ne se fassent pas trop d'illusions. Mieux vaut être logique et raisonnable ; ce que vous pourrez trouver sera plus modeste, mais peu importe la taille. R. Sténu dit qu'il importait d'abord de rechercher. Ensuite, votre découverte, quelle qu'en soit l'importance, vous procurera un immense plaisir. La valeur de revente n'a rien à voir avec ce que représente le poids de la pièce trouvée ; si elle est rare, si elle est en très bon état, son prix grimpe très vite.

Il importe aussi, au cas où vous trouvez, de ne pas tout mettre sur le marché d'un seul coup. Car là aussi existe la loi de l'offre et de la demande. Citons, à titre d'illustration, le cas de l'histoire du trésor de Saint-Wandrille :

Le 11 mars 1954, de jeunes louveteaux suivaient un mur, à proximité de l'abbaye de Saint-Wandrille. Jean-Pierre Macé, apercevant un trou dans ce mur, suggéra un jeu : la chasse au trésor... Ils suivirent le mur, revinrent sur leurs pas et remarquèrent une pierre où était gravé un *signe mystérieux*<sup>1</sup>. Et, l'ayant descellée, ils trouvèrent une urne, bouchée d'une feuille de plomb. L'urne contenait de l'or. Ils continuèrent leurs recherches et, à 15 mètres de là, trouvèrent une nouvelle pierre marquée d'un *signe*... et ainsi de suite, cinq fois consécutives :

---

1. On verra que, par la suite, je consacre un chapitre aux « SIGNES MYSTÉRIEUX ».

cinq pierres marquées, cinq urnes et 3 trésors de pièces d'or.

Ce trésor fut partagé entre les abbés de Saint-Wandrille et les jeunes louveteaux. Une partie — 319 louis — fut mise en vente à l'hôtel Drouot en mars 1965, et fut payée 3 310 000 francs, alors que ce trésor valait plus de 10 millions de francs (anciens). Il aurait mieux valu vendre les pièces par petits lots, à quelque temps d'intervalle.

Sur les 1 600 découvertes que je connais, très peu ont été faites dans la région parisienne. A mon avis, le plus grand nombre — dans cette région — avait été enterré au moment des invasions qui se sont succédé à toutes les époques. On a beaucoup construit depuis. De sorte que ces trésors se trouvent dans la zone urbaine actuelle. On ne peut avoir facilement accès aux caves des particuliers ; autant de raisons pour le chercheur d'écarter les possibilités en ville.

### *DÉCOUVERTES IMPORTANTES*

Vous êtes une personne raisonnable ; vous pensez comme moi qu'il ne faut pas songer à l'Eldorado ; vos moyens sont relativement limités, il ne vous est donc pas possible de faire des voyages au long cours ; il faudra vous limiter à la recherche dans une province française.

Ce genre d'exploration nécessitant un temps assez long, seules des vacances pourront vous l'offrir. Le lieu de vos sondages devra aussi être soigneusement choisi à l'avance. Je vous recommande enfin de ne pas aller trop vite, de sélectionner et, une fois arrivé, d'observer très attentivement. Nous allons voir dans les prochains chapitres, des faits de base, l'étude des

signes qui peuvent donner des indications, et comment les interpréter pour pouvoir en tirer profit.

Avant d'aller plus loin et de laisser l'imagination se livrer à ses fantaisies sur un canevas de réalités solides, rappelons encore quelques découvertes importantes qui fixeront nos idées.

En octobre 1937, en Belgique, à Beveren-Leie, on découvrit à un mètre de profondeur seize kilos de pièces.

A Fontaines-Valmont, en 1820, trois énormes « potées » qui pesaient près de 300 kilos et furent vendues au poids !

A Jupille-sur-Meuse, en juin 1895, à un mètre de fond, environ 3 500 pièces d'argent, soit 15 à 16 kilos.

A Mâcon, arrondissement de Thuin, en juin 1835, découverte de 45 433 pièces.

A Mont-Sainte-Aldegonde, vers 1892, un grand vase de terre rempli de pièces d'or.

En Allemagne, à Alflen, en 1894, on trouva un trésor pesant vingt-cinq kilos.

Au Luxembourg, on a trouvé à Dolheim, en avril 1842, plus de trente mille pièces.

En France, en l'ancienne abbaye de Bonnevaux, près de Poitiers, on fit une découverte de 17 à 18 livres représentant plus de 5 000 deniers.

A Blain, en Bretagne, au fond d'une fosse d'aisance du vieux château, on trouva, en 1905, un trésor de 40 kilos de pièces d'argent datant de François I<sup>er</sup> et Henri II.

Près de Sierck, en 1878, un trésor de 40 000 pièces datant de Louis VII.

A Bayonvillers, dans l'Oise, en 1917, des soldats chargés de faire exploser des obus découvrirent dans un des trous creusés par l'explosion 110 kilos de pièces.

Dans l'Eure où j'ai déjà signalé le trésor d'Évreux, on trouva en outre, à Ecoeu, 80 kilos de pièces.

Dans une petite île du Morbihan occupée actuellement par des services de l'Armée, on a fait en plusieurs années cinq trouvailles.

A Contrexéville, en 1860, des ouvriers qui démolissaient un vieux mur sur l'emplacement de l'ancien château trouvèrent 60 000 pièces.

Dans la Meuse, à Naix, en 1809, découverte d'un coffre dans lequel il y avait neuf colliers d'or, des camées, des pierres précieuses, des médailles, des bagues, des lingots d'argent et 1 500 pièces du même métal.

En Haute-Savoie, aux Fins d'Annecy, on trouva quatre trésors totalisant près de 15 000 pièces. L'arrondissement d'Annecy en recérait d'ailleurs d'autres, puisque, en plus de ceux des Fins d'Annecy, cinq ou six autres trésors y ont été mis au jour. L'un était contenu dans un chaudron et l'autre faisait 22 « litres » de pièces. Elles furent fondues par un chaudronnier !

Dans l'Isère, à Lepin, en 1864, on trouva 1 200 pièces, pesant en tout à peu près 40 kilos.

En Saône-et-Loire, le 1<sup>er</sup> mars 1764, un trésor de 30 000 pièces d'or et d'argent, des statuettes en argent, divers objets en or, un serpent en or, une chaîne d'or, des émeraudes et des perles.

Dans l'Ain, à Angletfort, un trésor de 48 kilogrammes de pièces, contenues dans un vase de bronze.

A Plourhan, Côtes-du-Nord, en 1849, on découvrit un vase de 1 200 à 1 500 pièces, et non loin de là, en 1881, deux vases de pièces, qui pesaient à eux deux près de 80 kilogrammes.

Près de Brest, en 1760, découverte de plus de 20 000 pièces.

Dans le Morbihan, près de Questembert, 6 000 pièces d'argent.

Dans la Sarthe, en juillet 1848, au Mans, 13 926 pièces d'argent.

Près de Pau, vers 1866, un trésor de 19 kilogrammes de pièces d'argent ;

Près de Foix, Ariège, un trésor de 60 000 pièces ;

Dans le Var, à Saint-Sauveur, un trésor de 11 kg de pièces d'argent.

Voici donc quelques exemples de découvertes importantes.

Plusieurs milliers de trésors, je le pense sérieusement, dorment encore sous terre, dans des souterrains, des murs, sous des planchers, sous des poutres, sous de grands vieux arbres, etc. La France en contient peut-être plus que n'importe quel pays.

Tous ne sont pas aussi importants, en poids ou en nombre de pièces, que ceux que je viens d'énumérer.

Mais la qualité d'une pièce, son intégrité, sa rareté, en font le prix ; de sorte que trois cents méchantes pièces d'or « d'une bonne époque » (et Dieu sait si les découvertes de cet ordre sont fréquentes), valent mieux que 3 000 pièces trop courantes.

Pour surmonter une difficulté, pour réussir dans une voie, il faut se fixer un but, déterminer les méthodes d'approche, délimiter la zone, l'époque qui vous intéresse, les moyens à prendre, et, surtout, y penser sans cesse. C'est le trésor que je vous souhaite.

### *QUELQUES TRÉSORS AUX FRONTIÈRES DE FRANCE*

Il y a des trésors de toutes sortes : archéologiques, historiques, bijoux, trésors trouvés dans les tombes, trésors sous-marins, trésors féodaux, romains, gaulois ; trésors de thésaurisation, trésors enfouis à la

hâte lors d'événements imprévus, trésors d'orfèvrerie, trésors religieux ou profanes.

Les invasions et les soulèvements en Gaule sont, dans la plupart des cas, la cause de l'enfouissement des trésors par leur détenteur primitif. Des déplacements de troupes (comme pour le trésor d'Évreux), l'insécurité ont motivé ces caches. La mort de celui qui camoufle son épargne la modifie en trésor.

Très souvent les trésors de cette époque sont logés dans des vases, à tel point que, lors de l'énumération de leur découverte, on est presque choqué de répéter ce mot, pour ainsi dire chaque fois : vase de fer, vase de bronze... Ce n'est pas très varié, et l'on pourrait penser que c'est fait exprès ; et pourtant, c'est la réalité :

#### ALLEMAGNE

A Trèves, au début 1898, rue Friedrich-Wilhelm, on trouve 30 000 pièces !

A Cologne, sur la Marienplatz, le 29 mars et le 1<sup>er</sup> avril 1895, on trouve plusieurs amphores contenant de 150 000 à 200 000 pièces.

A Xanten, au bas de la colline où était Vettera, on découvrit 1 200 monnaies d'or.

#### LUXEMBOURG

A Ettelbrück, au lieu dit « Beimfriedchen », en 1856, on trouva 6 000 deniers et en 1882, au lieu dit « Op. Lopert », pas très loin de la première trouvaille, on découvrit environ 2 000 pièces.

A Lontern, au lieu dit « Thoelnoicht », en juin 1860, à l'angle de deux murs anciens, 107 deniers.

## BELGIQUE

A Marialmi, au lieu dit au « Vieux fourneau », on découvrit un dépôt de pièces de bronze.

A Forest, en 1819, au-dessus des rochers dits des « Grands Malades », trouvaille de près de 5 000 pièces.

A Tilff, province de Liège, en février 1893, au lieu dit « Cortil », à très faible profondeur, 300 pièces d'argent.

A Jupille, arrondissement de Liège, au lieu dit, « Gît-le-Coq », dans un vase à un mètre de profondeur, on trouva de 15 à 16 kg de monnaies, soit environ 3 500 pièces.

A Courtrai, dans un champ situé sur la rive gauche de Lokys, près du pont reliant le quartier de la porte de Bruges au faubourg de Gand, on trouva un vase de 7 kg de monnaies.

A Mesklaer, entre Alost et Termonde, en avril 1607, au lieu dit de « Hofstede », 1 600 pièces d'or et des pierres précieuses.

A Wepion, arrondissement de Namur, en 1865 en face du Château de Dave, sur le plateau Flanc, au lieu dit « Taieu-Colin », dans une urne, 1 800 pièces d'argent.

A Thurin, Hainaut, en 1846, au lieu dit « La Celle », sur la rive droite de la Sambre, plus de 200 pièces d'argent.

A Mont-Sainte-Aldegonde, au lieu dit « Cronfeste », on trouva un grand vase de terre cuite rempli de pièces d'or ; ces pièces avaient été frappées sous Néron, Vitellius, Caracalla et Tibère.

A Hamois, arrondissement de Dinant, au lieu dit « Monin », on trouva une telle quantité de pièces qu'on les vendit au poids !

### 3

## TRESORS A DECOUVRIR

Considérons, pour commencer, une série de phrases extraites de « L'Histoire des Francs » par Grégoire de Tours et quelques-unes des Chroniques de « Frédégaire ». Bien entendu, nous n'avons retenu ici que les passages qui concernent les trésors.

*1, II, 37.* — « Après avoir gagné la bataille de Vouillé en 507, Clovis passa l'hiver à Bordeaux et, ayant emporté de Toulouse tous les trésors de cette ville, marcha sur Angoulême... »

*1, II, 40.* — « Le fils de Sigebert dit à Clovis : « J'ai en mon pouvoir les trésors de mon père. Envoie-moi quelques-uns des tiens et je leur remettrai volontiers ce qui pourra te convenir. » Clodéric montra donc aux envoyés les trésors de son père. Pendant qu'ils les examinaient le prince dit : « C'est dans ce coffre que mon père enterrait ses pièces d'or. » Ils lui répondirent : « Plonge ta main jus-

qu'au fond pour tout sentir. » Lorsqu'il se fut baissé, un des envoyés leva sa francisque et lui brisa le crâne »...

(Comme Clodéric avait assassiné son père, ce meurtre était la vengeance de Clovis.)

Clovis reçut donc les royaumes et les trésors de Sigebert et les ajouta à sa domination.

*1, III, 3.* — « Le roi des Danois fut tué et Théobert victorieux fit mettre à terre tout le butin. »

*1, III, 4.* — « Childebert reprit sa sœur avec de riches trésors... Sa sœur mourut en route et fut enterrée près de Clovis<sup>1</sup>. Parmi les trésors il y avait notamment soixante calices, quinze patènes, vingt coffres destinés à renfermer les Évangiles, le tout en or et en pierres précieuses. »

*1, II, 9.* — « Thierry dit à ses guerriers (lorsqu'il fut question de marcher sur la Bourgogne) : Venez, je vous conduirai dans un pays où vous prendrez de l'or et de l'argent autant que vous le désirerez... Thierry entra en Auvergne, dévasta et ruina tout le pays. »

*1, III, 21.* — « Théodat, roi de Toscane, sur menaces de Childebert et Clotaire, envoya 50 000 pièces d'or et Childebert partagea avec son neveu. »

*1, II, 34.* — « Théodebert envoya 7 000 pièces d'or à Désiré, évêque de Verdun. »

*1, IV, 20.* — « Le roi Childbert tomba malade et après avoir longtemps gardé le lit, il mourut, et fut enterré en la ville de Paris. Le roi Clotaire s'em-

---

1. A l'ancienne église Sainte-Geneviève de Paris.

para de son royaume et de ses trésors, et envoya en exil Ultrogothe et ses deux filles. »

1, IV, 22. — « Chilpéric après les funérailles de son père (Clotaire) s'empara des trésors rassemblés dans la villa de son père et alla trouver les plus influents des Francs et les gagna à sa cause. »

« Teutechilde s'offrit en mariage au roi Gontran (frère de Caribert) et ce dernier fit répondre : Qu'elle vienne à moi sans retard, avec ses trésors. »

« Ce qu'elle fit, mais Gontran fit main basse sur le trésor et envoya Teutechilde au monastère d'Arles. »

1, IV, 27. — « Sigebert (frère de Chilpéric) demanda en mariage, en Espagne, Brunehaut... son père consentit à l'accorder et l'envoya au roi avec de grands trésors. »

1, IV, 28. — « Chilpéric demanda en mariage Galswinthe, sœur aînée de Brunehaut, la reçut en grand honneur ; il l'aimait beaucoup, parce qu'elle lui avait apporté de grands trésors. »

1, IV, 39. — « Justin, en 565, fit faire des coffres de fer dans lesquels il entassait des talents d'or. »

1, IV, 47. — « Andarchius... dit à la femme d'Ursus : Je te confie tout cet or, il y a plus de 16 000 pièces qui pourront t'appartenir si tu me donnes ta fille en mariage. »

1, V, 14. — « Le roi accusait Prétextat d'avoir volé deux valises remplies d'or et d'argent, de divers bijoux, et un sac rempli de pièces d'or. Prétextat répondit : Vous vous rappelez, je pense, que lorsque la reine Brunehaut sortit de Rouen, j'allai vers vous et vous dis qu'elle m'avait confié ses trésors, savoir cinq valises... »

1, V, 20. — « Tibère... se promenant dans le palais, vit sur le pavé de son appartement une dalle où était sculptée une croix... et en même temps il ordonna qu'elle fût enlevée. Quand cette dalle de marbre eût été détachée et déplacée, on en trouva une autre portant *le même signe*. On l'en instruisit, il la fit enlever. On en trouva une troisième pour laquelle il donna le même ordre. Sous celle-ci était caché un trésor de plus de mille pièces d'or... Narsès, duc d'Italie, possédait dans une ville une grande maison, et fit creuser secrètement une profonde citerne dans laquelle il entassa des milliers de pièces d'or et d'argent, fit tuer tous ceux qui en avaient connaissance et ne laissa qu'un vieillard dans le secret... le vieillard, sur la fin de sa vie, alla trouver Tibère qui découvrit la citerne, y entra et trouva tant d'or et d'argent qu'on eut grand-peine à emporter tout ce qu'elle contenait en plusieurs jours... »

V. — « Leudaste se retira dans la cité de Bourges, y emportant tous les trésors qu'il avait amassés. »

1, VI, 2. — « J'allai en ce temps-là voir le roi Chilpéric à Nogent ; il me montra un grand bassin d'or, orné de pierres précieuses et pesant cinquante livres, qu'il avait fait briquer... il me montra aussi des pièces d'or, chacune du poids d'une livre, qui lui avaient été envoyées par l'Empereur... il me montra beaucoup d'autres objets précieux apportés par ses envoyés... »

1, VI, 10. — « En ces jours des voleurs entrèrent par effraction dans la basilique Saint-Martin<sup>1</sup>... ils emportèrent beaucoup d'or et d'argent... on retrouva ce qui avait été volé. »

---

1. A Tours.

1, VI, 24. — « Le duc Gontran-Boson partagea avec l'un des ducs du roi Gontran les trésors de Gondovald et emporta en Auvergne une immense quantité d'argent et d'autres objets précieux. »

1, VII, 28. — « Le référendaire Marc... après avoir amassé de grands trésors au moyen de contributions illégales levées sur le peuple, se sentant subitement saisi d'une douleur au côté, prit l'habit de pénitent et rendit l'esprit. Ses biens furent portés au fisc. On lui trouva de grands trésors d'argent et de bijoux, dont il n'emporta rien que le préjudice qu'il avait fait à son âme. »

1, VI, 35. — « Ensuite la reine prit le trésor de son enfant... et les fit jeter dans le feu. On dit qu'il y en avait encore la charge de quatre chariots. »

1, VI, 41. — « Le roi Chilpéric... se réfugia avec tous ses trésors dans la ville de Cambrai et y emporta tout ce qu'il avait de plus précieux. »

1, VI, 44. — « Cependant il vint à Paris des envoyés de Childebert pour avertir le roi Chilpéric de ne donner à sa fille aucune des villes qu'il tenait du royaume de son père Sigebert, ni aucune partie de ses trésors... Chilpéric ayant promis de ne toucher à rien, fit convoquer les principaux Francs et célébra les noces de sa fille. Elle fut remise aux envoyés des Goths et le roi lui donna de grands trésors. Sa mère y ajouta une telle quantité d'or, d'argent et de vêtements que le roi, à cette vue, crut qu'il ne lui restait rien. La reine, s'apercevant de son mécontentement, se tourna vers les Francs et dit : Ne croyez pas, O Francs, qu'il y ait rien là des trésors des rois précédents. Tout ce que vous voyez est tiré de mes propriétés. Car le roi très glorieux m'a fait beaucoup de largesses ; j'y ai ajouté le

fruit de mes travaux, et une partie provient des revenus que j'ai tirés soit en nature soit en argent, des maisons qui m'ont été concédées ; il n'y a donc rien des trésors publics. »

« De telle sorte elle abusa l'esprit du roi. Il y avait une telle immensité d'objets d'or et d'argent, d'objets précieux, qu'on en chargea 50 chariots (!) »

1, VII, 4. — « La reine Frédégonde, devenue veuve, se rendit à Paris avec tous ses trésors qu'elle enferma sous la garde des murs de cette ville, puis elle se réfugia dans l'église cathédrale où elle fut protégée par l'évêque Ragnemode. Quant à ses autres trésors qui étaient demeurés dans la ville de Chelles, dont le bassin en or récemment fabriqué, les trésoriers s'en emparèrent et le rendirent à Childebert qui séjournait à Meaux. »

1, VII, 35. — « Les généraux du roi Gontran... poursuivant Gondovald... passèrent la Garonne et ils trouvèrent des chameaux chargés de beaucoup d'or et d'argent... Poursuivant leur course ils arrivèrent à la basilique Saint-Vincent d'Agen, qu'ils trouvèrent remplie des trésors des habitants... ils y mirent le feu et pillèrent toutes les richesses... Quelques-uns, possédés du démon, couraient comme des furieux !... »

VII, 38. — « Gondovald, pénétrant leur perfidie leur dit : « Déjà, Gontran-Boson m'a enlevé une partie de mes trésors qui contenaient des sommes immenses d'or et d'argent, ainsi que d'autres objets, et le reste est dans la ville d'Avignon... »

VII, 40. — « Gontran fit saisir la femme de Munnole et lui demanda ce qu'étaient devenus les trésors amassés par son mari, sachant que Munnole avait péri... Elle fit des aveux et déclara qu'il y

avait encore dans la ville d'Avignon de grandes sommes d'argent qui n'étaient pas venues à la connaissance du roi. Gontran envoya des émissaires... qui prirent tout ce que l'on avait laissé... »

1, VIII. — « Ennodius fut fait duc des cités de Tours et Poitiers. Le duc Rauchingue s'empara par artifice de Berulfe et Arnegesile, suspects d'avoir enlevé les trésors du roi Sigebert. On envoya dans leurs maisons des serviteurs qui enlevèrent beaucoup de choses provenant des trésors dont j'ai parlé, le tout fut porté à Childebart. »

1, IX, 11. — « On trouva dans les coffres de Gontran une immense quantité d'or, d'argent, de bijoux divers, et ceux qu'il avait cachés en terre ne demeurèrent pas ignorés ; ses trésors furent portés au fisc. »

1, IX, 28. — « La reine Brunehaut fit fabriquer un bouclier d'une merveilleuse grandeur, d'or et de pierres précieuses. Elle fit faire deux plats ornés de pierreries et d'or... »

2, III, 34. — « Frédégonde dit à Regonthe, fille de Chilpéric : Pourquoi me tourmentes-tu ma fille ? Voilà les trésors de ton père que je possède. Prends-les et fais ce qu'il te plaira. Et étant rentrée dans le cabinet du trésor, elle ouvrit un coffre rempli de colliers et de bijoux précieux, et après en avoir tiré pendant longtemps des bijoux qu'elle remettait à sa fille, elle lui dit : Je suis fatiguée, mets la main dans le coffre et sors-en ce que tu trouveras. Celle-ci ayant enfoncé son bras dans le coffre pour en tirer les objets précieux, sa mère prit le couvercle et lui en frappa la tête ; puis la pressant de toutes ses forces, elle lui serra la gorge contre la planche inférieure, de telle sorte que les yeux étaient prêts à lui sortir de la tête... »

2, X, 38. — « Ils offrirent au roi un grand baudrier orné d'or et de pierreries, avec une épée merveilleuse dont la poignée était faite d'or et de pierres précieuses d'Espagne. Le roi, qui avait connaissance de leurs crimes et en connaissait avec certitude les auteurs, ordonna qu'ils fussent chargés de chaînes et livrés aux tourments. Ils révélèrent ainsi les lieux où étaient cachés les trésors de leurs pères, y compris ceux qui avaient été enlevés à Gondovald. On envoya pour chercher ces trésors des hommes qui trouvèrent et apportèrent au fisc royal une immense quantité d'or et de pierres précieuses. »

2, X, 39. — « Thierry... qui avait épouse Ermemberge fille de Witterich, roi d'Espagne (en 603)... la renvoya dépouillée de ses trésors... Thierry vainquit encore Théodebert, dont l'armée fut taillée en pièces, depuis Tolbiac jusqu'à Cologne... où il s'empara des trésors de Théodebert. »

### *Chronique de Frédégaire.*

42. « Le royaume des Francs tomba, avec tous ses trésors, au pouvoir de Clotaire II. »

57. « Dagobert ayant pris possession de tout le royaume de Clotaire, tant la Neustrie que la Bourgogne...

67. s'était emparé des trésors... et il ordonna au duc Baronte d'apporter et de lui remettre les trésors de Caribert. »

73. « Dagobert reçut de Sisenand à la suite de plusieurs négociations deux cent mille écus d'or... »  
« Sisenand promit de donner à Dagobert une superbe Missorium en or, du trésor des Goths, qui avait



Reliquaire en argent et vermeil, du XVI<sup>e</sup> siècle, haut de 41 cm. Il contient l'omoplate de Saint Georges, ce qui lui confère une forme « futuriste ». Saint-Paul-de-Vence.  
(Ph. Archives Photographiques.)



La lettre « A » de Charlemagne, symbole de la Trinité, l'Alpha et l'Oméga; trésor de l'ancienne abbaye de Conques. (Ph. Archives Hachette.)



Reliquaire d'argent comprenant quarante-deux dentelures circulaires, comme la généalogie du Christ... Lamothe-Capdeville, Tarn-et-Garonne, église d'Ardus. (Ph. Arch. Hachette.) →

←  
Les torques d'or des héros gaulois trouvées à Mongobert, dans l'Aisne, en 1886. (Musée de Cluny. Ph. M. Beck. Ed. R. Laffont.)



Colombe eucharistique, en cuivre doré et émaillé par incrustation, avec des ailes et une queue mobiles, travail de Limoges, XIII<sup>e</sup> siècle Musée de Cluny. (Ph. Service de Documentation des Musées nationaux.)

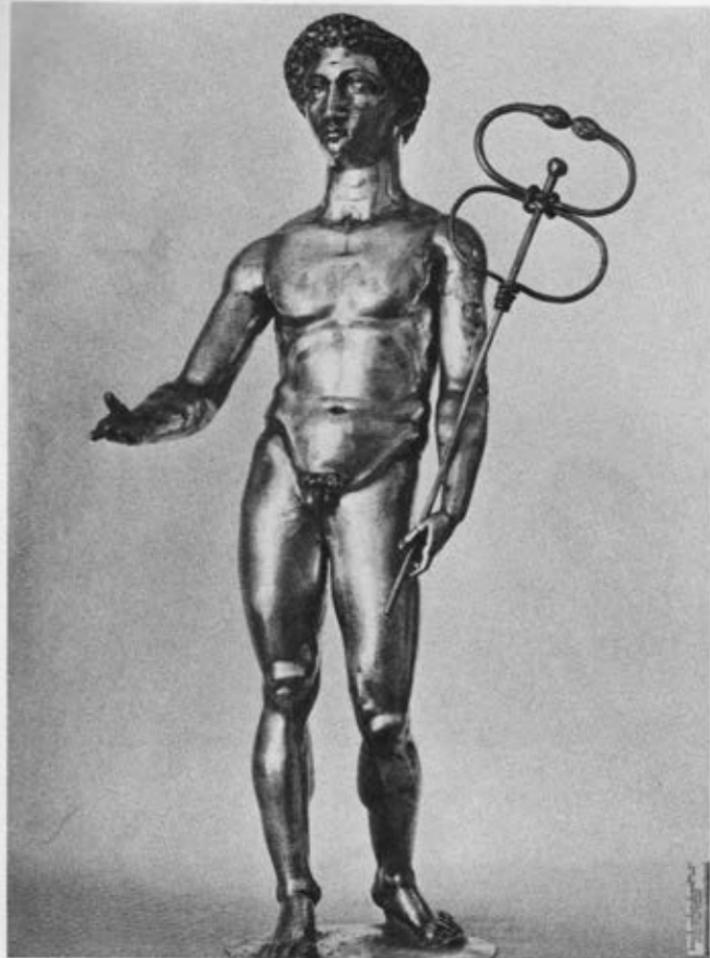




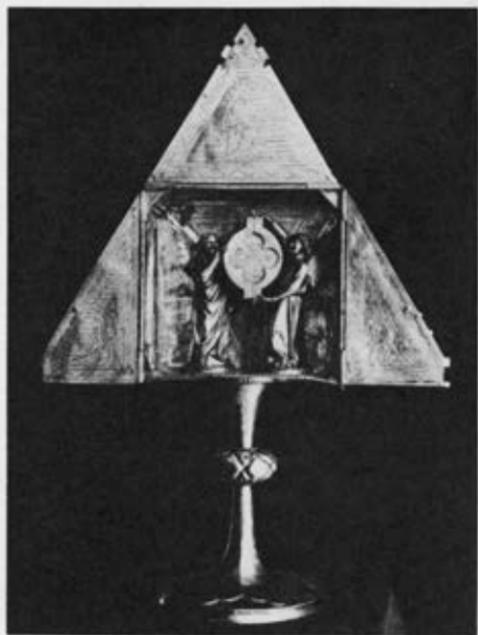
Qui saura déchiffrer ces signes sur les tours des remparts de Poitiers?  
(Photos de l'auteur.)







Statue d'argent de  
Mercure avec ca-  
ducée, provenant  
du trésor de Ber-  
thouville. (Cabinet  
des Médailles, B.N.,  
Paris.)

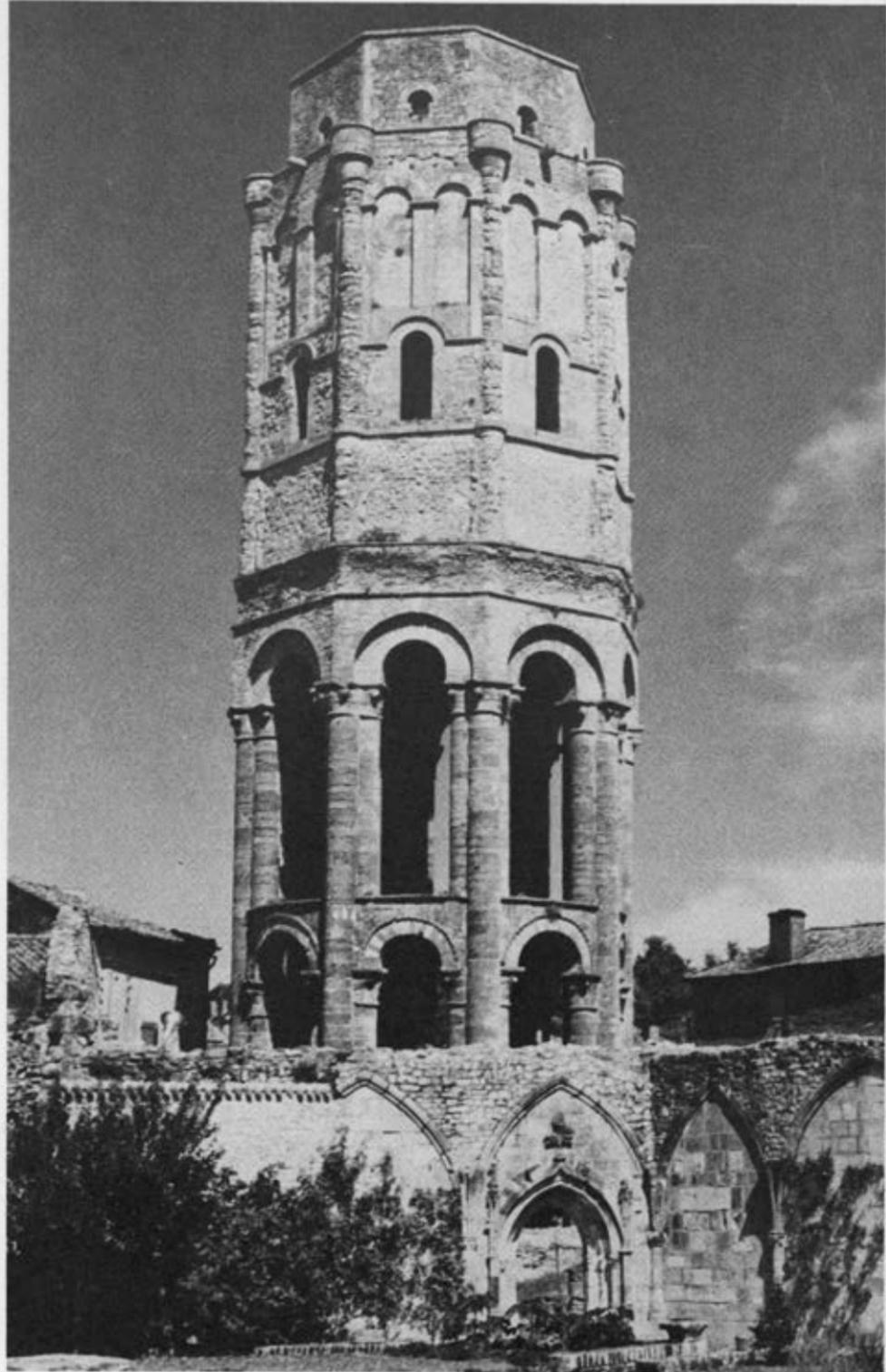


Le reliquaire  
trouvé dans un mur  
de l'abbaye de  
Charroux  
en 1856.  
(Ph. Archives  
photographiques.)



Autre statue de  
Mercure en argent  
trouvée à Berthou-  
ville. (Ph. Cabinet  
des Médailles, B.N.,  
Paris.)





La fameuse tour de Charroux. (Ph. C. Krikorian.)

été offert au roi Thorismond par le patrice Aetius, et qui pesait cinq cents livres d'or. »

79. « La seizième année de son règne, en 638, Dagobert mourut d'un flux de ventre... et fut enseveli dans l'église Saint-Denis qu'il avait magnifiquement ornée d'or, de pierreries et d'objets précieux... pour s'attirer la protection de ce saint. Il donna à l'église tant de richesses, domaines et possessions, que beaucoup de gens furent frappés d'admiration. »

95. « On convint de faire un plaid pour le partage des trésors de Dagobert... Cunibert, évêque de Cologne, et Pépin, maire du Palais, ainsi que quelques grands d'Austrasie furent envoyés par Sigebert à Compiègne où, par l'ordre de Nantechilde, et d'après l'avis d'Héga, maire du Palais, on apporta le trésor de Dagobert qui fut partagé également : la reine Nantechilde eut un tiers de tout ce qu'avait amassé Dagobert. Cunibert et Pépin firent porter à Metz la part de Sigebert ! »

Que sont devenus ces bijoux, ces pièces pour lesquels tant de crimes, de guerres, de pillages, de ravages furent commis ? On n'en sait trop rien. En cherchant dans la géographie de ces deux auteurs on pourrait retrouver les hauts lieux qui servirent d'habitat aux personnalités citées et retrouver une partie de ce qui ne fut ni dilapidé ni trouvé jusqu'ici. Les trésors ont voyagé mais tout n'a pas disparu...

Ainsi, le trésor de Childéric. Celui-ci, né vers 437, serait mort vers 481, après une vie mouvementée. Personne ne se souvenait qu'il eût été enterré à Tournai. Jusqu'au jour où, en 1653, dans le cimetière Saint-Brice, un maçon qui creusait près de l'Hospice, fit apparaître des pièces d'or, des bijoux bizarres, une épée dont la poignée était en or garnie de

grenats, une tête de taureau en or, des boutons en or, des boucles, des bagues, environ 300 abeilles en or et 300 solidi de Zénon.

Je ne vous raconterai pas les péripéties qui firent que ce trésor ne rapporta pas grand-chose à son découvreur, et finit par atterrir au Cabinet des Médailles. Je ne vous raconterai pas les gloses dont il fut l'objet, mais il est amusant de savoir que ce trésor, d'une très grande valeur historique, fut, en 1831, volé.

Les voleurs finirent par se faire prendre après une enquête mémorable qui dura près d'un an. Ils avaient fondu, vendu ce qu'ils pouvaient, et ensuite jeté froidement le reste dans la Seine. On rechercha au fond, en face de la troisième arche du pont de la Tournelle, qui fut rebâti depuis.

On y repêcha pas mal de médailles, un ciboire en or massif et une belle quantité de raretés.

Bien entendu, les voleurs ne s'étaient pas spécialement contentés du trésor de Childéric. Il manquait encore beaucoup de choses : en particulier, deux sacs pleins que les voleurs avaient lancés par-dessus le parapet.

Donc, avis aux chercheurs. Endossez votre combinaison de plongée et peut-être qu'avec un peu de chance vous mettrez la main sur ces sacs.

Les chroniques de Frédégaire donnent une idée du début des histoires des Goths. Nous allons donc en parler dans les lignes qui vont suivre.

## *LES TRÉSORS DES GOTHES*

Après la bataille de Vouillé, en 507, battus par Clovis, les Goths se retirèrent en Espagne et dans la zone française limitrophe.

Auparavant, ils étaient venus des pays baltes, ravageant tout l'Orient, pillant Rome ; et l'écrivain goth Jornandès, au chapitre XXX raconte ceci :

« Ils ravagèrent, après avoir traversé la Ligurie et y avoir fait un riche butin, ils ravagèrent la province Etulia, et, parcourant la voie Flaminia, ils dévastèrent tout ce qui se trouva sur leur passage, d'un côté et de l'autre, jusqu'à Rome. Entré dans cette ville, Alaric 1<sup>er</sup> dit « le Grand » la leur laissa piller, mais il leur défendit d'y mettre le feu comme c'était l'habitude chez les païens, ni faire aucun mal à ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises des Saints. Ils allèrent ensuite dans le Brutium, en passant par la Campanie, la Lucanie, où ils commirent les mêmes ravages, puis passèrent en Sicile et en Afrique...

« Le roi des Wisigoths qui était venu dans le pays de Brutium avec toutes les richesses de l'Italie, s'apprêtait à traverser la Sicile pour aller paisiblement (!) en Afrique... Dans cet orageux détroit, plusieurs de ses vaisseaux furent submergés, et tandis qu'Alaric (1<sup>er</sup>), le roi, délibérait de ce qu'il ferait, la mort le surprit tout à coup et l'ôta de ce monde. Les Goths, pleurant ce chef bien-aimé, détournèrent de son lit le fleuve Barentinus, près de Cosenza, car ce fleuve coule au pied de la montagne et baigne la ville de ses flots bienfaisants. Au milieu de son lit ils firent creuser par une troupe de captifs une place pour l'ensevelir, et au fond de cette fosse ils inhumèrent Alaric 1<sup>er</sup> avec un grand nombre d'objets précieux, puis ramenèrent le cours du fleuve dans son premier lit. Et afin que la place où était le corps ne pût jamais être connue de personne, ils massacrèrent tous les fossoyeurs... »

Il y eut décidément des époques où il ne faisait pas bon être croque-mort de roi ou de personnalité

éminente. On en verra d'autres confirmations par la suite.

Retenons le procédé. Les Wisigoths avaient pour coutume d'ensevelir leurs rois, avec de grandes richesses, comme les autres rois de ces temps, dans le lit des fleuves.

Cela se passait en 110 av. J.-C. au pied de Cosenza, en Calabre. Mais si le fleuve principal qui coule là s'appelle maintenant le Crati, l'affluent qui se jette dans le Crati, à Cosenza, est le Busento et c'est dans celui-ci que le roi Alaric 1<sup>er</sup> dort toujours, entouré de monceaux d'or et d'argent.

Pour ce qui concerne les trésors des Wisigoths, il convient de savoir qu'il y avait à Rome, lors du pillage par Alaric 1<sup>er</sup>, les richesses accumulées par les Romains depuis des siècles. Mais comme les Wisigoths étaient arrivés à pied et relativement lentement, les Romains avaient eu le temps de dissimuler une bonne partie de ces trésors. Malgré cette circonstance et la perte des trois vaisseaux goths dont parle Jornandès, vous pouvez être persuadés que mettre la main sur la tombe d'Alaric représenterait un coup de maître.

Continuons la lecture de Jornandès :

« Après la mort d'Alaric, les Wisigoths élurent pour roi Althaufe, son parent, qui, dès qu'il eut le commandement... retourna à Rome et acheva de ronger, comme les sauterelles, ce qui pouvait avoir échappé au premier pillage. Il dépouilla de leurs richesses non seulement les particuliers, mais encore l'Etat, sans que l'empereur Honorius pût s'y opposer... »

*Chap. 47.* Euric, roi des Wisigoths, déjà maître de toute l'Espagne et d'une grande partie des Gaules,

soumit les Burgundions et mourut à Arles. Il eut pour successeur son fils, *Alaric II*.

*Chap. 49.* « Attila, comme l'historien Priscus le rapporte, épousa avant sa mort une jeune fille fort belle appelée Idlico... Le jour de ses noces il se livra à une grande gaieté. Puis, comme appesanti par le vin et le sommeil, il s'était couché sur le dos, son sang trop abondant ne put s'épancher par ses narines comme à l'ordinaire, et, prenant une direction funeste, il lui tomba sur la poitrine et l'étouffa... Le lendemain, les serviteurs du roi ayant de sinistres appréhensions, brisèrent les portes après l'avoir appelé à grands cris ; ils trouvèrent Attila étouffé par son sang, et la jeune fille la tête baissée, pleurant sous son voile. Alors, selon la coutume de leur nation, ils se firent à la face de profondes blessures qui les rendirent encore plus hideux. Ils voulaient pleurer ce grand guerrier, non comme des femmes, avec des gémissements et des larmes, mais avec du sang, comme des hommes qu'ils étaient...

« On exposa son corps solennellement au milieu des champs sous une tente de soie... Ils enfermèrent le corps d'Attila dans trois cercueils, le premier en or, le second d'argent, le troisième de fer, faisant entendre par là que ce roi si puissant avait tout eu en partage : le fer pour dompter les nations, l'or et l'argent en signe des honneurs dont l'avaient revêtu les deux empires. Aux emblèmes on ajouta des trophées d'armes prises sur les ennemis, des colliers enrichis de pierres précieuses, enfin les ornements divers dont on décore le palais des rois. Et afin de défendre tant de richesses de la convoitise des hommes, ils massacrèrent les ouvriers employés aux funérailles, leur accordant ainsi un horrible salaire, de sorte que la mort plana un moment

sur le corps enseveli et ceux qui venaient de l'ensevelir. »

Voilà encore les fossoyeurs fossoyés. Cela se passait en 453, sauf erreur. Attila mourut en Pannonie, la Hongrie d'aujourd'hui. Son triple cercueil aurait été immergé au fond de la Tisza, un affluent du Danube. Mais toutes les recherches que firent jusqu'ici les Hongrois sont restées vaines. Aucune drague ne remonta jamais du fond de la rivière le précieux cercueil. Une très importante prime reste toujours offerte à qui résoudra le problème.

Or, en 507, Alaric II fut tué par Clovis à la bataille de Vouillé. Il serait intéressant de savoir où il fut inhumé. Comme on ne peut s'intéresser à une histoire de trésor — même si sa recherche ne devait pas avoir d'heureuse conclusion — sans en connaître le contexte, nous allons essayer d'obtenir un tableau de cette bataille.

## UNE BATAILLE

La bataille de Vouillé (*Bellum Vocladense*) entre Clovis et Alaric II, roi des Goths, fut considérée par Grégoire de Tours comme l'annonce d'une ère nouvelle. En effet, la victoire du roi franc eut des conséquences importantes pour l'église catholique, pour toutes les régions abandonnées par les Goths, pour l'Auvergne qui était leur alliée et qui fut ensuite ravagée par les Francs.

Ere nouvelle en matière de religion, car les Goths étaient disciples d'Arius, tandis que les Francs, avec la conversion de Clovis, étaient devenus catholiques

romains. En fait, Francs et Goths étaient toujours un tantinet barbares, mais l'esprit changeait déjà, et de plus, les conséquences de la victoire de Clovis se traduisirent par l'établissement de la dynastie des Mérovingiens, la première race des rois de France. Carcassonne, la Septimanie, l'Italie, une partie de l'Espagne devenaient les terres d'élection des Goths.

Donc, cette bataille fut importante ; mais le nom de « *Bellum Vocladense* » que lui donna Grégoire de Tours ne prête pas à retrouver exactement le lieu où elle se déroula ; on a donc beaucoup controversé à son sujet.

Godefroid Kurth, l'historien de Clovis, vint de Liège à Vouillé à plusieurs reprises ; le général Colin et monseigneur Duchesne qui se sont intéressés à cette question y sont venus aussi. La région est riche en souvenirs historiques. On dénombre déjà plus de cent trente-sept camps dits « romains » dans une aire de cent kilomètres de rayon. J. Tourneur-Aumont, qui a écrit un fascicule sur cette bataille, y distingue quatre épisodes géographiques.

D'abord, le Poitou était un lieu de rencontre des Goths et des Francs depuis longtemps. Alaric II était roi des Goths depuis 485, et Clovis roi des Francs depuis 481. Ils s'étaient alliés contre Siagrius, dernier comte impérial romain en Gaule ; de ce fait, ils étaient devenus amis.

Or, cette amitié devint concurrence, puis rivalité. Ils se disputèrent la Loire moyenne qui traçait la frontière de leur royaume. Ne s'étaient-ils pas déjà rencontrés sur l'île qui se trouve juste devant Amboise ?

Poitiers était un camp retranché de première grandeur ; en 506, Alaric II y gardait captif un corps de Francs. Les évêques persécutés par les Goths en appelèrent à Clovis. Saint Hilaire avait siégé

en la cité de Poitiers, il avait été considéré comme l'éducateur de l'épiscopat gallo-romain. Ainsi, à la charnière des régions du Midi et du nord de la Loire, Poitiers devint lieu de rencontres. Et de batailles. Entre Charles Martel et les Sarrasins, contre les invasions normandes, entre Jean le Bon et les Anglais, entre catholiques et protestants, depuis l'an 573, et encore en 732, 854, 1356, jusqu'en 1569.

Clovis et Alaric se lancèrent, dit-on, un défi réciproque. Ils convinrent de régler leur différend par un duel personnel. En tout cas, notre Clovis occit Alaric II de sa main, dans le *campus* ; c'est ce qu'on lit dans un chapitre de Grégoire de Tours.

C'était fort sage, n'est-ce pas ? Ne devrait-on pas envoyer les chefs d'Etats régler eux-mêmes leurs querelles, au lieu de les laisser contraindre d'autres hommes à les vider à leur place ? Cela ferait moins de dégâts et la télévision rendrait le débat impartial ; on pourrait même convenir d'une mi-temps, où passerait de la publicité pour la vodka, le beaujolais ou le bourbon X, selon la nationalité des combattants en lice.

Ces combats singuliers avaient donc lieu autrefois, et sont connus ceux

du roi des Suèves contre le roi des Vandales,

de Clovis contre Syagrius, à Soissons,

de Clotaire contre Chramne, en Bretagne.

Grégoire de Tours dit que le *campus* se trouvait au dixième mille sous Poitiers.

Mais, ainsi que nous allons le voir, ce ne fut pas un combat singulier qui régla le conflit entre les Francs et les Goths. Alaric se prépara à la bataille imminente en attendant des renforts des Goths, les Barbares soumis, et ses alliés les Auvergnats.

Clovis se mit en marche. Il était réputé pour être extrêmement astucieux. Il fallait qu'il le fût

pour dominer ses troupes et réaliser ce qu'il fit ; de plus, ce n'était pas un pleutre.

Les troupes franques étaient pillardes, indisciplinées, portées à maraude, seul moyen de vivre en campagne, et en « rajoutaient » par plaisir. Clovis interdit le pillage des biens d'Eglise, pour ménager ses relations et canaliser les excès.

En attendant, dans les villages, on camouflait les magots.

On se réfugiait même dans les souterrains, comme nous le verrons par la suite.

Revenons à Vouillé et à l'indication de Grégoire de Tours : « in villam vocabulo Vocladum ». Cette indication ne nous avance pas beaucoup. Il existe bien, à 15 kilomètres de Poitiers (c'est-à-dire à 10 milles romains) un village de Vouillé dont le nom pourrait venir de *Vocladum*, mais cette étymologie n'est pas certaine. Les actes les plus anciens nomment ce bourg Volliacus ; et ce dernier nom, de forme gallo-romaine, devait donner Vouillé, le suffixe de propriété, Acus, étant devenu é, ou ay, en Poitou.

M. Richard, qui s'est fort intéressé à la question de Voclade, tenait une autre indication du texte de Grégoire de Tours : l'expression « decimo milliario » lui permettait d'affirmer que le champ de bataille devait se trouver à proximité d'une voie romaine, car, disait-il, Grégoire de Tours, ne manque jamais de compter les distances en milles, quand il les marque sur une voie romaine, tandis qu'il les compte par lieues en toute autre circonstance.

Le commandant Lecointre qui a beaucoup étudié la question et que nous citerons parfois, avait d'abord admis cette affirmation d'autant plus facilement que l'expression « decimo milliario » signifiait « à la dixième borne milliaire », et que ces bornes ne se trouvent que sur les voies romaines ; l'évêque

de Tours avait une excellente raison de la réserver aux distances comptées sur ces voies. Il observait cependant que Grégoire de Tours n'emploie probablement pas, malgré cela, deux mesures différentes, les milles dans un cas, les lieues dans un autre.

Chez les Latins, les bornes marquaient effectivement les milles. En Gaule, par contre, à partir de Lyon les distances étaient comptées en lieues. Le mot « lieue » vient du celtique « leak », qui signifie pierre. Il ressort de tout cela que le dixième mille de Grégoire de Tours serait dix lieues gauloises à partir de Poitiers.

La lieue valait 2 436 mètres. Le champ de bataille de Vocladus devait donc se situer à 20 ou 25 kilomètres de Poitiers.

Il semble difficile d'admettre que cette localité de Vouillé, à 15 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Poitiers, ait été le lieu de rencontre de Clovis, qui venait de Paris, et d'Alaric, dont la ligne de retraite était le Sud. Le doute sur l'étymologie de Vouillé ne suffit donc pas à affirmer que ce village fut le champ de rencontre de la bataille de 507.

D'autres auteurs ont parlé de cette bataille : Maxime de Saragosse, qui vivait en l'an 600, donne comme nom de lieu du combat : Boglodoreta. La racine, « Boglod », est proche de « Voclad ». Maxime de Saragosse donne donc ce nom pour le Vocladensis « Campus » de Grégoire de Tours. Le commandant Lecointre est d'accord là-dessus sans négliger pour autant le suffixe « reta ».

Les autres historiens se sont d'autant plus volontiers inspirés de Grégoire de Tours qu'ils trouvaient quelque confirmation de ses dires dans la chronique de Frédégaire. Dans « Gesta francorum » écrite en 720, il est dit que la bataille en question fut livrée au camp de « Vogladine », au-dessus du Clain. Cette rivière n'est pas près de Vouillé, mais

plus proche de la voie romaine ancienne près de laquelle nous tendons à penser que la bataille eut lieu, en raison de l'appellation « decimo milliario » employée par Grégoire de Tours.

L'archevêque Hincmar, dans la « Vita Sancti Remigi », chronique de la deuxième partie du IX<sup>e</sup> siècle, parle, à propos de cette bataille, du camp de « Mogotensis », au-dessus du Clain, à dix milles de Poitiers. Pour l'abbé Drochon, le « Mogotensis campus » est la plaine de Metegon, ancien nom de Château-Larcher. Le lieu de rencontre serait le plateau sur la rive droite du Clain depuis Château-Larcher jusqu'à Voulon qui, d'après l'abbé Drochon, serait le « Vocladensis » de Grégoire de Tours. Cette théorie a été soutenue par M. de Touzalin, par Mgr de Beauregard et par le commandant de Saint-Hippolyte. Ce dernier a observé que Clovis, pour obliger Alaric II à combattre, avait pu ainsi choisir de lui couper la retraite ; en effet, Voulon est situé au sud-ouest de Poitiers, sur sa ligne de retraite. En tout cas, existent à Voulon les vestiges d'un énorme camp retranché, celui de Sichard, qui pourrait bien être le « campus » déjà cité.

Ce camp est bordé au sud par un coteau dont les pentes vers le Clain sont abruptes ; les autres approches sont protégées par de très forts retranchements.

Pour ma part, j'ai été frappé de voir sur la vieille carte de Cassini le nom de Retz, un peu au nord-est de Voulon. Le nom de ce hameau confirmerait le suffixe de « Boglodoreta » de Maxime de Saragosse.

Pourquoi tant de discussions ? Laissez-moi terminer l'histoire de la bataille et vous verrez où je veux en venir. Voici comment les choses se seraient passées :

Alaric attendait ses renforts d'Italie et d'Espagne.

Cependant, averti de la supériorité des forces franques, il aurait formé le projet de se retirer vers le sud de la Gaule. Mais certaines des troupes qui avaient été recrutées sur place ne pouvaient souffrir l'idée d'abandonner à l'ennemi leur territoire d'origine qui serait ravagé. Ils protestèrent donc contre le départ envisagé. Les renforts pouvant tout de même arriver avant l'attaque, Alaric fut ainsi obligé de combattre là. C'est ce qui ressortirait de l'étude des écrits de Procope.

Clovis, pour sa part, ayant mobilisé tout son monde, reçut les renforts des Francs Ripuaires et des Burgondes qui venaient de l'est de la Gaule. En les attendant, Clovis avait envoyé des messagers porteurs de présents à la basilique de Saint-Martin-de-Tours. Ils étaient chargés de prier Dieu de lui faire connaître le sort réservé à son entreprise.

Comme ils pénétraient dans le lieu saint, on y entonnait justement un chant de victoire ; ils revinrent apporter cet heureux présage. Pour se regrouper, les Ripuaires qui venaient de Troyes et les Burgondes qui venaient de Lyon et d'Autun durent passer par Argenton-sur-Creuse. Clovis les aurait rejoints en passant de Tours par la Gartempe, puis se serait dirigé vers la Vienne. Celle-ci était gonflée par les pluies. Or, comme autrefois on passait les rivières à gué, cette crue aurait pu occasionner un retard préjudiciable aux projets de Clovis. Mais ce matin-là, une vieille et grande biche passa la rivière à un gué où les cerfs traversent toujours, montrant ainsi le passage ; celui-ci porte toujours le nom de « Gué de la Biche ». Les Francs passèrent aussi en effectuant ensuite un mouvement tournant pour couper les voies d'échappée d'Alaric vers le sud de la Gaule.

Alaric marcha alors vers Poitiers, en espérant biaiser vers Saintes par la voie romaine qui passe

par Vivonne. Cette voie s'étend sur une longueur d'environ 4 kilomètres jusqu'au hameau de Montfaut situé à l'extrémité ouest de ladite ligne de hauteur. A gauche, un vallon en pente douce permettait à la cavalerie de Clovis de déboucher sur le flanc des Goths et *de les rejeter dans les vallées marécageuses du Clain et de la Vonne.*

On pense que Clovis franchit le Clain par un gué existant entre Anché et Voulon, et qu'il établit son camp aux environs de Voulon, peut-être au « camp de Sichard » ?

Il existait une autre voie qui allait de Poitiers à l'Atlantique en passant par Saint-Maixent ; Clovis y envoya un détachement qui, du même coup, faillit mettre à mal l'abbaye du lieu.

Alaric II quitta Poitiers dans la nuit, espérant être avant le jour hors de portée des Francs.

Mais Clovis avait dû se mettre en relation avec le clergé de la basilique Saint-Hilaire à Poitiers, où il devait avoir des envoyés, et un signal de feu répété par plusieurs postes intermédiaires prévint Clovis de la retraite des Goths.

Ainsi, le lendemain matin les Francs eurent l'avantage du nombre, du terrain et de la surprise : ils avaient dû franchir à nouveau le Clain et la bataille dut avoir lieu là. Elle dura trois heures. Les Goths périrent ; il s'en fit un massacre. Aux dires de Fortunat, les monceaux de cadavres semblaient plus hauts que des collines. Les Francs n'eurent cependant pas la partie aisée, puisque Clovis ne dut la vie qu'à la vélocité de son cheval. Il fut assailli au cours de cette bataille et faillit y trépasser.

Les Goths survivants fuirent vers Narbonne et l'Espagne, avec le jeune roi goth Almaric, fils d'Alaric II. On sait que les Francs pensaient que les trésors des Goths étaient à Carcassonne et à Toulouse. En

effet, ces terribles Francs devaient souffler aux braies des Goths une chanson qui devait les encourager à courir très vite ; le tout accompagné de jets de francisques et de framées. Comment, dans ces conditions, les Goths eurent-ils le temps d'enterrer leur roi ?

Mais en réalité, les alliés des Goths, les Arvernes, venus avec Apollinaire combattre un idéal d'unité gauloise contre les Francs, restaient et se battirent à mort, en donnant du fil à retordre aux Francs, ce qui laissa du temps aux Goths.

L'Auvergne échut ensuite au fils aîné de Clovis, Thierry, et ce fut un territoire qui eut longtemps à souffrir de la perte de la bataille de Voulon. Il fut pillé et ravagé à merci.

Les Francs remontèrent « libérer » Poitiers, qui était un camp retranché formidable, et de là foncèrent vers Toulouse et Carcassonne.

Almaric conserva cependant Narbonne et la partie côtière.

Voilà donc une version de l'histoire. Or, dans un fort sérieux mémoire datant de 1898, Alfred Richard, archiviste de la Vienne, défend avec beaucoup d'énergie une thèse selon laquelle, en analysant avec soin les documents possibles et imaginables, la bataille de 507 aurait eu lieu à Vouillé. Un autre a soutenu une thèse selon laquelle cette bataille aurait eu lieu près de Jaunay-Clan, un peu au nord-est de Poitiers, toujours près du Clain.

Que reste-t-il ? La certitude que cette bataille eut lieu près de Poitiers, à 10 milles de cette ville, près du Clain, et qu'Alaric II y fut tué.

Il a pu être enterré avec ses richesses, ou une partie de ses richesses :

1) dans le tumulus qui avoisine Jaunay-Clan. Je ne suis pas partisan de cette version, car Poitiers étant au sud de Jaunay-Clan, il est peu probable

que les Goths, vaincus et fuyant, pussent avoir eu le temps d'élever ce tumulus-là.

2) à la manière wisigothique, il fut enterré dans le lit détourné du Clain, au sud de Poitiers. Les habitants d'Anché-Voulon vous diront qu'Alaric fut effectivement enterré à proximité : le Clain, vers ce village, offre de nombreux îlots où cet ensevelissement put avoir eu lieu assez rapidement.

3) Il existe un autre « Vouillé » dans la région de Saint-Maixent, de même qu'un « Mougou », au sud-ouest de la route Niort-Saint-Maixent, et un tumulus au sud de la route Saint-Maixent-Vivonne, situé entre Pamproux et Bougon. Les habitants de Saint-Maixent vous diront qu'Alaric II y fut enseveli.

4) Sur une ligne de fuite se dirigeant vers le sud-ouest par rapport à Anché-Voulon, lieu de la bataille, il y a encore un énorme tumulus qui n'a pour ainsi dire pas encore été fouillé et à proximité duquel des trésors de monnaie ont été découverts.

Ce qui fait donc quatre possibilités, et, que l'on y découvre ou pas les restes d'Alaric II et ses richesses, des fouilles judicieuses amèneraient des découvertes dont l'intérêt récompenserait les chercheurs.

## LE TRÉSOR DE RICHARD CŒUR DE LION

On peut lire dans *Aliénor d'Aquitaine* de Régine Pernoud<sup>1</sup>, le passage suivant, chapitre XXI :

« Le roi Richard est mourant, il a fait mander sa mère, la reine Aliénor...

---

1. Editions Albin Michel, 1967.

« A l'origine du drame, un incident fortuit ; quelques semaines auparavant, aux environs de Châlus, une étonnante découverte avait été faite par un paysan qui labourait son champ : une sorte de grand retable en or massif, sur lequel on voyait, au dire des bonnes gens, un empereur assis avec sa femme, ses fils et ses filles, tous personnages admirablement sculptés et travaillés. Le brave homme était allé porter sa trouvaille à son seigneur, le comte Aymard de Limoges. Le roi, mis au courant, en avait aussitôt, en tant que suzerain, réclamé sa part. Mais comme le comte de Limoges faisait la sourde oreille, comme il le soupçonnait aussi de s'être laissé gagner par le roi de France et de prétendre à une indépendance à laquelle il ne pouvait avoir droit, Richard, dans un accès de fureur, avait mis le siège devant le château de Châlus... »

Atteint d'une flèche, au cours du siège, Richard meurt. A noter qu'il devait avoir besoin du trésor de Châlus, car en 1194, il avait été libéré par l'empereur Henri VI, moyennant une rançon fabuleuse de 150 000 marcs d'argent, soit environ 34 tonnes d'argent fin de l'époque<sup>1</sup>.

Si vous lisez maintenant l'Histoire de France par Bernard Girard du Haillan, datant de 1577, en parcourant le tome I, pages 795-797, on trouve ce renseignement sur un « trésor trouvé en Poictou » :

« Or lesdites histoires angloises disent que peu après furent faites quelques tresve entre ces deux rois (Richard et Philippe) durant lesquelles Richard alla en Poictou, pour punir quelques seigneurs dudit pays, qui avaient favorisé Auguste contre luy.

« Estant arrivé dans ce pays là, il fut adverti

---

1. A 8 onces le marc, cela fait environ 250 gr.

qu'un sien gendarme avoit trouvé un grand thrésor dedans sa terre. Il fit venir à luy le gendarme, lequel, craignant que ledit Richard voulut prendre tout ce thrésor, ou pour le moins lui en faire une mauvaise part, s'en alla au pays de Lymosin, qui, bien qu'il fut duché de Guyenne, appartenant à l'Anglois, estoit néanmoins possédé par les François et, se jetant pour sa seureté dedans la ville de Caulac, ou de Chalux, donna aux habitans d'icelle une bonne partie de son thrésor. Richard, suivant ce gendarme qui fuioit, ou plustot son mauvais esprit, alla en Lymosin, et mit le siège devant Caulac ou Chalux.

« Quelques annales disent que Richard ayant esté adverti qu'en la ville de Caulac y avoit un grand thrésor caché, y alla pour l'avoir, ce que nous estimons estre plus véritable que l'autre article. Donc Richard, voulant faire une mine à cette place, descendit dedans le fossé, trop inconsidérément, si que, du hault de la muraille luy fut tirée une flesche qu'on pense estre empoisonnée, qui luy fit une playe mortelle au bras gauche, lequel estant soudainement, et trop négligemment lié, il ne laissa pour cela de poursuivre la mine et le siège de la ville, qu'il prit douze jours après, sans trouver dedans aucun thrésor. Durant ces douze jours, la playe devint si envenimée et il sentit une douleur si grande, qu'il cognut bien qu'il en mourroit, et de fait il mourut l'an de salut 1200. Voilà que disent les chroniques d'Angleterre.

« Quant à ce thrésor trouvé par le gentilhomme dont cy-dessus nous avons parlé, les annales de France disent que c'estoit un empereur, sa femme, ses fils et ses filles, qui estoit de leur grandeur et grosseur, assis à table, et que lesdits personnages, table et tertaux, estoient de fin or massif, et qu'autour de la table y avoit lettres escrites, qui donnoient à entendre les noms et les temps qu'avoit

régné ledit empereur qui avoit fait faire ceste table. Le roy Richard qui en fut adverti la voulut avoir, disant qu'il estoit souverain dudit pays de Lymosin et qu'en ceste même occasion ce thrésor lui devoit appartenir par droit d'aubène, mais le chevalier qui l'avoit trouvé en sa terre qui estait du fief du vicomte de Lymoges ne luy voulut bailler, ainsi l'emporta et se retira le dit vicomte à Chalux de Capreol ou à Caulac, là où Richard l'alla assiéger et y mourut. Voilà que disent nos chroniques. »

Voilà donc l'imbroglia autour de ce trésor. A peu de chose près, Régine Pernoud y dit ce que ces vieilles chroniques rapportent, et on peut remarquer plusieurs points intéressants :

1) Lorsqu'une trouvaille est faite, il y a tout de suite une seconde personne qui s'arroe des droits indiscutables sur la découverte faite par la première.

2) Le découvreur partage, avant que le torchon ne brûle.

3) Le requérant y perd la vie. Je crois savoir qu'à Châlus, une pierre commémorative marque l'endroit où Richard fut lardé par la flèche. On dit que la distance entre le tireur et le tiré était extraordinaire. Régine Pernoud fait état dans son livre du fait que Richard, avant de défuncter, fit venir le tireur pour lui pardonner : geste chevaleresque.

4) Châlus fut pris, mais on n'y trouva rien. De cela, vous pouvez tout de suite conclure que Châlus étant attaqué à cause du trésor, celui-ci avait certainement été mis en lieu sûr ; les châteaux forts abondaient en cachettes souterraines qui permettaient de faire disparaître tout ce que l'on voulait : trésors, gêneurs, etc. N'oublions pas que nous étions au XII<sup>e</sup> siècle et donc au siècle templier, et pensez à toute l'histoire des Templiers, des souterrains, des

cachettes, qui sont rarement retrouvés, pour la bonne raison que les constructeurs des châteaux de cette époque étaient loin d'être des gens simples, voire grossiers, comme certaines fables simplistes tendraient à le laisser croire, mais au contraire gens fort avisés, épris de secret ; leurs cachettes étaient donc fort difficiles à découvrir.

Il n'en va pas de même pour les trésors provenant de l'époque romane ou gallo-romaine ; en effet, ceux que l'on retrouve ont souvent été enterrés consécutivement à une invasion de Barbares, rapidement enterrés et à peu de profondeur.

5) Or, celui de Châlus fut trouvé par un paysan en labourant son champ. Il est également rapporté qu'il s'agit d'un retable en or, représentant un empereur.

6) Tout cela pourrait laisser sceptique, mais il m'a été dit, il y a peu de temps, qu'à Châlus (je ne puis affirmer que cela est exact, mais vous pourrez vous en assurer à ma place), au lieu dit « le Loriot », on a trouvé récemment un vase garni de pièces.

7) Le loriot est un oiseau dont la gorge est jaune dorée. Son nom est synonyme de « merle d'or », c'est un oiseau au chant très particulier, qui se cache à la cime des peupliers, et il me souvient d'avoir écouté avec attention son sifflement inhabituel, l'été, lorsque j'étais enfant.

Ici, écoutez-le aussi, il vous indique et confirme la voie à suivre. Voyez page 46, la toponymie des noms de lieux.

Oui, me direz-vous, mais le trésor est parti ? Que non pas. Car il est possible qu'il reste encore autre chose. Ce n'est certainement pas par hasard que ce champ était nommé « le Champ du Loriot ». C'était un des signes permanents que fort peu de gens savaient entendre ou lire.

Etes-vous sûrs qu'il ne reste rien dans ce champ au nom d'oiseau enchanteur ? Pour le chercheur raisonnable, sachant ne pas s'emballer et réfléchir, en voici assez pour le mettre sur une piste. Car :

*a)* il y a une probabilité de chance de retrouver le retable en or dans les souterrains de Châlus ; ils existent, mais il faut en retrouver l'entrée ;

*b)* en recherchant dans les lieuxdits de la commune, on peut retrouver le « Champ du Lorient » ; si l'on s'est muni d'une autorisation en bonne et due forme, on peut entreprendre des recherches et mettre la main sur un autre magot.

## LES TRÉSORS DU CENTRE-OUEST

### *LES TRESORS DE CHARROUX*

En 1569, les Huguenots passèrent en ce haut lieu des monastères de France, massacèrent les moines et mirent le feu.

Les Cénobites avaient cependant eu le temps de mettre diverses richesses à l'abri et c'est ainsi que soixante-quinze objets précieux qui faisaient partie de l'inventaire disparurent à ce moment fort malheureux de l'histoire de Charroux, et donc aussi de celle de France.

Deux cent quatre-vingt-sept ans plus tard, en 1856, un maçon qui perçait une des arcades de l'ancien cloître découvrit deux magnifiques reliquaires dont on avait la description dans les anciens inventaires. Ainsi, tout n'avait pas disparu et il y

avait de fortes présomptions pour que les soixante-treize autres pièces que ce trésor comprenait soient encore à l'abri.

L'histoire de Charroux avait été fort tourmentée. Déjà pendant les invasions normandes du ix<sup>e</sup> siècle, l'abbaye avait subi des dégâts sévères ; les moines s'étaient enfuis à Angoulême. A leur retour au bercail, le comte Audouin leur avait donné une châsse en or :

EN CE TEMPS VINDRENT DE  
 RECHF LI NORMANT EN POITO  
 QUANT IL SEN FURENT TORNE  
 AUDOUINS LI FILS BOGIN NE VOC  
 MIA RENDRA LA VERAIE CROIX  
 QUI FU EN SA CITE ; COMMAN  
 DEA, E FIT LA METRA A SAINT  
 SAUVEOR QUI EST JOTA L'IGLISE  
 SAINT CHIBART. PER CO FU  
 MALADES SIS CORZ VII ANZ, E  
 EN SA TERRA OT SI GRANT  
 FAMINE QUE LI UNS HOM  
 'MENGIOT L'AUTRA, E SENTRA  
 TUOENT E MEN JEDENT LA CHA  
 ROGNIA COMA LOP  
 E QUANT FURENT SICONTREINT  
 AUDOUINS LESSA LE PRECIOS FUT  
 E LE RENDIST A CHARROS OB  
 UNA BELA CHAPSE D'OR, QU IL  
 FIT FAIRE A PESTIERS, E DONA  
 LOR LOBILIEC, E CESSA LA PESTI  
 LENEA

Roger, comte de Limoges et sa femme Euphasie, sans enfants, avaient alors résolu de consacrer un domaine et de l'argent à l'établissement d'un monas-

rière. Charlemagne accepta cette offre. L'abbaye devait se construire sur le terrain où avait eu lieu le prodige de la fin de la peste.

Charroux possédait déjà quatre emplacements d'anciens camps fortifiés, car c'était un pays frontière entre le Limousin et le Poitou.

L'abbaye fut d'abord construite partie en maçonnerie, partie en bois. La tradition indique que déjà au temps des Gaulois, Charroux était un centre important.

Roger fut mandé par Charlemagne à Aix-la-Chapelle et le grand empereur lui remit les reliques qu'il tenait de Jérusalem. La Charte primitive de l'abbaye remonte à juin 785 et l'église fut placée sous le patronage de Saint-Sauveur en 799. Douze bénédictins furent chargés des autels.

En 900, les Normands pillèrent et dévastèrent. En 1051, Guillaume, prince d'Auvergne, rendit à l'abbaye des biens considérables que sa famille lui avait pris pendant et après les incursions normandes.

Bertrand de Rochemeaux rendit à l'abbaye en 1103, des domaines qu'il avait acquis par la violence. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, une bulle du pape Innocent VIII menaça l'abbé de Nanteuil d'excommunication pour les biens qu'il avait acquis en dépouillant l'abbaye. Richard Cœur de Lion y légua ses entrailles, par repentir.

Roger, comte de Limoges, Adalbert, comte de Périgueux, Gérard, évêque de Limoges, et beaucoup de notables personnalités avaient choisi d'y être inhumés.

Plusieurs fois, par exemple en 988 et en 1014, cette abbaye avait été victime du feu. Mais, chaque fois, elle renaquit de ses cendres, fut agrandie et embellie. Huit autres églises étaient réputées dans la ville ; la basilique elle-même pouvait contenir dix mille fidèles.

Dès sa création, Charlemagne et les empereurs d'Orient avaient doté l'abbaye de Charroux de faveurs insignes : plusieurs reliques de la Vraie Croix, des manuscrits précieux, quatre candélabres en or, des missels à couverture d'or. Le comte de Limoges, Roger, lui laissa ses domaines ; Charles le Chauve, la célèbre relique du Saint-Vœu et un morceau de la tunique de la Vierge.

Elle fut aussi une étape et lieu de repos pour les pèlerins allant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le comte de Flandres, revenant de Galicie, lui légua plusieurs monastères.

En 1096, Saint-Sauveur-de-Charroux passait pour posséder cent églises, six monastères, deux châteaux forts et même des vaisseaux. Avant leur départ en Palestine, les Lusignan lui légèrent de nombreux domaines.

« Comme un joyau hors de pair entouré de plus petits qui le rehaussent, la basilique bénédictine paraissait sertie par d'autres sanctuaires qui la mettaient davantage en relief. »

Un document de 1445 signale 75 reliques véridiques dont des logements de la crèche, de la tunique, du marteau du Saint-Sépulcre, des ossements des Apôtres.

Louis XI donna à l'abbaye six lampes d'argent qui pesaient 626 marcs soit 152 kilos, garnies de « chesnes, chesnettes » et couronnes.

Charles VII lui avait emprunté la relique de la CROIX : « le BELLATOR » qui le précédait les jours de combat. En échange, il avait attribué à Charroux de nombreuses rentes.

En 1474, Charroux passait pour être aussi étendu que Limoges. L'abbaye avait acquis les domaines de Jacques d'Armagnac et l'hôpital.

Plusieurs conciles furent tenus à Charroux ; ceux de 990, de 1082 et la première croisade y fut prêchée.

Tous les sept ans, les reliques enfermées dans des châsses merveilleuses étaient promenées dans le bourg.

Des armées de pèlerins convergeaient vers le sanctuaire. Il fallait nourrir toutes ces bouches ; les réserves des greniers, les étangs, les colombiers, les garennes étaient alors vidés.

Les pieuses caravanes allaient à la basilique vénérer les reliques ; une source miraculeuse avait été drainée vers la crypte.

Le Droit coutumier était instauré de manière telle qu'il y attirait les populations. On tenait onze foires par an. Les usages étaient favorables aux laboureurs et artisans. Chaque habitant de Charroux avait droit de pêche et chasse, à deux chiens courants, et recevait annuellement de l'abbaye une rente d'un boisseau de mouture de blé et un liard. Le jeudi saint, chacun recevait un pain de 10 deniers. Les pauvres n'étaient pas oubliés, etc. La liberté individuelle était assurée. Les habitants pouvaient se transmettre leurs propriétés en franchise les uns aux autres.

Bref, la cité était florissante et les revenus de Charroux étaient estimés au milieu du Moyen Age à 40 000 livres.

L'église avait été bâtie sur pilotis ; des canaux pratiqués sous l'édifice éloignait l'eau des fondements et la dirigeait vers le monastère. Mesurée en 1758, la basilique avait plus de 120 mètres de long sur 44 mètres à la plus grande largeur. Le parvis était à 5 portes : 3 sur la façade, 2 latérales. Elle contenait des orgues et des statues colossales de Charlemagne et de Roger de Limoges. Une immense quantité de sculptures ornait l'ensemble. Le clocher avait 54 mètres de hauteur. Trois nefs succédaient au porche. De la nef, on montait par plusieurs marches au chœur immense qui comprenait trois déambulatoires : le premier entre les chapelles et

un rang de vingt-deux colonnes, le second entre une colonne et une autre série de quatorze, le troisième entre ces dernières et huit piliers formant sanctuaires et supportant la tour octogonale qui servait de dôme à l'autre. La tour mesurait 50 mètres et dominait l'autel fait d'une énorme pierre. L'autel abritait les reliquaires. Le chœur était grandiose et a pu être comparé, avec ses 42 mètres de diamètre intérieur, à Saint-Pierre-de-Rome.

Sous l'autel Saint-Maurice et sous toute la largeur du sanctuaire, s'étendait une crypte, à droite de laquelle coulait la fontaine Saint-Sauveur, alimentée par un puits très profond situé à l'intérieur de l'église.

L'abbaye attenante était fortifiée et flanquée de tours. En 1569, le baron de Montrocher, capitaine de l'armée protestante qui marchait sur Poitiers pour rejoindre l'amiral de Coligny, s'empara de Charroux et le pillagea. Les moines eurent le temps, avant d'être massacrés, de cacher quantité de richesses. La Révolution finit d'achever le sanctuaire.

Les reliquaires découverts le 9 août 1856 étaient de magnifiques pièces d'orfèvrerie ; l'un, d'origine italienne ou rhénane, doit être du xiv<sup>e</sup> siècle. L'autre est une sorte d'armoire carrée, ouvrant avec des panneaux triangulaires. La pièce est en argent doré, du xiii<sup>e</sup> siècle.

Un réseau de souterrains court sous la ville. Il conviendrait d'examiner cela plus en détail.

## *L'OR ET LA LEGENDE : LUSIGNAN*

« Ah, si vous me niez l'histoire de Mélusine, reprit-il, je vous donne gagné ; mais si vous la niez, il faut brûler les

livres du Grand Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits différents qu'il n'y a rien de plus certain que cette Mélusine était une Nymphé. Et il faudra démentir vos historiens qui disent que depuis sa mort, ou pour mieux dire depuis qu'elle a disparu aux yeux de son mari, elle n'a jamais manqué, toutes les fois que ses descendants étaient menacés de quelques disgrâces ou que quelque roi de France devait mourir extraordinairement, de paraître en deuil sur la grande tour du château de Lusignan qu'elle avait fait bâtir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphé ou qui sont allés à sa maison, si vous vous obstinez à soutenir que ce fut un Diable... »

MONTFAUCON DE VILLARS,  
*Le comte de Gabalis.*

Il ne faut pas mépriser les légendes. Elles contiennent toujours un fond de vérité. Celle de la fée Mélusine mérite d'être étudiée pour plusieurs raisons. On a trouvé à proximité du village, en 1886, 3400 pièces de monnaies. En 1848, on avait déjà trouvé 1450 pièces dont voici le détail :

MONNAIES ROYALES	PIÈCES
1) Louis VI (1108-1137), Orléans ....	6
2) Louis VI et Louis VII, Parisis ....	31
3) Philippe II (1180-1223), Paris, Arras et Montreuil .....	65
4) <i>id.</i> scs, Martinus .....	6
5) <i>id.</i> ou tournois de Philippe III ....	355
6) Louis VIII (1223-1226), Louis IX (1226-1270) .....	779

6) Henri I <sup>er</sup> (1162-1175), ou Henri II (1226) .....	3
7) Guillaume I <sup>er</sup> (1176-1202), ou Guillaume II (1219-1226) .....	3
8) Indéterminées .....	6
9) Eléonore de Vermandois (1182), Duby, pl. CIII, fig. 2 .....	1
10) Renaud, comte de Boulogne (1191-1227), Duby, pl. LXXIV, n° 1 .....	2
11) Deniers de l'abbaye de Saint-Martin-de-Tours avant 1204 .....	74
12) Alphonse, frère de Saint Louis, comte de Toulouse (1249-1271), deux variétés .....	19
<i>Id.</i> de Riom, deux variétés .....	5
13) Charles I <sup>er</sup> , comte de Provence (1285).	3
14) Thébaut, comte de Champagne, deniers de Provins .....	16
15) Frustes .....	76
Total .....	1 450

On peut donc fixer approximativement la date de leur enfouissement à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou dans les premières années du XIV<sup>e</sup>.

Enfin, autre raison : il y a près de la ville un souterrain qui est nommé « Trou de Mélusine ». Lusignan possédait un château formidable, il n'en reste plus qu'une butte.

La municipalité s'est intéressée au trésor, je crois. La fontaine de Font de Cé dont il est question dans la légende qui va suivre existe toujours.

Qui saura démêler cette histoire, la déchiffrer

et remonter aux trésors des comtes de Lusignan, rois de Chypre et de Jérusalem ?

Elinas, roi d'Albanie, au cours d'une chasse, fut amené à venir se désaltérer à une source. Comme il buvait, il vit une chanteuse qui avait une voix remarquable. C'était une fée nommée Pressine. Elinas la pria de le suivre en son palais. La fée ne voulut accepter qu'à deux conditions : être reine et ne jamais être inquiétée ou suivie pendant les trois jours qui suivraient les futures maternités. Elinas promit, et ainsi épousa Pressine.

La fée donna bientôt le jour à trois filles : Mélusine, Mélior et Palestine.

Elinas avait eu de son premier mariage un fils qui haïssait sa belle-mère. Ce dernier pria son père, tout à la joie de la naissance de ses filles, de pénétrer aussitôt dans l'appartement où était Pressine. Elinas l'y trouva alors qu'elle était en train de purifier ses filles, par le feu, de ce qu'elles avaient hérité de mortel de leur père.

Pressine, ainsi trahie, accabla Elinas de reproches pour avoir failli à sa promesse et disparut dans un tourbillon de flammes. Elle s'installa sur une haute montagne d'Albanie pour y élever ses trois filles et leur déléguer sa puissance.

Mélusine devait la venger et elle fit une prison inaccessible où son père fut entraîné. Mais Pressine que des remords d'amour troublaient punit Mélusine qui fut condamnée à être serpent jusqu'à la taille. Exception serait à cette condamnation si un chevalier l'épousait. Dans ce cas, la punition ne durerait qu'une vie d'homme et seulement pendant un jour de la semaine : le samedi.

Mélior et Palestine, complices de leur sœur, furent condamnées la première à garder, célibataire, un épervier ; et à la seconde, était dévolue la garde des trésors de son père, jusqu'à ce qu'un chevalier

de la maison de Lusignan rompit le charme et s'empare du trésor pour pouvoir conquérir la Terre Sainte.

La légende se transforme ensuite et fort curieusement. Voyez plutôt :

Aymeri, comte de Poitiers, accompagné de Raymondin, son neveu, fils du comte de Forez, chassaient ensemble le sanglier. Aymeri était aux prises avec l'animal dans un furieux combat, quand Raymondin, voulant aider son oncle, lança un coup formidable qui, malencontreusement, tua à la fois le sanglier et l'oncle.

Plongé dans la stupeur et l'ahurissement par cet accident, Raymondin se laissa entraîner au hasard par son cheval ; tout à coup, arrivé à une fontaine, dite « Fontaine des Fées » (Font de Cé), Raymondin fut tiré de ses tristes pensées par un écart que fit son cheval ; il aperçut alors avec effroi trois têtes à la surface du bassin de la Font de Cé. Ces têtes prirent corps : trois jeunes filles se baignaient. Celle qui semblait les diriger s'approcha :

« Chevalier, dit-elle, je sais que vous venez de tuer votre oncle qui vous avait promis grandeur et puissance ; si vous suivez mes conseils, vous n'aurez rien à craindre et je réaliserai sa promesse. Il faut simplement m'épouser et promettre de ne jamais chercher à savoir ce que je ferai ou deviendrai le samedi. »

Raymondin promit ; on le comprend un peu. Sur les conseils de Mélusine, la nymphe au bassin, il alla à Poitiers au deuil de son oncle et demanda en fief le terrain que pouvait contenir une peau de cerf ! Il reçut foi et hommage de tous les vassaux dépendant du comté de Poitou. En revenant à Lusignan après la cérémonie, il acheta à un paysan une peau de cerf.

Pendant ce temps, Mélusine n'était pas restée inac-

tive : sur la montagne qui domine la Font de Cé, une chapelle et un pavillon étaient déjà construits. La peau de cerf fut découpée en très minces lanières qui furent mises bout à bout. Et on délimita le terrain en plantant des piquets tout au long du périmètre tracé par ces lanières.

Lorsque l'on enfonça le dernier piquet une fontaine miraculeuse se mit à sourdre, vers l'extrémité de la vallée où coulait déjà la Font de Cé.

Puis vinrent les noces de Raymondin ; elles furent célébrées en grande pompe et grand appareil. Les comtes de Poitiers et de Forez y assistèrent. On disputa un tournoi où Raymondin fut merveilleux.

Le lendemain, Raymondin, se levant, vit une multitude d'ouvriers qui bâtissaient avec une extraordinaire rapidité un château magnifique ; six tours, mâchicoulis, donjon, pont-levis, herse. Au sud était la « Tour Poitevine », au nord la tour Mélusine. Des fossés larges et profonds protégeaient les accès. Peu après, Mélusine apprit à Raymondin des faits que son père, le comte de Forez, lui avait cachés : il était d'origine bretonne, son père avait été le favori et le conseiller du roi de Bretagne, Thierry. Un autre seigneur, Josselin, l'avait envié, et pour le perdre, au cours d'une embuscade, avait tué le fils du roi de Bretagne puis avait fait courir le bruit que le comte de Forez était le véritable meurtrier. Craignant la vengeance de Thierry, le père de Raymondin avait quitté la contrée et conquis le Forez. Il avait ensuite épousé la sœur du comte de Poitiers dont Raymondin était issu.

Animé du désir de venger la mémoire de son père, Raymondin, aidé de cinq cents chevaliers, courut en Bretagne et jeta son gant de bataille à Olivier, fils de Josselin, qui le releva. Raymondin le battit. Le jugement de Dieu ainsi rendu, le roi

de Bretagne accorda à Raymondin les seigneuries de Josselin.

Revenant vers Lusignan, Raymondin rencontra un vieux chevalier qui lui fit les honneurs de tout le pays maintenant défriché, couvert de moissons et de troupeaux.

Mélusine et Raymondin vécurent ensuite de longs jours de paix et de prospérité. Ils eurent dix enfants, savoir :

— Uriam, qui fut roi de Chypre ; il avait un œil gris, l'autre rouge ;

— Odon, qui épousa une fille du comte de la Marche et succéda à son beau-père ; il avait une oreille plus courte que l'autre ;

— Guyon, fut roi d'Arménie ; il avait un œil plus haut que l'autre ;

— Antoine fut duc de Luxembourg ; il avait la joue marquée d'une griffe de lion ;

— Regnault fut roi de Bohême ; il n'avait qu'un œil mais était doté d'une vue perçante ;

— Geoffroy, le sixième, fut seigneur de Lusignan ; surnommé Geoffroy « la Grande Dent » car il en avait une énorme qui lui sortait de la bouche ;

— Froimont, noir et velu comme une taupe, fut moine à Maillezais ;

— Raymond, fut comte de Forez ;

— Thierry, le neuvième, fut seigneur de Parthenay et grand batailleur ;

— L'Horrible était le dernier et méritait son surnom ;

Mélusine effectua en beaucoup d'endroits des constructions magnifiques qui étaient réalisées en moins de temps qu'il ne faut pour le dire : « le terrier » du Puisay, colline à proximité de Lusignan, passe pour provenir du sable échappé par un trou de son tablier.

Les châteaux de Niort, Béruges, Parthenay, Pons,

Issoudun, Mervent-Vervant, Parc-Soubise, Marmande en Touraine, Talmont, Caumont, Salebart, près de Niort, et Sassenage en Dauphiné lui sont attribués. La prospérité l'accompagnait partout.

Le comte de Forez, jaloux de son frère, arriva un samedi à Lusignan et s'enquit de Mélusine. Raymondin lui répondit qu'il ne pouvait la voir mais que le lendemain elle lui donnerait grande réception.

« Ne voyez-vous pas, répartit le comte de Forez, que votre femme vous couvre de déshonneur ? Osez donc le vérifier. »

Rendu fou de rage, Raymondin descendit dans les souterrains du château, erra longtemps, perça une porte de bronze et trouva Mélusine effectuant sa pénitence, plongée dans l'eau jusqu'à la taille et faisant jaillir cette eau partout avec sa queue de serpent. Il remonta tristement et chassa son frère. Pendant un temps, rien ne parut changé mais un autre malheur précipita tout : Geoffroy la Grande Dent ne supportait pas l'idée que Froimont, son frère, se fit moine ; il s'en fut à Maillezais et mit tout à feu. Le prieur vint se plaindre à Lusignan. Raymondin fit grand reproche à sa femme d'avoir été déçu et abusé par ses sortilèges et lui révéla l'avoir vue dans les souterrains.

Mélusine se pâma ; puis elle nantit chacun de ses fils, recommanda de faire disparaître le dernier : l'Horrible, faute de quoi, il détruirait tout. Ayant dit, une métamorphose curieuse se produisit : ses riches habits se transformèrent en bure, son énorme queue de serpent et des ailes lui apparurent. Une force surnaturelle l'entraîna par une fenêtre, elle fit trois fois le tour de la place en jetant des cris horribles, se posa sur les tours du portail de l'Echelle qui tremblèrent, et elle disparut.

La légende dit que chaque fois qu'un malheur

menace un de ses descendants ou un Lusignan, elle apparaît trois jours auparavant.

Quand Duguesclin assiégeait Thouars et qu'en même temps le Duc de Berry attaquait Lusignan, Mélusine apparut à l'Anglais qui défendait la place. Trois jours après, Lusignan était pris...

Raymondin, saisi de repentir, alla en pèlerinage à Rome et se fit ermite sur la montagne de Montferrat en Aragon.

Les barons du pays de Poitou étouffèrent et brûlèrent le dernier fils l'Horrible dans les caveaux de l'abbaye de Montierneuf à Poitiers.

Telle est la légende. Mais il est fort troublant de constater ensuite les ressemblances de l'histoire et de la légende.

Les Scythes prétendaient tirer leur origine d'une femme moitié monstre, moitié serpent. Or, les Romains avaient pris à leur service à Poitiers, une tribu de Scythes appelés Taïfales ou Teiphaliens. Les Taïfales, à l'arrivée des Goths, s'installèrent à Tiffauges et à Lusignan. La Font de Cé peut avoir comme étymologie Fons Scytharum — fontaine des Scythes. Une plaine située à proximité de Lusignan s'appelle « plaine des Scythes ».

Serait-ce tout ? Que non. Le conte fantastique de Mélusine se retrouve dans l'histoire.

Voici ce que disent les chroniques de Guillaume de Tyr :

La veuve de Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, s'appelait, chose étonnante : Mélisende. Pendant la minorité de Baudouin III, l'aîné de ses fils, elle gouverna avec gloire et beaucoup de prospérité. Pendant son règne, le prince d'Antioche mourut et sa fille Constance fut mariée à Raymond, fils du comte de Poitiers qui devint ainsi seigneur du principal fief de Jérusalem. Constance était nièce de Mélisende. Eléonore d'Aquitaine était nièce de Raymond

qui la soutint contre le roi de France après son divorce avec celui-ci, et cela au bénéfice des Anglais.

— Baudouin III, le premier fils de Mélisende, mourut sans postérité. Amaury 1<sup>er</sup> lui succéda et mourut en laissant trois enfants : Baudouin IV, Sybille et Isabelle.

— Beaudoin IV fut le roi lépreux, roi à 13 ans, mort à 25 ans.

— Baudouin V, fils de Sybille et de Guillaume de Montferrat, succéda à Baudoin IV.

Sybille se remaria à Guy de Lusignan et le jeune Baudouin V, qui avait cinq ans, fut confié à la garde de *Josselin*, comte d'Edesse. Baudouin V mourut à Saint-Jean-d'Acre et les seigneurs accusaient Josselin d'être complice de Sybille pour que celle-ci puisse faire couronner son époux. Car Guy de Lusignan et Sybille, soutenus par le grand maître du Temple, furent couronnés rois de Jérusalem et le Temple leur livra le trésor du roi d'Angleterre.

Mais les Arabes les attaquèrent rudement et ils perdirent successivement Tibériade, Didon, Bethléem, Jaffa, Naplouse, Ascalon, Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre ! Cette perte eut un énorme retentissement dans toute la Chrétienté.

On a donc retrouvé les différents acteurs de la légende :

a) Mélisende, ou Mélusine.

b) Raymond, ou Raymondin, fils ou neveu du comte de Poitiers. Le premier, tout-puissant seigneur d'Antioche ; le second, le plus puissant seigneur du Poitou ;

c) Le père de Mélusine avait été mis en prison : Baudouin IV finit lépreux ;

d) Mélusine ordonna de tuer son fils l'Horrible : Baudouin V fut écarté et tué pour que Sibylle et Guy de Montferrat puissent régner ;

e) Josselin, seigneur breton, tue le fils du roi

de Bretagne : Josselin, comte d'Edesse, est accusé d'avoir tué le fils de Montferrat ;

f) Raymondin, le mari de Mélusine, se retire à Montferrat : et c'est contre le fils de Guillaume de Montferrat que fut commis le crime qui permit à Guy de Lusignan d'être roi ;

g) Le trésor gardé par Palestine, sœur de Mélusine, pour les seigneurs de la maison de Lusignan, rappelle celui du trésor d'Angleterre remis à Guy et Sibylle par les Templiers.

Curieux, n'est-ce pas ?

Curieux aussi : les armoiries de Sassenage que Mélusine passa pour avoir bâties, représentent les armes des Lusignan du Poitou, et celles des Lusignan de Chypre.

Curieux encore : dans le grand duché de Bâle, est situé le château de Staufenberg, en la vallée de Deerbach, qui a sa légende Mélusine ; et, de même, elle apparaît au sommet du Stollenberg et montra à une bergère une caverne où étaient ses trésors : six grandes caisses défendues par six géants et six chiens noirs...

## *CHATEAUX-LEGENDES ET FAUX-MONNAYEURS*

Sur la rive gauche de la Vienne, sous des prairies qui s'étendent près d'Availles, apparaît la Pierre-Autel, communément appelée la Pierre-Fade.

Dans les premiers temps des Gaules, en forêt, sur le bord des rivières, s'accomplissaient les rites mystérieux des druides. Sur les blocs de rochers de la Pierre-Fade, entouré de la multitude de Gau-

lois, à la clarté de la lune et à celle des torches, le druide vêtu d'une tunique blanche et les bras ceints de bracelets d'or sacrifiait et « divinaît » sur les convulsions de la victime.

De cet endroit fantastique, la druidesse, étrange vierge aux cheveux flottants, couronnée de feuilles, à peine vêtue, brandissait sa faucille d'or et agitait les Gaulois.

Ici, les Bardes des temps chantaient la gloire des héros morts au champ de bataille, vantant l'éternité qu'ils s'étaient acquise par leur courage.

Sur un bassin d'or, le sixième jour de chaque lune, chaque année, le gui était vénéré puis distribué.

Au même endroit se tenait le grand conseil, où étaient débattues les questions de la guerre et de la paix, et où le druide rendait justice.

La nuit, les lutins dansaient sur la pierre. Des souterrains sont situés sous ces roches. On a oublié les croyances d'antan, mais les paysans affirment que les souterrains de la Pierre-Fade vont au château de Vareilles et qu'ils furent creusés par les seigneurs pour y cacher leurs trésors.

De Vareilles, il ne reste plus que des caves. C'était un château flanqué de tours rondes à deux de ses angles ; une tourelle se dressait sur sa façade cour.

Des murs et des fossés enfermaient une vaste cour et les servitudes. Il fut construit au xvi<sup>e</sup> siècle par la famille Compaing et passa en 1624 à celle de la Broue, jusqu'à la Révolution. Jacqueline Compaing, dame de Vareilles, avait épousé Bernard de la Broue en 1624. Ils eurent neuf enfants. En 1663, le marquis de Fors et du Vigron allait à un rendez-vous à Poitiers, avec le sire de Vareilles, lorsque, arrivé au gué de Méneriou, près la forêt de Verrières, il fut occis par des cavaliers masqués.

Inculpés, Bernard et François de la Broue se constituèrent prisonniers, mais en repoussant les

accusations. Ils furent cependant condamnés à mort et exécutés. Toutefois, en 1665, un des meurtriers qui avait été arrêté, le sieur la Fluste, révéla alors les noms des véritables assassins.

Vareilles avait été saisi et vendu.

A peu de distance de Vareilles et au-dessous du village de Belleties est située l'île Archambault. Sur le plus haut site de l'île sont trois tertres funéraires. Les gens du pays prétendent qu'on y fabriquait de la fausse monnaie ; ils vous raconteront volontiers l'histoire d'un faux-monnayeur, appelé Archambault qui venait chaque nuit dans l'île, et vous diront qu'il était un grand seigneur qui cacha non loin de là un riche trésor.

Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, vivait à la Belletière une « famille Maigret » dont le fils aîné, Philippe, menait grande vie et moult parties de plaisir avec de nombreux compagnons. L'un d'entre eux était Louis Blanchard, seigneur de Bourg-Archambault près de Montmorillon.

Il ne tarda pas à avoir des ennuis d'argent et employa tous les moyens, même le crime pour en trouver. Accusé d'avoir tué son voisin, un certain Chantelaube, la prise de corps fut décrétée et le prévôt de police pénétrant en son château pour mettre les sentences à exécution, le 1<sup>er</sup> novembre 1653 trouva grande quantité d'instruments destinés à la fabrication de fausse monnaie.

Blanchard fit trois ans de prison, fut jugé trois ans après et eut la tête tranchée le même jour.

En 1860, comme on fouillait un des tertres, on y trouva avec du charbon de bois, le fourneau de terre rouge qui, pensait-on, avait peut-être servi à fondre et convertir en métal précieux les roches minérales de l'île Archambault. Blanchard avait peut-être pratiqué le « grand-œuvre ».

En effet, une notice du bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, de 1843, nous apprend la suite : d'abord, description du château de Bourg-Archambault, puis « des armoiries représentant un lion élevé sur les deux pieds de derrière » sont à l'intérieur du pavillon puis répétées dans d'autres parties du château »... Le château de Bourg a été une ancienne forteresse seigneuriale... Tout le côté du midi a des murs anciens qui ont conservé dans la reconstruction leur épaisseur considérable ; elle diffère des autres murs du château... A la suite de travaux, on retrouva les fondations d'une très grosse tour, juste devant l'entrée actuelle du manoir. L'origine du château remonte donc au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle. La réfection date du XV<sup>e</sup>. Louis de Blanchard possédait le château en 1652, il fut prouvé qu'il tua Chantelaube avec l'aide des domestiques... Bien que sous la double accusation de meurtre et fabrication de fausse monnaie, il obtint de vendre, avant d'être jugé, son château au maréchal de Foucaud. C'est assez étonnant. « La monnaie que fabriquait le seigneur de Bourg n'avait que le défaut de ne pas sortir des ateliers du prince. » « J'ai vu, il y a quelques années, une de ses pièces de six livres ; elle était d'un poids juste, bien imitée, supérieurement frappée d'excellent argent ; elle avait seulement en largeur et épaisseur, une différence imperceptible avec les pièces de six livres en vrai coin royal du même règne. »

« On a prétendu qu'il y avait quelques mines d'argent dans le pays. Le Vigean a eu pendant quelque temps la réputation d'en posséder une... Dans le voisinage de Saint-Léger-Magnasais, je peux attester avoir vu ramasser à la surface du sol un morceau de substance pierreuse, qu'un de mes amis, par le seul secours du feu à une forge de maréchal, convertit en un lingot qu'il présenta à l'hôtel de la

monnaie à Limoges où on l'assura que ce lingot était de véritable argent »...

Il s'est longtemps conservé sur les lieux des poinçons et autres instruments de fabrication trouvés dans le château... On a aussi fréquemment trouvé au Bourg, des pièces provenant de l'atelier de presse monnaie. Les tours subsistantes ont d'assez profonds souterrains imperméables à l'eau... »

En faut-il davantage pour ressentir l'envie d'aller fouiller ?

## TRÉSORS ET SOUTERRAINS

« Ecoutez donc jusqu'à la fin, et sachez que les mers et les fleuves sont habités, de même que l'air ; les anciens Sages ont nommé Ondins ou Nymphes cette espèce de peuples. Ils sont peu de mâles, et les femmes y sont en grand nombre. Leur beauté est extrême, et les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La terre est remplie presque jusqu'au centre de Gnomes, gens de petite stature, gardiens de Trésors, de minières et de pierrieres. Ceux-ci sont ingénieux, amis de l'homme et faciles à commander. Ils fournissent aux Enfants des Sages tout l'argent

qui leur est nécessaire, et ne demandent guère, pour leurs services, que la gloire d'être commandés. »

MONTFAUCON DE VILLARS,  
*Le comte de Gabalis.*

Comme les trésors, il y a des souterrains partout. La France est un fromage de gruyère : rien qu'à Paris on en compte au moins 300 kilomètres ; à Provins, on parle de 1 216 kilomètres de souterrains !

Des personnes beaucoup plus qualifiées que moi les ont étudiés.

Citons la revue « Chthonia », éditée en Espagne, qui adjoint à l'étude des souterrains l'étude des notions religieuses primitives et leurs manifestations matérielles dans l'occident médiéval.

Parler des souterrains est une chose plus compliquée qu'on ne pense. D'abord, qu'est-ce qu'un souterrain ? Une galerie, une voie de communication sous terre, un refuge, un hypogée ? Autant de distinguos.

Il n'est pas de mon intention de fendre les cheveux en quatre et de faire un récit technique ; des archéologues s'en occupent, des commissions, des fervents, qui réalisent d'excellent travail.

Signalons le fascicule « Souterrains-refuges, caves fortes et hypogées de Touraine », par R. Maury et le Cordier, que vous pouvez vous procurer à la société des Amis du Vieux Chinon, 81, rue Voltaire à Chinon, Indre-et-Loire.

Signalons les travaux de l'abbé Nollent, 11, rue de Glatigny, à Artenay, Loiret ;

Les travaux de l'archéologue Joseph Dechelette : « Manuel d'archéologie préhistorique celtique... » 1908 ; d'Elie de Beaufort, de l'abbé Lebœuf, etc.

La bibliographie qui m'a été nécessaire pour faire ce livre nécessiterait à elle seule un livre entier ; j'ai décidé que je n'en ferais que rarement état. Je ne classerai donc pas ceux dont je vais vous parler par époque.

Aux souterrains s'attache une sorte de romantisme et de mystère, de fantaisie peut-être, qui m'interdit l'ordre en ce domaine.

« Les églises de campagne sont parfois d'anciennes églises fortifiées qui sont assez souvent en communication avec des souterrains. Des travaux ont été effectués sous bien des villages ; ces travaux ont peut-être, à l'origine, servi de carrière, puis de refuge en cas d'invasions, de guerres. Leur entrée était d'ailleurs parfaitement dissimulée. Les habitants s'y cachaient avec une partie de leur mobilier, leurs biens les plus précieux, voire même avec leurs bestiaux. »

Parmi ceux dont je vous parlerai, vous verrez de véritables salles, dont certaines servaient d'étables.

Beaucoup de ces souterrains sont tombés dans l'oubli — et l'on pourrait intituler ce chapitre « Suivez le bœuf », tant il est vrai que ce furent souvent les braves animaux, appuyant d'une patte lente et pesante sur la terre et s'y enfonçant, qui furent à l'origine de la découverte de ces souterrains. (Maintenant, cè doit être le tracteur, mais je manque d'information sur des accidents provoqués ainsi.)

Les paysans, pour diverses raisons, ont souvent une crainte avérée à l'endroit de ces découvertes : ils rebouchent le trou.

Il n'y a pas très longtemps, dans une propriété que je connais, où il y a d'ailleurs deux étages de caves, des ouvriers, en creusant pour établir la loge d'une citerne à gas-oil destinée au chauffage central, découvrirent l'entrée d'un souterrain. Celui-ci doit d'ailleurs être important et relier le château à une

ferme qui n'est pas toute proche. Mais on mura et l'incident fut clos. Cependant, on disait depuis longtemps qu'il y avait un souterrain au château.

Souvent les galeries sont partiellement effondrées, ou tassées. En ville, le souterrain est ordinairement fractionné en caves ou fosses septiques.

Il y a un certain danger à parcourir ces cavités. Il vaut mieux porter un casque en plastique, comme on en voit sur le chef des ouvriers des Travaux Publics ou des Mines, être sérieusement éclairé, avoir des piles de rechange, une pelle-bêche, un sac à vivres, deux cordes solides, des fils, des bougies pour vérifier la teneur en oxyde de carbone, des demi-bottes, et être vêtu de treillis ne craignant pas taches et déchirures.

Les souterrains des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles sont quelquefois des souterrains à pièges... Il faut avancer prudemment et, de toute manière, prévenir préalablement quelqu'un de cette expédition. Imaginez que d'un souterrain vous passiez dans un puits et plus vite que vous ne voudriez ; si personne n'est prévenu, vous auriez beau, hors de la portée d'une oreille, crier votre déconvenue, surtout si en cours de route vous vous êtes cassé une jambe. C'est déjà arrivé.

Les souterrains de certains châteaux, par exemple ceux de Chauvigny (Vienne), de Beaumont, de Clairvaux, de Marmande dans le sud-ouest, débouchaient sur des issues secrètes.

Quand on pense trésor, on pense souterrain, et vice versa : on parle d'un veau d'or caché dans un souterrain à Saint-Saturnin-de-Séchaud en Charente-Maritime et à Merle ; d'une chèvre d'or à La Brousse en Corrèze ; je vous citerai plus loin quelques exemples de souterrains où il en fut trouvé. Il va de soi que ces habitations sous terre formaient des lieux de choix pour y cacher son bien.

Les signes qui y ont été gravés sont souvent une indication précieuse pour ce propos ; et bien que leur connaissance soit une sorte d'art, j'étudierai plus loin en détail tout ce qui a trait à la signification des signes mystérieux.

Quant à l'étude des noms de lieux relatifs aux souterrains elle donne des indications non négligeables :

« Se musser », « se mucher » est un terme de patois qui se retrouve à peu près partout en France. Il y a donc des Muches qui sont des souterrains, des caches. Le mot celtique « Mucia » indique le sens de cache. Notre langue dérive du gaulois, du grec, du latin. Les mots « forts », « creutte », « retraits », « caves », « douve », « carrière » indiquent des caches.

Aux lieuxdits : « les chaves » du patois « chaver » : creuser, il y a des souterrains. En Poitou : « roc », « roche », la « roche », « cave », « cluzeaux », « cluzel », « cluzelliers » ont la même signification.

Le mot « Ganne » (voir le chapitre de la toponymie) indique souvent un souterrain. Il faudrait voir si « La Motte de Ganne » près de Voulon où eut lieu la bataille indiquée au précédent chapitre, cache un souterrain.

Les « cheix », « Cheix-sur-Morge », « le Cheix-en-Neuville » peuvent indiquer cette présence, tout comme : Puységur, Pessegur, Champ-Secret.

Les fées jouent souvent un rôle dans les histoires des souterrains : voir le Trou aux Fées, près de Château-Ponsat en Haute-Vienne. Le village des Fadets possède un refuge souterrain et les trous ainsi nommés passent pour abriter des fées. A Lusignan se trouvent les « Trous de Mélusine », en Champagne, les « Trous des fées » ; en Vendée les souterrains sont considérés comme étant le séjour des Fadets, des « Aloubis », des « Galipotés », des

« Loups-Garous » ; ou encore servent au cortège infernal des « Chasses-Galeries ».

Solide est la légende d'êtres de petite taille vivant sous terre. Les « Cagots » ont la vie dure. En Irlande on vous entretiendra très volontiers et sérieusement des êtres à la fois nains et esprits qui se promènent un peu partout la nuit et qui vivent sous terre.

Les « Caves du Diable », les « Trous d'enfer » « grottes des Sarrasins », « caves des Bohêmes », tout cela a sa signification.

Combien de noms, en Bretagne, commencent par Plou ! Poudalmézeau, Plougastel, Plozevenet, etc. Or le radical est ce qui reste d'un mot qui signifiait « paroisse ». Il y en a tellement que l'argot a voulu que les Bretons fussent surnommés les Plouques !

Aucun rapport avec les souterrains, bien sûr, mais un nom a une origine, et il convient de le savoir.

Les souterrains sont très souvent sinueux et leur hauteur varie ; il en est peu qui dépassent deux mètres, bien que j'en aie vu qui étaient voûtés à plein cintre et où une charrette de foin serait aisément passée. Presque toujours ils comportent des tuyaux ou orifices d'aération, des voyants, qui peuvent être atteints par l'intérieur même du souterrain ou qui donnent sur l'entrée. On devait pouvoir tirer des flèches par ces pertuis, en direction de celui qui cherchait à forcer l'entrée.

On a même retrouvé des arcs, qui, à l'origine, étaient tendus vers une direction donnée et que l'ignorant devait détendre au passage et se faire flécher. Bon piège ; origine templière.

Presque tous les souterrains comprennent des niches dans leurs parois. Ces niches ont dû servir à ranger des vivres, des lampes, des objets divers. Les postes à lumière étaient souvent disposés à l'angle

de galeries. La lampe à huile est vieille comme le monde, la torche également. Des banquettes sont souvent taillées à même la paroi, et en plus de l'usage de sièges, servaient de couche.

Des étables y furent creusées, comme on le voit à la Saulnerie, dans la Vienne, à Mœuvres, dans le Nord, etc. Des auges avaient même été aménagées. Des foyers ont été trouvés, ainsi que des cheminées qui, astucieusement, débouchaient dans des cabanes ou maisonnettes extérieures.

Comme toujours, l'eau était un problème. Premièrement pour ne pas inonder le souterrain lorsque, le creusant, on était amené à tomber sur l'une des innombrables sources ou cours d'eau souterrains qui parcourent les entrailles de la terre. Un sourcier de ma connaissance a même remarqué que certains souterrains faisaient des détours justement en fonction de ce danger. Deuxièmement, l'eau était nécessaire, aussi les souterrains furent-ils souvent creusés à proximité de rivières, de points d'eau, de sources ; d'autant plus qu'un cours d'eau au creux d'une petite vallée permet des forages horizontaux dans le flanc du coteau, plus aisément qu'un forage en pente, pour trouver le niveau proprement dit du souterrain. Ces derniers aboutissaient d'ailleurs souvent à un puits.

A Mouilleronds-en-Pareds (Vendée), à Vendôme, une source captée approvisionne le souterrain. Ce même apport d'eau est quelquefois canalisé de telle sorte qu'il faut en franchir le cours pour pénétrer dans la cache.

La défense des souterrains était très rigoureusement étudiée ; ils présentaient des goulets d'étranglement, où l'assaillant éventuel ne pouvait faire passer qu'un homme à la fois — ce qui permettait évidemment de l'occire plus facilement ; on y ménageait aussi des renforcements où un guetteur pouvait

se placer, des ouvertures dans la paroi qui sépare deux conduits parallèles ; des encoches étaient creusées, vis-à-vis, dans les parois et permettaient d'y insérer des pièces de bois qui, imbriquées les unes aux autres, formaient barrière. Les souterrains suivent ainsi des parcours tourmentés et ont plusieurs issues.

On peut voir des trappes, comme des pièges à éléphant, à Loubigné (Deux-Sèvres), à Gergovie (Puy-de-Dôme), aux Lourdines, en Charente-Maritime.

L'entrée d'un souterrain est souvent défendue par une église, une tour, une butte ou une levée de terre. L'église avait presque toujours été un refuge sacré, et protégeait le rassemblement de la population pour descendre dans la cache.

En plus des entrées de souterrains par un puits, sous une tour, voire sous l'autel d'une église, les entrées étaient souvent recouvertes d'une grande pierre.

On a trouvé un peu de tout dans ces souterrains : des ossements, des poteries, des haches, des billes de pierre, de silex, des bracelets de bronze, des briques ; quant aux pièces de monnaies, on en a trouvé à : Convers, Tréhuinec (Morbihan), Préceptes (Lot-et-Garonne), Les Mechins, Le Chaillat (Allier), Monteus (Dordogne), La Croix-de-Boby (Dordogne), Moulin-Guibert (Vienne), Beauvais-sur-Mothe (Charente-Maritime), Naours (Somme), La Limagne, Mallièvre (Vendée), Récicourt (Meuse), Ormes (Loiret), Maves (Loir-et-Cher), Hénin-Liétard (Pas-de-Calais), Stang-Vihan (Finistère), La Bigotterie (Vienne), La Roche-Rimbaud (Deux-Sèvres).

Il y a une grande quantité de souterrains en Gironde, en Limousin et Poitou, en Creuse, Eure-et-Loir, Eure, Loire, Seine-et-Oise, en particulier. Déjà dans les anciens temps, Strabon et César parlaient de l'habileté des Gaulois à creuser des sou-

terrains. On les y enfumait parfois, comme des blaireaux. Les druides avaient leurs cavernes. La veillée de nos paysans se passait souvent sous terre ; on y « causait » en filant la quenouille.

Pendant les guerres de Vendée, les Chouans creusaient de nombreux refuges d'où ils surgissaient pour surprendre et canarder les Bleus. Les premiers chrétiens, pourchassés, persécutés, eurent leurs catacombes et la messe y fut célébrée. Les chroniques de Saint-Denis en parlent. Pépin, en 767, s'empara de grottes et souterrains en allant de Bourges à la Garonne.

Au cours des invasions normandes, les souterrains servaient de refuge, comme toujours, et à Marmoutiers, en 852, les trésors des monastères furent cachés dans les souterrains de l'Abbaye. En 861, les moines de Saint-Germain-des-Prés se cachèrent de la même manière.

Des silos servaient aussi à camoufler les récoltes. Guillaume le Breton, dans la Philippide, parle des souterrains, des cryptes, lors du siège de Château-Gaillard en 1202. Chartres est truffé d'excavations ; elles passaient déjà pour anciennes au XI<sup>e</sup> siècle.

Ces souterrains avaient souvent été creusés au su et au vu de tous. Lorsqu'il s'agissait de souterrains collectifs, toute la population s'y mettait. Voici un extrait tiré du procès-verbal du Congrès archéologique de France, 31<sup>e</sup> série, Fontenay-le-Comte :

« Le peuple des bourgs de Petosse, Pouillé-Longesve, Chazay, Saint-Martin-de-Fraigneau, Oulmes et Benet, et autre plat pays, fut, en l'année 1033 et années suivantes, battu de maux que ne saurait nombrer, par la guerre entre les seigneurs propres et particuliers et ceux de Colonge et de la Motte d'Ardin. Les maisons et champs furent brulez, les hardes, coffres et bêtes volez, et habitans massacrez et mutilez. Ce qui restait forcé de fuir en foretz

et abandonner leurs lieux qui, de longtemps ne furent ensemencés. »

Or, Petosse est connu pour ses souterrains situés sous l'église.

En Rouergue, de nombreux souterrains sont appelés « caves des Anglais » et ont dû servir pendant la guerre de Cent ans et autres guerres, celle de Trente ans, pendant laquelle les habitants de Ponthieu et de Hermont (Somme) s'y réfugièrent. A la Valrivière, commune de Sexcles, pendant la Révolution, le prêtre trouva sous terre un abri efficace.

Les squelettes ne sont pas rares. On en a retrouvé, criblés de pointes de flèches, dans les grottes du Petit-Morin.

On a retrouvé également des souterrains sous certains camps romains, à Estrun, Crot de Courtrai, près d'Arras, à Noyelle-Vion en Artois, à Tironcourt et à l'« Etoile » en Picardie.

Les mottes féodales en renferment, notamment en Vendômois et à Terret, commune d'Arpheuilles (arrondissement de Montluçon), à Neuville-en-Hez, à Sacy-le-Grand et à Tricot (Oise), à Lutz (Eure-et-Loir), à Villouzières.

A Périgueux, pendant la guerre de Cent ans, des paysans se réfugièrent dans ces souterrains et y furent enfermés par les Anglais ! Dans le Piémont, en 1510, 2 000 paysans furent bloqués sous terre par l'armée de Bayard. En 1814, les Cosaques en firent autant dans les souterrains de Poissy, dans l'Aisne.

A Hautetisle, à Mézières, à Rolleboise près de Mantes, dans la vallée de la Seine, les exemples de souterrains servant régulièrement d'habitation sont bien connus. Si vous remontez la Seine en bateau, vous ne pourrez manquer de penser que les anciennes forteresses qui en commandèrent la vallée étaient reliées entre elles par ce moyen.

On connaît aussi les habitations troglodytes des

coteaux de la Loire et du Cher : sous les agglomérations de Montrichard et de Saint-Aignan, qui sont voisines, il y a de véritables villes souterraines.

Des habitations semblables et ayant jusqu'à sept étages sous terre sont recensées à la « Chaud de Perrier » sur le bord de la Couze, à l'ouest d'Issoire, en Puy-de-Dôme ; à Ormes, Berru, Cupperly, Moronvilliers, Pont-Faverger (Marne) ; à Perthes (Ardenes) ; à Laversines (Oise) ; au Puits-Pacaud, au Petit-Vernet, à Beaulieu, à Corrigé-Chamboret (Haute-Vienne) ; à Rom et au Pin (Deux-Sèvres) ; à Roudette, Rouffiac, Montvert-Pons (Cantal).

Là, les souterrains serpentent sous les villages mêmes ; et dès les villages ci-après, ils sont situés sous l'église : à Arthenac, Barzan, Saint-Georges-des-Agoûts, Pont-l'Abbé-d'Arnoult (Charente-Maritime) ; à Chalais (Charente) ; à Senergues, Saint-Amand-des-Côtes, Tonluet, Céor (Aveyron).

Certains murs, très épais, des constructions féodales ou anciennes sont en réalité creux et servent de passage soit à un escalier qui descend vers une cache, soit à un conduit.

Dans le Nord, les souterrains sont appelés « boves » ; Arras, Cambrai, Béthune, en possèdent d'importants réseaux à plusieurs étages.

La célèbre et très antique abbaye de Maillezais en Vendée a un réseau de souterrains voûtés, avec croisée de cintres.

A Ressons-sur-Matz (Oise), un souterrain long d'une quinzaine de kilomètres se dirige vers Montdidier.

A tous ceux qui veulent avoir un aperçu du réseau parisien, je recommande de lire le livre « Paris souterrain » de Kunstler <sup>1</sup>.

---

1. Editions Flammarion.

Presque toutes les villes historiques de France ont leur réseau : Orléans, Chartres, déjà cité, Lisieux, Bayeux. A Bourges, la ville de Jacques Cœur, l'alchimiste, des souterrains sont situés sous l'hôtel même qui porte son nom ; à Clermont-Ferrand ; à Limoges, sous l'Evêché, sous le couvent des Petites-Sœurs-de-la-Croix ; à Poitiers sous la rue des Cordiers, près de l'ancienne église des Cordeliers, à l'Hôtel de la Prévôté, sous la cathédrale.

Sainte-Radegonde, réputée pour sa beauté, y dompta, dit-on, le dragon que les gens du cru appelaient la « Grande Goule », et cette légende est dans la mémoire de tous les Poitevins.

Le tracé des souterrains est parfois si tourmenté qu'on ne peut s'empêcher de penser au labyrinthe de la mythologie, à la danse labyrinthe, aux labyrinthes dessinés par les dalles noires et blanches dans nos cathédrales. Dans la plupart des mythologies, la vie prenait sa source dans le monde souterrain. La Déesse-Mère gauloise passait une partie de sa vie sous terre, avec Cernunnos, Dieu des richesses cachées. L'eau surgissant des profondeurs, était symbole de vie. Les entrailles de la terre étaient le domaine des morts : la descente aux enfers des mythologies... le Styx n'était-il pas souterrain ?

Des amis, qui possèdent un château, décidèrent un beau jour de niveler les douves. Le bulldozer, en effectuant ce travail, fit apparaître, sur une des parois rocheuses, une statuette grossière représentant une sorte d'être féminin, cachant à moitié, dans les plis de sa robe, un enfant. On prit cette sculpture pour une Vierge ancienne ; mais je ne suis pas éloigné de croire qu'elle représente plutôt une Déesse-Mère. De quelle époque est-elle ? Je n'en sais rien, mais il est curieux de savoir qu'on disait, depuis longtemps, qu'un souterrain partait du château. Il avait été découvert et rebouché sous le Pre-

mier Empire ; on y trouva des pièces datant de Jeanne d'Arc.

Les souterrains et trésors vous ont intéressé ? Voici quatre schémas vous indiquant pour les départements de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord, de la Creuse, des itinéraires tracés en fonction des découvertes qui y furent effectuées.

### ITINÉRAIRES DES TRÉSORS ET SOUTERRAINS DE LA SOMME

#### *Premier itinéraire.*

Nous commencerons par l'extrémité sud-est du département (carte Michelin n° 53), juste sous la ville de Ham, à Muille, où en novembre 1873, on fit une trouvaille assez importante de pièces gallo-romaines.

De là, vous remonterez à Falvy, au nord-est, à environ 15 kilomètres, où, le 23 avril 1968, on trouva un trésor composé de deux vases contenant six mille pièces qui avaient été frappées à Trèves.

A Driencourt, ensuite, à 4 kilomètres au nord-est de Péronne, il y a un souterrain. A Allaines, à peu près à la même distance, mais à l'ouest de Driencourt, près du lieudit « La Tortille », se trouvent également des souterrains.

De là, en prenant la route qui mène à Cambrai, à une quinzaine de kilomètres, se trouve le village d'Heudicourt où l'on découvrit, en juin 1878, plusieurs centaines de pièces. Et dans ce même village,

rue de Fins, il y a un souterrain avec un puits et vingt-sept chambres. On a trouvé un trésor à Revelon, en 1878, un peu au-dessus de Heudicourt.

Toute la partie entre Heudicourt et Cambrai est percée de souterrains. Nous en reparlerons dans l'itinéraire du Nord. Il faut aller maintenant à Maurepas, un peu à l'ouest du chiffre 26 de la carte Michelin n° 53, à côté de l'autoroute du Nord.

A Maurepas, donc, au sommet d'une butte, s'ouvrirait l'entrée d'un souterrain avec des chambres latérales et conduisant à un puits très profond.

A Combles, au nord de Maurepas, des souterrains ont été utilisés lors de la guerre 14-18 par les Allemands. De Combles, en direction de la ville d'Albert, vous trouverez le village de Fricourt où, en 1874, on découvrit un trésor de plusieurs milliers de pièces.

Nous remontons ensuite au nord-est d'Albert, à Mailly, où, sur l'ancienne voie romaine, on trouva un flacon contenant des bagues et médailles en or.

Au nord-est encore, à Thièvres, on trouva en 1836 des monnaies d'or de Trajan, et en 1880, 3 500 pièces diverses.

Redescendons vers Amiens, à Mirvaux, qui possède son souterrain, et à côté de Pierregot, où, en 1856, on fit deux découvertes successives donnant plus de 600 pièces de 6,5 grammes.

A Rivery, à côté d'Amiens, au lieudit la Creuse, il y a une entrée de souterrain découvert en 1915-1916 ; à Amiens, au cimetière Saint-Louis, on découvrit, en 1890, 25 pièces romaines, et sur le territoire de la paroisse Saint-Jacques, en 1899, 23 pièces.

A Glisy, à environ 6 kilomètres à l'est d'Amiens, on trouva vers 1876 un bassin de cuivre rempli de pièces.

Juste au sud de Glisy, à Boves, dans la forêt, on découvrit une trentaine de pièces. — A noter que Boves est le nom couramment donné, dans cette

région, aux souterrains. Il y a là des ruines qui doivent en cacher l'accès.

Sur la route d'Amiens à Saint-Quentin, à Hamel-Bouzen, pas très loin de Villers-Bretonneux, mise au jour, en 1944, de deux cent seize pièces.

A Bayonvillers, là, une véritable explosion, c'est le cas de le dire, car en 1917, des soldats qui faisaient sauter des obus, découvrirent cent dix kilogrammes de pièces, ce qui dut singulièrement améliorer leur « ordinaire ». D'ailleurs, entre Villers-Bretonneux et Bayonvillers, à Wiencourt, sous le château, deux galeries souterraines se croisent.

A Herleville, toujours à l'est, à la naissance d'un petit vallon qui descend vers la Somme, près d'une ancienne voie romaine, se trouvent plusieurs souterrains. Au sud-est, à Le Quesnel, il en est un fort long qui passe sous la rue de l'Église en formant une croix. Au croisement, on trouve un puits et une quarantaine de salles taillées de part et d'autre du souterrain. L'une des trois entrées du souterrain se trouve dans l'église.

Terminons ce premier périple dans la Somme par un passage à Fransart, juste un peu au nord de Roye, ainsi qu'à Parvillers où, dans chaque village, sous l'église, se trouvent des souterrains.

### *Deuxième itinéraire.*

Nous repartirons par Amiens — en rappelant, en outre, qu'au sud de cette ville, sur un coteau, on trouva, en 1908, cent vingt pièces d'argent — et nous nous dirigerons vers Doullens ; à 17 kilomètres de là, il y a le village de Naours qui révèle une ville souterraine très ancienne, connue depuis au moins le XII<sup>e</sup> siècle ; elle servit de refuge au cours des guerres des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. On y a trouvé

des monnaies. Creusée à 33 mètres de fond, comportant au moins 28 voies, 2 kilomètres de rues, plus de 300 chambres sur plusieurs étages, des chapelles, puits, etc., même le bétail y était descendu. Ce vestige mérite vraiment le voyage.

A 12 kilomètres à l'ouest, se trouve Saint-Légerles-Domart, où en juillet 1909, dans trois pots, on trouva 20 kilos de pièces d'argent du XVIII<sup>e</sup> siècle.

A 3 kilomètres au nord, Domart-en-Ponthieu possède sa crypte ; à Franqueville, tout à côté, au lieu-dit Vieilles Carrières, sous une enceinte rectangulaire, s'étire un souterrain de plus de 60 mètres de long et comptant 28 cellules.

Nous suivrons ensuite à peu près la vieille chaussée Brunehaut, avec Maison-Rolland où il y a deux souterrains, puis Hiermont au nord-est, où 75 salles sont creusées dans un grand souterrain comprenant aussi un puits.

A 13 kilomètres de là, Maison-Ponthieu : souterrain dont l'entrée principale est près de l'église. Il y a deux galeries et un puits ; un autre souterrain à Noyelles-en-Chaussée et un autre encore à Gapennes, où un puits du presbytère y donne accès.

Dans la partie nord-ouest du département, à Quend, en 1897, on trouva près de 1 600 pièces. Puis, non loin de Rue, à Saint-Firmin, en 1877, une centaine de pièces. A Feuquières-en-Vimeu, entre Eu et Abbeville, en mars 1878, un plein vase de monnaies.

Terminons notre voyage dans la Somme en revenant vers l'est d'Abbeville où, dans la commune d'Ailly-le-Haut-Clocher, plus précisément, à Domqueur, on a trouvé 300 pièces. Il y a aussi un souterrain.

A Francières, juste à côté d'Ailly, on a découvert en 1870, 800 pièces. Prenons ensuite la route de Poix ; station à Wamel, avant Dreuil-Hamel. Il s'y trouve un souterrain. Puis en direction d'Amiens, à Piqui-

gny, il y a plusieurs souterrains sous le camp des bois du Gard, où s'élève d'ailleurs une abbaye cistercienne.

A Ailly-sur-Somme, à 8 kilomètres d'Amiens, près de la voie ferrée, s'ouvrent plusieurs entrées de souterrains.

Passons à Molliens, Vidame, Hornoy, pour aller au château de Brocourt, près de Liomer. Au lieu-dit « Le Forestel » près de ce château, vous avez un souterrain de 200 à 300 mètres avec chambres.

A Tronchoy, au sud-est de Liomer, on trouva, en septembre 1800, un trésor évalué à 150 000 francs de l'époque. On a signalé dans la même région, en 1817, la découverte faite par un paysan, sous le soc de sa charrue, d'un magot qui fut pillé et dispersé par les témoins de la trouvaille. Enfin, au sud-est de Poix, à Sentelie, en 1860, on fit encore une trouvaille de plusieurs centaines de pièces.

### *ITINERAIRES DES TRÉSORS ET SOUTERRAINS DU PAS-DE-CALAIS*

Supposons que nous partons du Touquet, et cela pour la commodité du trajet ; prenons la carte Michelin n° 51.

A Etaples, le 15 juin 1964, on découvrit trois mille sept cent quatre-vingt-onze pièces de monnaies. A 18 kilomètres exactement au nord-est d'Etaples, au village de Prieures, le 17 juillet 1913, on avait déjà trouvé près de soixante-dix pièces d'or.

A une quinzaine de kilomètres au nord-est, se trouve la localité de Menneville où, en 1767, on fit une trouvaille importante. En direction du cap Gris-

Nez, à Marquise, on découvrit un vase de cinq cents pièces d'or et d'argent du xv<sup>e</sup> siècle. Puis, en 1901, on y trouva six cents pièces plus anciennes.

A l'ouest, au bord de la mer, à Ambleteuse, en 1839, on recueillit dans les rochers une coupe et des cuillères d'argent, un vase en forme d'aiguière, une statue de bronze et cent trente-six pièces.

Près de Calais, des pièces d'or furent également découvertes. Dix-sept kilomètres plus loin, à Ardes, le long de la route qui mène à Saint-Omer, on déterra, en 1874, un vase qui contenait trois cent cinquante pièces de monnaies ; à Salperwick, près de Saint-Omer, en 1852, on en avait déjà trouvé mille six cent trente-six.

Vous irez ensuite vers Hesdin, au sud-ouest, et à Tilly-Capelle où 40 pièces d'or furent découvertes. Puis, en direction de Saint-Pol, à 12 kilomètres au sud de Prevert, près de quatre kilos de pièces furent trouvées à Boubers-sur-Canche.

Vers l'ouest, à Estrée-Wamin, dans une tombe, on découvrit vers 1879, un vase plein de monnaies.

Remontez à Houvin-Houvigneul, il y a un souterrain sous l'église ; à Magnicourt, juste à côté, encore des souterrains près de l'église.

Au nord, juste de l'autre côté de la grand-route, à Bailleul, en 1847 on trouva un trésor de 450 deniers, puis en direction d'Arras, à Aubigny-en-Artois, en 1864 fut trouvé un vase à col allongé contenant environ 700 pièces d'or, « dont il en fallait environ quatre-vingt pour peser une livre » ; chacune pesait donc plus de six grammes.

A Haut-Avesnes, en direction d'Arras, il y a une ancienne commanderie de Templiers ; sous ce château : souterrain et carrières.

Au sud, à environ six kilomètres à Lattre-Saint-Quentin, il y a de grands souterrains dans la mine de Filescamps.

Au nord d'Arras, à Roclincourt, l'église se dresse au-dessus des souterrains. Suivez la route d'Hénin-Liétard : à Arleux-en-Gohelle, sous la ferme de la Collégiale de Saint-Pierre-de-Lille, s'étirent des souterrains à 5 galeries.

A Beaurains, à 2 kilomètres d'Arras, le 21 septembre 1922, on trouva 40 médaillons en or, plus 300 pièces de monnaies d'or et d'argent, plus des bijoux, des camées et divers objets d'art. A quelques kilomètres au sud-est, à Ficheux, en avril 1857, des cultivateurs avaient déjà trouvé un grand vase contenant 9 000 pièces. Et à 13 kilomètres au sud-est à Fomquevillers, l'année 1870 fut marquée par une récolte de monnaies d'or portant l'effigie de l'empereur romain Marc Antoine.

La région de Beaumetz-lès-Loges, un peu plus au nord, est truffée de souterrains :

à Beaumetz-au-Loges, un souterrain part de l'église, passe sous le château et aboutit à une carrière ;

à Simencourt, juste à côté de Beaumetz, entrée de souterrain dans l'église ;

à Gouy-en-Artois, souterrain ;

à Basseux, un vaste souterrain qui mériterait d'être visité ;

à Bellacourt, trois souterrains, près de Château-Boutmy ;

à Rivière : aux lieuxdits de Bellacourt et de Bois-Bourmont, des souterrains ;

à Bertincourt : souterrain avec entrée près de l'église, et une autre entrée, murée, dans le clocher ;

à Wailly, à 900 mètres du calvaire, un souterrain.

Tous ces petits villages se touchent presque. Nous terminerons la visite de ce département en descendant à Montchy-au-Bois, où il existe des souterrains, puis en direction de l'autoroute, à Ervillers où un

grand souterrain est jalonné de trois puits qui approvisionnent aussi le bourg.

De l'autre côté de l'autoroute, à Vaulx, puis Beugny, sous le clocher de l'église, un souterrain ; et à Beaumetz-lès-Cambrai autre souterrain sous le jardin du château. A Hernies, au milieu de la tour de l'église, entrée d'un vaste souterrain à huit galeries et trois cents cellules. A Ruyaucourt, autre entrée, mais murée, dans un clocher. A Bertincourt, même situation.

### *ITINERAIRES DES TRÉSORS ET SOUTERRAINS DU NORD*

Commençons par la poche nord-ouest du département : à Bergues, à 9 kilomètres de Dunkerque, en janvier 1911, en démolissant la mairie, on trouva cent quatre vingt-douze pièces d'or datant de Charles-Quint.

Revenons vers Cassel, au village de Ledringhem : en déblayant une fosse à fumier de la ferme de Mormentyn, en 1852, on découvrit un vase de près de dix-huit litres contenant environ trente-cinq mille pièces d'or qui valaient, au bas mot, 400 millions d'anciens francs. Cette trouvaille fut dispersée.

En révélant ces détails, et aussi en parlant du trésor de Brigueil-le-Chantre, trouvé sous le dallage de la cure, je me suis demandé combien de prêtres j'allais entraîner à défoncer le dallage de la leur, et dans le cas de Ledringhem, combien de cultivateurs qui pourront lire ce livre vont vider leur fosse à purin et se mettre à fouiller dedans.

A Lille, rue des Suaires, quand on creusa les fonda-

tions du nouveau théâtre, un ouvrier trouva des pièces d'or. Je ne parle pas des possibilités de trésor à Lille, il y en a plusieurs.

Déjà en 1779, à Annapes, à 8 kilomètres à l'est de Lille, on avait découvert un trésor de monnaies ; à Bouvines, avait aussi eu lieu la découverte d'un premier petit trésor de cent quarante pièces, et en 1872, près d'un puits, un second trésor de neuf cents pièces.

Descendons vers Douai. A Fressain, canton d'Arleux, en 1804, découverte d'un trésor de mille huit cents pièces. Juste à côté de Douai, dans le faubourg de Lambres, pourrait se situer un trésor mérovingien. En effet, le roi Sigebert I<sup>er</sup>, né en 535, assassiné vers 575 à Vitry-sur-Scarpe, fut inhumé à Lambres.

Sur la commune de Cantin, en direction de Cambrai, plusieurs découvertes ont été faites : à Auberschicourt, en 1561, on trouva une grande quantité de monnaies d'or, d'argent, des vases et des fioles. A l'est de Valenciennes, dans la forêt de Wallers, on découvrit un vase contenant cent cinquante pièces.

Remontons vers la frontière belge ; à Château-l'Abbaye, en 1818, découverte d'un trésor de près de six mille pièces ; ensuite en direction de Condé-sur-Escaut, à Notre-Dame-aux-Bois, en 1847, trouvaille d'un lot de mille deux cents pièces. A Vieux-Condé, juste à côté, on fit une découverte semblable. A 5 kilomètres au sud de Valenciennes, à Famars, le 19 novembre 1823, on trouva huit moules à médailles ; puis, le 22 novembre, une masse de médailles agglomérées ; le 25 août 1824, apparurent trois vases contenant neuf mille cinq cent cinquante-cinq pièces ; le 9 octobre 1824, quatre vases contenant neuf mille cinq cent quinze pièces ; enfin, le 10 janvier 1825, les fouilles ayant été poursuivies, on

exhuma encore deux vases contenant huit mille deux cent quarante-trois pièces d'argent. Il y avait là les ruines d'un temple à Mars qui avait été bien dégagé et mis au jour.

Poursuivons vers l'est ; un peu au sud de la ligne Famars-Bavay, à Gommegnies, le 10 mai 1724, on découvrit un récipient de cuivre contenant sept mille pièces ; à Bavay, vieux centre gallo-romain aux ruines impressionnantes, on fit également trois découvertes. Descendez vers la forêt de Mormal ; près de Mecquignies : en août 1804, sous un gros hêtre, on déterra plusieurs centaines de pièces d'argent et, en 1862, dans la même forêt, des vases contenant plusieurs milliers de pièces de monnaies.

Ensuite, on ne trouva plus de trésors, mais des souterrains.

De Bavay en direction de Saint-Quentin, on tournera à droite, à Le Cateau, vers Cambrai. Au premier village, Inchy-Beaumont, un souterrain passe sous l'église ; l'entrée en est bouchée. A Caudry, à trois kilomètres de là, il y avait une entrée de souterrain dans l'ancien cimetière à côté de l'église. Retrouvé en 1846, la galerie, à 13 mètres de fond, était longue de 74 mètres et comprenait quatorze chambres.

Des souterrains, vous en découvrirez encore à Ligny-en-Cambrésy, au lieudit Raboquène, à 8 ou 9 kilomètres sous le village de Carnières ; de même à Ywuy et à Etrun, il y en aurait un autre près de l'angle nord du « Camp de César ».

Redescendons vers Cambrai. A Sailly, à 800 mètres d'une ancienne voie romaine, une longue galerie souterraine de plusieurs branches est marquée d'un puits à l'intersection. Plus loin, en direction de Bapaume, près de l'église de Mœuvres, les galeries du souterrain comportaient aussi des écuries et des étables.

Et pour clore notre liste de souterrains de cette région, citons encore ceux de Fontaine-Notre-Dame, Cantaing, Rumilly-en-Cambrésis, Crèvecœur-l'Escaut, sous le Mont-Revelon, Lesdain, Masnières, Marcoing, Ribecourt-la-Tour, Villers-Plouich (comportant quatre-vingt-seize chambres), Gouzeaucourt.

Enfin, à Villers-Guislain, il y a une véritable cité souterraine, dont les galeries aboutissent à une place centrale. Les Allemands s'en servirent en 1917.

Quand on sait combien cette région septentrionale de la France connut de batailles au cours des siècles, on ne peut s'empêcher de penser à l'incalculable nombre de fois où les habitants durent enterrer leurs fortunes... Tous ces souterrains n'offraient-ils pas les meilleures des caches ? N'y a-t-il donc pas lieu de les explorer systématiquement ?

### *ITINÉRAIRES DES TRÉSORS ET SOUTERRAINS DE LA HAUTE-VIENNE*

Limoges est une vieille ville, pleine de monuments anciens. Elle réunit donc les caractéristiques historiques nécessaires pour que ses entrailles recèlent des souterrains. Eh bien ! Je n'en ai pas trouvé dans cette cité ! Les règles, voyez-vous, ne sont jamais absolues. Bon, mais à défaut de souterrains — des trésors ? Dans les murs, au fond des caves, dans des parois de puits ? A peine !

En 1848, dans la rue du Saint-Esprit, on découvrit un jour quelques pièces d'or. Puis, dans les arènes, trente-six pièces d'argent. Une misère ! Broutille encore, en 1866, près de la porte du Bourg-Saint-Just : dix pièces. La seule trouvaille d'importance

se fit longtemps attendre ; elle eut lieu le 7 mai 1926, à moins d'un mètre du Chemin de Sainte-Magdelaine ; des terrassiers qui creusaient les fondations d'un mur de clôture tombèrent sur un coffre contenant 28 kilos de pièces. Puis, on fit encore quelques découvertes intéressantes à 200 mètres du jardin de la clinique Chenieux et dans la zone comprise entre la gare et la Vienne. Mais enfin, pour une ville comme Limoges, c'était maigre.

Or, un jour que, quittant cette capitale du Limousin, je me rendais à Châlus, pour y contempler le château que Richard Cœur de Lion avait assiégé pour s'emparer du trésor qui y était gardé, je m'avisais que l'histoire mouvementée de cette région avait tout de même bien dû provoquer le creusement de souterrains. La suite de mon enquête ne m'a pas déçu.

Et voici — je vous la livre — la carte souterraine de la Haute-Vienne :

- près du village de Dournadille,
- au lieudit La Soupèse,
- sous le château de Montbrun,
- à Oradour-sur-Vayres,
- à l'ouest de Saint-Mathieu, aux lieuxdits Puy-Pascaud, Lescaux et Puits-Vernet,
- à Les Salles-Lavanguyon,
- près de Rochechouart, au Breuil-de-Gorre et au village des Plats ; à Saint-Auvent, au lieudit La Pouge ; à Roye et au Roule ; à Saint-Cyr ; à Cognac-le-Froid ; à la Dierse, on trouve même, en 1878, un grand vase de bronze rempli de pièces,
- à Saint-Junien, au lieudit Au Champ.

Dans les environs mêmes de Limoges, on trouve des souterrains :

- à Nexon, au village de Violotte près de Saint-Hilaire-les-Places, au village de Rongiras, près de Janailhac ;

- à Saint-Léonard, au lieudit Le Temple, des galeries réunissent plusieurs salles ;
- à Saint-Yriex, à 3 kilomètres au sud de Muret ;
- à Coussac, près du village de La Prade ;
- à Curron, à Château-Chervix ;
- à Meuzac, à Saint-Germain-les-Belles ;
- à Saint-Witte, à la Porcherie ;
- à Saint-Hilaire-Bonneval, au-dessus de Pierre-Buffière.

Remontez à l'est, à Royères, sous le château de Brignac il y a plusieurs galeries — et à Saint-Priest, encore un souterrain. A 14 kilomètres au nord-est, au village d'Ausiac, un souterrain débouche près d'un ancien temple. A 6 kilomètres au nord, à la Jonchère, on trouva, en 1902, trente-deux pièces d'or.

Un souterrain encore à Bessines, au « Puy Teigneux » ; puis à Châteauponsac, à proximité du lieudit « La Valette », un souterrain, avec une salle, est appelé « trou-aux-fées ».

A 7 kilomètres au nord, à Saint-Amand, au lieudit « Le Soulier », un petit souterrain relie trois salles. A Saint-Maurice, commune de Gacheny, on trouva cinq « litres » de pièces.

Entre Limoges et Bellac, dans la commune de Chamboret, chaque village de « Vaux », et « Corrigé » possède son refuge ; à Vaulry, on trouva trois cents pièces.

Allez ensuite vers l'ouest ; à Montrol, vous trouvez trois souterrains, tandis que chacune des localités de Mézières, au lieudit « La Roche », « La Croix », sous l'église et Oradour-Saint-Genest possède son souterrain.

Au nord, à Saint-Sulpice-les-Feuilles, près de la route de Châteauroux, au village de Lavaupot, un souterrain a été comblé en partie ; au lieudit « Lacherade », il en existe un autre, de même qu'à Bannes, commune de Cramec, à Saint-Léger-Magna-

zeix, au lieudit « Villagrand » ; et à Magnac-Laval, il se trouve encore plusieurs petits souterrains.

A 6 kilomètres au sud-ouest, à Saint-Priest, au lieudit « Bressac », à Droux et à Rancon, on vous indiquera deux souterrains.

A Compreignac, on trouva, en 1811, un vase rempli de pièces d'argent, puis à nouveau un autre vase de près de neuf cents pièces ; le souterrain local s'ouvre à l'angle de l'église. D'autres se trouvent à « Chabannes », à « Védrennes », au « Puymenier » et à « La Jante ».

Revenant à Limoges par Saint-Jouvent, vous en trouverez encore un dans cette localité.

Les mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, de 1851, vous indiqueront une quantité d'autres souterrains avec description et détails.

Bien sûr, on peut continuer de laisser au hasard le soin de déceler les fortunes enfouies. On peut compter qu'un soc de charrue, un pic de démolisseur, une pioche de terrassier heurteront un jour le fer rouillé d'un coffre, ou sonneront sur la fragile paroi d'un vase enterré depuis des siècles.

Mais on peut aussi concevoir un travail systématique de recherche, fondé sur la connaissance des événements historiques locaux, puisqu'on sait que les conflits, les flux et reflux des armées toujours pillardes incitèrent les fortunés à dissimuler leurs biens les plus précieux. Et puisque l'on sait que, souvent, les propriétaires légitimes périrent avant de retrouver leurs trésors et que ceux-ci ne se volatilèrent pas, il faut bien qu'ils gisent quelque part. Et puisque l'on sait que les souterrains ne furent pas creusés sur la décision de quelque caprice galant, alors, pourquoi ne pas innover et détrôner le hasard ?

Les archives départementales, les ouvrages d'histoire locale sont souvent — à qui sait les dépouiller — les sources les plus crédibles pour orienter des sondages.

Alors, si les loisirs que vous avez demandent à être employés, et si vous avez le goût de l'étude minutieuse, vous pourrez vous offrir ce plaisir de choix qu'est l'exploration des souterrains... où, semble-t-il, rien n'a encore été découvert.

Mais il faudra aussi vous munir d'une « clé des signes » — dont je traiterai dans un chapitre ultérieur.

## LA FANTASTIQUE HISTOIRE DES TRÉSORS DE NICOLAS FLAMEL

« Le sens commun m'ayant toujours fait soupçonner qu'il y a beaucoup de vide en tout ce que l'on appelle sciences secrètes, je n'ai pas tenté de perdre mon temps à feuilleter les livres qui en traitent ; mais aussi ne trouvant pas bien de condamner sans savoir pourquoi tous ceux qui s'y adonnent, qui sont des gens sages d'ailleurs, souvent la plupart, et faisant figure dans la Robe ou dans l'Epée ; je me suis avisé... de feindre d'être entêté de toutes ces sciences avec tous ceux que j'ai pu apprendre qui en sont touchés.

« J'eus plus de succès que je n'en avais jamais espéré. Comme tous ces messieurs ne demandent pas mieux que d'étaler leur imagination, je fus en peu de temps le confident des plus considérables d'entre eux. » — a écrit MONTEFAUCON DE VILLARS dans son ouvrage intitulé « Le Comte de Gabalis »<sup>1</sup>.

---

1. Lejeune, Editeur, Amsterdam, 1720.

L'alchimie a fait couler beaucoup d'encre et Nicolas Flamel est un peu considéré comme le père de cet « Art » en France. Alors qu'il fut tout autant, sinon plus, un grand découvreur de trésors qui ne devait rien aux cornues et alambics.

Il dut naître vers 1330, on ne sait guère où exactement, à Pontoise selon toute vraisemblance, et il habita Paris sa vie entière. Il était écrivain-libraire, et épousa vers 1355 dame Pernelle.

Il confectionnait donc ses manuscrits ; en copiait et les revendait. Il s'établit d'abord au Charnier des Innocents, lieu d'implantation de sa corporation ; celle-ci s'étant ensuite transportée dans le quartier de Notre-Dame-de-la-Boucherie, Nicolas Flamel suivit le mouvement et vint s'installer rue de l'église Saint-Jacques où il acheta une échoppe contiguë aux murs mêmes de l'église. Mais il conserva la boutique qu'il avait rue des Ecrivains, à l'enseigne de « La Fleur de Lys », signe de l'accomplissement du « Grand-Œuvre ». Une partie de ses ouvriers restèrent à travailler en cette rue.

Donc, Nicolas et Pernelle sa femme, vécurent apparemment très tranquilles.

Cette tranquillité autorisait aussi le rêve, et un jour, disons plutôt une nuit, Nicolas rêva qu'un ange éclatant lui présentait un livre dont la couverture représentait des dessins curieux et incompréhensibles. L'ange lui disait : « Regarde, tu n'y comprends rien, mais un jour tu y verras ce que personne ne saura voir. »

Or, en 1357, Flamel acheta, certains disent en son échoppe, d'autres disent à Naples, un vieux grimoire orné de figures étranges et le paya deux florins. « *Celuy qui lui avoit vendu le livre ne scavoit pas ce qu'il valoit, aussi peu que moy quand je le luy acheptay. Je croy qu'il avoit esté desrobé aux misé-*

*rables juifs, ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure. »*

Nicolas Flamel avait reconnu en ce grimoire celui de son rêve : *« doré, fort vieux et beaucoup large, il n'estoit point en papier ou parchemin comme sont les autres, mais seulement il estoit fait de desliées escorces (comme il me sembloit) de tendres arbrisseaux. Sa couverture estoit de cuivre bien deslié, toute gravée de lettres ou figures estranges, et quant à moi, je crois qu'elles pouvoient bien estres des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les scavois pas lire et que je ne scay bien qu'elles n'estoient point nôtres, ni lettres latines ou gauloises car nous nous y entendons un peu. Quant au dedans, ses feuilles d'écorce estoyent gravées d'une très grande industrie, escrites avec une pointe de fer, en belles et très nettes lettres colorées » ;*

*« Au premier des feuillets, il y avoit escrit en grosses lettres capitales dorées : « Abraham le juif. — prince. — prestre. — lévite. — astrologue et philosophe, à la gent des juifs par l'ire de Dieu dispersés aux Gaules, salut ; D.I. »*

*« Après cela il estoit rempli de grandes exécractions et malédictions, avec le mot « Maranatha » qui estoit souvent répété contre une personne qui jetteroit les yeux sur iceluy, s'il n'estoit sacrificateur ou scribe. »*

Maranatha signifie malheur à, anathème, malédiction. Nicolas Flamel, qui était écrivain, passa outre, et voici comment il décrit le livre d'Abraham le juif :

*« Il y avoit sept chapitres comprenant en tout vingt et un feuillets, plus sept figures réparties après les pages sept, quatorze et vingt et un. Au troisième feuillet et en tous les autres suivants écrits, pour ayder sa captive nation à payer le tribut aux empe-*

*reurs romains et pour faire autre chose que je ne dirai pas, il leur enseignait la transmutation métallique en paroles communes, peignoit les vaisseaux au costé, et adverteissoit les couleurs et de tout le reste, sauf du premier agent dont il ne disoit mot, mais bien connu ; il disoit au quatrième et cinquième feuillet comment il peignoit et figuroit par très grand artifice. Car encore qu'il fusse bien et intelligemment figuré et peint, toustefois aucun ne l'eut sceu comprendre sans estre fort avancé dans leur cabale traditionnelle et sans avoir étudié les livres. »*

Le livre d'Abraham le juif contenait sept figures hiéroglyphiques :

- Une vierge et des serpents s'engloutissant ;
- Une croix où un serpent était crucifié ;
- Des déserts où, de fontaines, jaillissaient des serpents ; un jeune homme avec des ailes au talon, tenant un caducée, avec lequel il se frappait le casque ;
- Un grand vieillard avec une horloge sur la tête, armé d'une faux et semblant vouloir couper le pied du mercure ci-dessus ;
- Une fleur au pied bleu, fleurs blanches et rouges avec des feuilles d'or, située au sommet d'une montagne sur laquelle soufflait l'Aquilon ; le tout entouré de dragons et de griffons ;
- Un rosier fleuri au milieu d'un jardin, contre un chêne creux, et au pied d'une fontaine très blanche ;
- Un roi avec un grand coutelas faisant tuer une multitude d'enfants. Des soldats recueillent le sang et le mettent dans un réservoir où baignaient la lune et le soleil.

Passons sur les détails. — Notre Nicolas Flamel se fit expliquer quelques passages de son manuscrit, bribe par bribe, pour que sa curiosité n'attire pas trop l'attention ; mais il lui manquait l'explication du passage écrit en hébreu.

Pour arriver à ses fins, il décida d'effectuer un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle avec l'espoir de trouver en ce pays un juif qui pourrait lui expliquer ce dont il s'agissait.

Arrivé en Espagne, il rencontra un médecin juif nommé Maître Canches — *fort scavant en sciences sublimes...* — qui était lui-même à la recherche du manuscrit d'Abraham le juif !

Nos deux hommes s'entendirent à merveille et décidèrent de revenir ensemble en France ; mais à Orléans, Maître Canches défuncta subitement.

Flamel le fit enterrer à l'église Sainte-Croix. Qu'on me permette ici un bref ex-cursus inspiré par la simple coïncidence. On a déjà beaucoup parlé de l'origine du nom d'Orléans, les uns prétendant qu'il signifie *or l'est ceans* ; d'autres tenant pour : *L'or n'est là*.

Fulcanelli a écrit dans « Les demeures philosophales »<sup>1</sup> que la symbolique du nom de l'église de Sainte-Croix, où fut enterré Canches, pourrait être le « creuset » où l'on fondait et transmutait les métaux vulgaires en or. Il est également partisan de la théorie qui veut que le nom d'Orléans signifie « l'or est là, l'or est céans ».

Quoi qu'il en soit, j'ai été assez frappé de découvrir, il y a quelque temps, qu'un texte du moine Raoul Glaber, fait, en 989, état d'un trésor, décou-

---

1. Voir « Mystères des cathédrales » et « Les demeures philosophales » de Fulcanelli, qui se serait appelé Jean-Julien Champagne, né en 1877 à Levallois-Perret, mort à Paris le 2 août 1932.

vert dans les fondations de la première cathédrale d'Orléans vers le x<sup>e</sup> siècle ; il fut tellement important qu'il suffit à couvrir tous les frais de la reconstruction de la nouvelle cathédrale qui fut rebâtie sur les premières fondations.

Revenons à notre Nicolas Flamel. Il connaissait maintenant — disent les partisans de la théorie selon laquelle il fut grand alchimiste — le premier agent ou produit qui lui manquait auparavant pour commencer ses expériences et le processus de transmutation. Revenu à Paris, il s'y employa avec beaucoup d'ardeur et, le 17 janvier 1382<sup>1</sup>, réussit une première transmutation. Le 25 avril de la même année, il recommençait l'opération.

Les affaires marchant bien, il pouvait s'adonner au travail du « philosophe », du « souffleur », et rester auprès de son athanor.

Il fit, paraît-il, trois « projections » durant sa vie, et avoue avoir longtemps « séché » faute d'avoir acquis le tour de main nécessaire pour réussir.

Toujours est-il qu'il s'enrichit et l'on sait qu'en 1389, il fit élever deux arcades au Charnier des Innocents qui était voisin de la rue de la Lingerie ; la dernière arcade était chargée de hiéroglyphes. Il fit ériger le portail de Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Aux églises Saint-Côme et Saint-Martin il fit également faire des travaux. Sa femme, Pernelle, mourut en 1397. Flamel prit une part importante aux dépenses de la reconstruction de Sainte-Geneviève-des-Innocents. En 1406, il acheta une maison rue de Montmorency, des terrains vagues et deux écuries.

Là, il fit bâtir une autre maison appelée la maison du « grand pignon ». Il en acheta encore une autre

---

1. Un lundi : le jour de la lune...

au coin de la rue de Montmorency et de la rue Saint-Martin, au double du prix normal.

Puis d'autres constructions furent entreprises dans la rue Saint-Nicolas-des-Champs. En 1411, il fit rebâtir la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais. Flamel devait aussi posséder d'autres maisons rue au Maire et rue du Temple. En 1413, il termina son « Livre des figures hiéroglyphiques », et mourut le 27 mars 1417. La lecture de son testament est révélatrice de l'ampleur de ses richesses.

Assez besogneux au départ et terminant sa vie dans l'opulence, la vraie question est maintenant : l'alchimie fut-elle la seule source de sa fortune ?

Certains auteurs ont prétendu qu'il n'était pas alchimiste. Il ne reste de lui que sa pierre tombale, au musée de Cluny.

En 1790, Saint-Jacques-de-la-Boucherie devint monument national, puis fut vendu en 1797 à un entrepreneur en bâtiment qui, heureusement, sauva l'admirable monument que nous connaissons sous le nom de la Tour-Saint-Jacques.

Le passage des siècles n'entraîna pas l'oubli du nom de Nicolas Flamel. Une légende s'instaura peu à peu disant que l'alchimiste avait caché de la poudre de projection dans des murs désignés par des symboles spéciaux. On la chercha et le résultat en fut la destruction de la plus grande partie de ses édifices, en particulier son ancienne maison de la rue des Ecrivains qui avait été partagée en deux à sa mort : une partie demeurant à l'enseigne du Lys, l'autre à l'enseigne de Saint-Nicolas. Il n'en resta bientôt que deux caves où étaient gravées diverses figures.

On relate aussi qu'en 1756, un individu s'était présenté à son ancien atelier de la rue Saint-Jacques-de-la-Boucherie, disant vouloir accomplir le vœu d'un sien ami alchimiste qui, à sa mort, lui avait remis de

l'argent pour réparer la demeure de Flamel. Le « légataire » fit fouiller les caves sous prétexte de raffermir les murs, et partout où il voyait un signe il faisait démolir.

Puis, voici ce que l'on trouve dans les « Nouveaux Mélanges Biographiques et Littéraires pour servir à l'histoire de la Ville de Lyon » par Bréghot de Lut, 1839.

*« Parmi les diverses causes auxquelles on a attribué l'immense fortune du célèbre Nicolas Flamel, une des plus accréditées est la découverte qu'on prétend qu'il fit à Naples, d'un livre où étaient indiqués par des figures hiéroglyphiques les divers endroits où les juifs, lorsqu'ils furent bannis de France par Philippe le Bel, avaient caché leurs trésors avant de partir. Les juifs de nos principales villes s'étaient, dit-on, réunis, et avaient choisi dans chaque quartier une maison où avaient été apportées et enterrées dans la cave toutes les richesses des Israélites qui habitaient ce même quartier, puis un inventaire général en avait été dressé. »*

*« Nicolas Flamel, qui trouva par hasard ce précieux manuscrit chez un apothicaire, se le fit expliquer par le fameux cabaliste Rabi Nazard, et revenu en France, acheta successivement à Paris plusieurs maisons désignées pour être celles qui recélaient les trésors dont il s'agit, et consistant en or, argent, diamants et bijoux. »*

*« Il paraît que cet inventaire indiquait plusieurs de ces dépôts secrets qui avaient été placés dans des maisons de Lyon. »*

Voici à ce sujet les détails que l'on trouve dans « Le Comte de Gabalis » de Montfaucon de Villars :

*« Le livre des indications de Flamel, contenoit plus de vingt trésors dans la seule ville de Lyon, qui ont été ou qui seront trouvés par ceux à qui la Providence les a destinés. Il y en avoit un entre autres,*

que l'on pouvait présumer devoir être bien considérable parce qu'il étoit marqué dans le principal quartier où les juifs faisoient leur résidence, dans une maison qui a été nommée depuis la découverte : « l'Hôtel de Gadagne ».

« La figure hiéroglyphique sous laquelle ce trésor étoit indiqué, représentait un homme armé qui se sauoit de ses ennemis à la nage.

« On m'a dit au sujet de ce trésor que Louis XIII, d'illustre mémoire, passant par Lyon, dans le voyage qu'il en fit en Provence, avec son Premier ministre, le cardinal de Richelieu, fut régala magnifiquement par celui qui l'avoit trouvé ; et ce monarque surpris de la dépense excessive que faisoit cet homme privé, lui demandoit à quoi il avait pu trouver tant de bien : « Sire, lui répondit-il, ça été en achetant le blé bien cher, et en le donnant bon marché. »

« Puis, expliquant au Roi cette énigme, il lui déclara qu'ayant trouvé un trésor d'une somme immense, et que prévoyant par la mauvaise saison, que les blés deviendraient rares par la stérilité de la terre, il s'étoit vu en état d'en acheter pour plus d'un million, à cinquante sous le bichet, dans le temps qu'il ne s'en veudoit partout que quarante, et que, l'ayant fait serrer dans de bons greniers, jusqu'au temps de la disette, il l'avoit donné au peuple à sept francs lorsqu'on le vendoit partout huit francs ;

« Au reste il pouvoit offrir à Sa Majesté deux cent mille écus sans incommoder sa famille. — Le Roi fut reconnaissant de sa générosité par quelques marques d'honneur dont il gratifia sa postérité.

« Quoiqu'il soit probable que beaucoup de ces trésors ont été trouvés dans Lyon, Toulouse, Bordeaux, La Rochelle et Rouen, parce que l'on a vu souvent d'assez médiocres familles de ces villes s'élever tout d'un coup à une opulence que le négoce

*ne pouvait pas produire si subitement, il est constant néanmoins qu'il y a encore un bon nombre de ces trésors cachés puisque de temps en temps on fait de nouvelles découvertes dans ces villes, et particulièrement dans Lyon, où il y avait plus de juifs qu'ailleurs, à cause du voisinage d'Avignon, où ils ont souffert de tous les temps.*

*« Flamel aurait eu une grande envie de marier une de ses filles en cette grande ville de Lyon, il en fit la proposition à un jeune homme qui lui parut avoir du mérite et que ses parents avaient envoyé à Paris, pour le former dans le négoce des plus précieuses étoffes.*

*« Le jeune homme comprit bien que c'étoit une grande fortune pour lui, et pour y parvenir, il employa toute son industrie à ménager l'esprit du père et gagner le cœur de sa fille : l'affaire tourna d'abord heureusement, et Flamel lui avoit déjà fait confidence d'une partie de ses desseins sur Lyon, lorsqu'une bouffée de dévotion tourna les deux filles de Flamel du côté du cloître où elles s'enfermèrent et passèrent saintement le reste de leurs jours.*

*« L'amant, désolé et presque au désespoir d'avoir manqué sa fortune, fit compassion à Flamel, qui, pour le consoler de son temps perdu et de quelques dépenses qu'il avoit faites en faisant l'amour à sa fille, lui fit présent de trois figures de son livre avec leur explication et une somme d'argent considérable.*

*« La première de ces figures représentoit douze têtes de lions rangées sur trois lignes ; et s'il est permis de faire un jugement solide sur des conjectures qui sont d'une grande évidence, on sera bien fondé de croire que cette figure des douze têtes de lions indiquoit un grand trésor qui apparemment a été trouvé par ceux qui ont fait bâtir, en plusieurs endroits de cette ville, de très belles maisons où ils*

*ont eu soin de faire mettre de grosses têtes de lion pour perpétuer dans leurs familles la mémoire de l'origine de leur fortune.*

*« Et même j'ai ouï dire à des Lyonnais qu'il y a douze maisons presque de même structure où cet hiéroglyphe se trouve, et on présume de là que le trésor devait être bien considérable et que c'était apparemment les dépouilles de douze familles de juifs, et d'autant plus que plusieurs de ces maisons se trouvent situées dans la rue de la Juiverie, que l'on a nommé depuis rue de la Jurie, soit par corruption, soit pour abolir la mémoire de l'ancienne résidence des juifs de ce quartier.*

*« La seconde figure de Flamel représentait le jugement du roi Pâris sur la pomme d'or, et cette figure indiquoit le trésor dans le voisinage du port de la Douane, où on ne doute point qu'il n'ait été trouvé. »*

Avant d'aller plus loin, et pour éclairer un peu mieux notre lanterne, voici un résumé de l'histoire des juifs en France.

### *RACCOURCI DE L'HISTOIRE DES JUIFS EN FRANCE*

Pendant la période qui s'étend des origines de la Monarchie à Charles VI, les Israélites avaient formé à Paris une communauté importante, y jetant un vif éclat par leurs activités sociales et religieuses.

Mais, en 1394, une expulsion arrêta le développement de cette communauté.

Les passions populaires portées à leur comble par le mouvement irrésistible des croisades ne furent pas pour rien dans cette affaire. C'est du moins l'expli-

cation qu'en donna en 1888 Zadoc Kuhn, le grand rabbin.

Les Israélites étaient déjà présents en France sous Chilpéric. Grégoire de Tours en parle. Les rois mérovingiens les persécutèrent. Clothaire II leur défendait d'exercer une fonction supérieure ou de servir dans l'armée. Son fils Dagobert leur manifesta sa haine. Charlemagne fut plus impartial à leur endroit ; son médecin était un juif nommé Faragut. Louis le Débonnaire les protégea contre les barons et leur accorda des charges. Charles le Chauve les traita favorablement : un certain Juda était son banquier et son médecin s'appelait Sedeliac. A la mort de son auguste patient, il fut accusé de l'avoir empoisonné.

Au xi<sup>e</sup> siècle, on ne parla guère d'eux ; ils vivaient dans un lieu nommé « Champeaux », parmi des maisons hautes et mal faites qui « furent basties exprès et composèrent un certain nombre de rues étroites, tordues et obscures, fermées de portes de tous côtés », nous dit V. Delamare, dans son « Histoire de Paris ». Au xi<sup>e</sup> siècle, ils connurent donc une prospérité relative.

Sous Louis le Jeune les choses changèrent : accusés du meurtre d'un enfant, les uns furent pillés, d'autres passèrent sur le bûcher. Ils occupaient, à cette époque, quarante-deux maisons situées dans les rues qui prirent plus tard les noms de rue de la Vieille-Draperie, rue de la Pelleterie... En 1182, Philippe II leur fit payer 15 000 marcs d'argent puis les chassa de France et confisqua leurs biens.

En 1198, les juifs rachetèrent leur retour et vinrent s'installer rue des Halles, rue de la Poterie, de la Triperie, de la Chaussérie, de Jean-de-Beausse, de la Cordonnerie. Ces rues étaient fermées à leurs extrémités par des portes qu'on appelait Portes de La Juiverie.

Ils connurent une ère de tranquillité jusqu'au règne de Louis IX où diverses mesures furent prises pour les gêner. Puis, Philippe III entérina toutes sortes d'arrêtés discriminatoires. En ce temps, il y avait une « juiverie » rue de la Harpe, rue Saint-Bon, rue des Lombards, rue Quincampoix, rue des Jardins. Ils formaient aussi un petit îlot qui donnait rue de la Tacherie.

Philippe III les confina à la rue des Juifs et à la rue Judas dans le quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, et rue de la Tixanderie. Ceux de Beaucaire furent expulsés en 1295.

De 1292 à 1297, les annales de la communauté de Paris indiquent qu'ils habitaient rue Moussy, rue Neuve, rue du Renart, rue de la Tacherie. En 1313, ils en étaient partis car, dès 1306, Philippe le Bel les avait exilés, en prenant soin, comme il le fit un an plus tard avec les Templiers, de s'approprier le plus qu'il put de leurs fortunes et bien divers.

En 1315, Louis le Hutin leur accorda le droit de revenir, moyennant paiement dans ses caisses de 122 125 livres. En 1322 les voici bannis à nouveau ; ils revinrent sous Philippe V et fournirent de l'argent pour la rançon de Jean le Bon qui avait été capturé par les Anglais à la bataille de Nouaillé, en 1356.

Sous Charles VI, il y eut, en 1380-1382, quelques massacres de juifs.

Depuis le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, ils étaient soumis à l'obligation de porter sur leurs vêtements un signe extérieur destiné à les distinguer des autres sujets du roi ; fixée sur la poitrine, c'était la « rouelle » dont la couleur était jaune. En 1281, Philippe le Hardi les obligea, en plus, à porter à leur bonnet une corne distinctive. Nonobstant, une ordonnance de 1393 indique que ceux d'entre eux qui se convertiraient, ne seraient dorénavant plus privés de leurs biens.

En 1397, après expulsion des juifs du faubourg Saint-Denis, qui habitaient dans une maison portant l'enseigne du « Pourcelet », cent quatorze volumes, quatre rôles et quantité de cahiers furent portés à Charles VI.

Ensuite, jusqu'aux environs de l'année 1500, où ils firent leur réapparition, timidement sous Louis XI, puis surtout sous François I<sup>er</sup> qui avait un médecin juif, il y eut un long silence. Montaigne, c'est bien connu, était à demi juif. Mais en 1615, sous Louis XIII, ils furent bannis à nouveau, bien qu'ils se fussent déjà mis à franciser leurs noms.

Sous Louis XV, Paris ne leur fut guère plus hospitalier. Mais par la suite, au début du xviii<sup>e</sup> siècle, ils jouirent de quelque faveur ; en 1738, Silva était le docteur du roi et habita l'hôtel de Condé. Nombre de ses coreligionnaires qui habitaient en province, Bordeaux, Avignon, Metz, arrivèrent dans la capitale. Salomon Perpignan fut fondateur de l'École royale de dessin établie en 1767, et a sa tombe au cimetière de la Villette. L'agent de change May était installé, depuis 1743, rue Montorgueil, près de la rue du Bout du Monde. D'autres élurent domicile rue de l'Echelle, place des Victoires, rue du Grenier-Saint-Lazare et beaucoup y ouvrirent banque.

Les différents groupes de juifs avignonnais, portugais, espagnols et allemands s'étaient constitués en communautés. Un Mayer tenait, en 1763, une auberge rue de la Juiverie ; des boutiques de « pardessus de viole » étaient installées rue des Prouvaires, rue Montmartre. Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, la maison Tourton et Bavel tenait banque.

D'une manière générale, et du fait des persécutions auxquelles ils avaient été soumis, les vexations et autres mesures restrictives qui, périodiquement,

les frappaient, ils accueillirent favorablement la Révolution.

Il en fut autrement sous Napoléon Bonaparte ; en 1808, trois décrets les mirent plus ou moins hors la loi, bien que ces décrets ne fussent appliqués que modérément. Cette année-là, ils étaient deux mille sept cent trente-trois juifs recensés dans la Seine.

Des oratoires furent ouverts pour les juifs allemands rue Brisemiche, rue du Renard, rue Saint-Merry, dans l'ancien couvent des Carmélites, rue de Montmorency, rue des Petits-Champs, rue Saint-Martin et au 29 rue des Blancs-Manteaux.

Les juifs portugais avaient leurs temples au n° 3 de la rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, au 47 rue Saint-Avoye, au 21 rue de Chaume, au 6 rue des Vieilles Etuves, au 7 rue Geoffroy Langevin.

A Bordeaux où beaucoup de juifs s'étaient réfugiés, car en 1394 cette ville était sous domination anglaise, ils habitaient au-dehors de la ville et leur aire d'installation s'arrêtait alors à la Porte des Juifs. En 1636, on y compta deux cent soixante habitants. A Bayonne, leur quartier était celui du Bourg-Saint-Esprit.

De Metz, ils avaient été chassés en 1363 à la suite d'un incendie qui détruisit vingt et une maisons de la rue des Juifs.

En 1603, ils y étaient tout de même cent vingt, et en 1717, on compta quatre cent quatre-vingts familles, fixées dans un quartier au-dehors duquel ils n'avaient pas le droit d'acquérir des immeubles ; ils étaient aussi l'objet d'un certain nombre d'autres restrictions. Ils jouissaient à Metz de grandes richesses dont ils firent état lors de fêtes, particulièrement au passage de Louis XV en cette ville, en 1744.

En Alsace, les juifs furent toujours mal traités, mal considérés, lourdement taxés, humiliés. Il n'y eut

cependant pas de province où ils se fussent aussi attachés. De Colmar, ils avaient été chassés en 1292 ; ils furent persécutés à Rouffach en 1297, et bannis de Strasbourg en 1349. Il est vrai que comme partout ailleurs, ils y pratiquaient l'usure à des taux très élevés, ce que leurs débiteurs devaient finir par trouver très amer. J'ai trouvé des taux de 86 % ! ce qui laisse supposer qu'au bout d'un certain temps, tout ce qui appartenait au débiteur passait à son créancier. Mais il est tout aussi vrai que l'Etat royal leur faisait payer très cher ce droit d'usure.

Lorsque les papes vinrent à Avignon, beaucoup de juifs s'y installèrent. C'était après la défaite des Albigeois, en 1226, alors que le Comtat Venaissin avait été cédé au Saint-Siège. Les papes protégeaient les juifs, et on en vit arriver beaucoup, venant d'Espagne, d'Allemagne, de France. À Avignon, donc, à Carpentras, à Cavaillon, à Isle-sur-Sorgue, Clément V et Clément VI essayèrent de les convertir. En 1394, après l'arrêté d'expulsion de Charles VI, ils affluèrent dans ces cités. Ils vivaient comme partout ailleurs en communautés, par quartiers.

Bien entendu, l'usure qu'ils pratiquaient provoquait, à plus ou moins longue échéance, des arrêtés d'expulsion. Puis, une fois ceux-ci oubliés, ils revenaient ; mais ils étaient tenus de se cantonner dans des quartiers qui leur étaient réservés. En Comtat Venaissin, on les appelait « Quartiers de la Carrière ».

### *En guise de conclusion.*

Après cette digression, nécessaire, je crois, pour situer dans le temps et l'espace les lieux d'éventuels enfouissements des trésors des juifs persécutés, revenons à notre héros. Nous avons vu que Bréghot du

Lut doutait que Nicolas Flamel eût été alchimiste. L'alchimie n'aurait été pour lui qu'une sorte de « couverture » officielle.

En effet, aux temps où il vivait, la législation concernant les découvertes de trésors était fort simple : ils appartenaient de droit au roi ou au seigneur local.

De sorte que si Nicolas Flamel avait déclaré avoir trouvé un ou plusieurs trésors, il eût été assuré d'en être dépouillé sur-le-champ. Il avait donc tout intérêt à se taire et à se déclarer alchimiste, ce qui authentifiait sa fortune. Il pouvait, sans intriguer personne, acheter les maisons où il comptait, grâce à ses figures hiéroglyphiques, exhumer un trésor.

Ceux qui ont soutenu que Flamel était alchimiste et ceux qui soutenaient le contraire se sont entredéchirés. Pour ma part, je ne vois aucune incompatibilité entre des activités d'alchimiste et celle de chercheur de trésors.

On est en droit de se demander pour quelles mystérieuses raisons les deux filles de Flamel « attrapèrent » si subitement et si sérieusement la vocation du couvent : étaient-elles donc honteuses des origines véritables et inavouées de la fortune de leur père ?

Notons aussi que si les têtes de lions ne manquent pas sur les perrons de certaines propriétés, aux marteaux de vieilles portes, elles symbolisent aussi la tribu de Juda, gardienne des trésors de Jérusalem et que, enfin, le lion est le symbole zodiacal astrologique du soleil; comme on sait, le soleil est l'emblème hermétique de l'or. Ainsi, le lion, en sculpture au fronton de vieilles demeures, peut très bien signifier qu'on y a caché des richesses.

Dans les pages qui vont suivre, on trouvera des reproductions partielles du livre de Montfaucon de

Villars où l'on dévoile le sens des figures hiéroglyphiques qui servirent à retrouver des trésors. La pomme du roi Pâris, en tant que pomme, est un sujet de discorde, mais en tant que pomme d'or accrochée à un pommier, est manifestement un signe de richesse.

Quant à la figure de l'homme armé échappant à la nage à ses ennemis, cela peut signifier : nage, savoir nager, savoir faire, regarder de l'autre côté de l'eau. Les armes signifieraient : défense et succès.

Quant à Montfaucon de Villars, il fut assassiné. Espérons que cette fâcheuse mésaventure n'arrivera pas au chercheur avisé qui s'en ira prospecter les caves des vieux immeubles de Paris et autres villes que j'ai nommées dans le chapitre résumant l'histoire des juifs en France. Car c'est là qu'il faut chercher. Allez donc aussi à Lyon, où rue des Juifs, vous trouverez la maison au fronton de laquelle sont les nombreuses têtes de lions.

Mais avant de prospecter les caves de Paris, conviendrait-il de savoir ce que Montfaucon de Villars écrivit exactement, et ce qu'étaient les sculptures allégoriques qui désignaient les trésors à révéler. Le style et les tournures de phrases sont du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais que cela ne nous rebute pas.

### *DOUZE FIGURES SYMBOLIQUES ET DOUZE TRÉSORS*

Ouvrons à la page 217... où se déroule l'entretien imaginaire entre le comte de Gabalis et une certaine vicomtesse...

« ... elle fit ressouvenir à Monsieur de Gabalis

qu'on avait interrompu le discours le jour précédent sur le sujet de Nicolas Flamel. Je me trouvais dernièrement, dit-elle, dans une assez célèbre assemblée où la conversation roula longtemps sur les adeptes de la Pierre Philosophale ; plusieurs soutenaient que Flamel avait été du nombre de ces adeptes et d'autres le niaient. Ceux qui lui faisaient l'honneur de lui attribuer un heureux succès dans le Grand Œuvre Philosophique, se fondaient sur les dépenses excessives qu'il avait fait en édifices à Paris et principalement pour l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et concluaient que ces dépenses n'ayant aucun rapport avec l'état de sa précédente fortune, il était vraisemblable qu'il eût trouvé le secret de la Chrysopée.

« Ceux de la compagnie qui n'étaient pas de ce sentiment disaient au contraire qu'il n'était pas croyable qu'un petit frater chirurgien sans littérature comme était Flamel eût acquis dans la fleur de sa jeunesse, ce merveilleux arcane que tant d'habiles gens ont cherché inutilement avec tant de travail et d'application durant des siècles entiers, et qu'à l'égard des grandes dépenses qu'il faisait, elles ne pouvaient avoir d'autres sources que la découverte de quelques précieux trésors cachés.

« Et ceux-là, Madame, interrompit Monsieur de Gabalis, raisonnaient plus juste que les autres ; mais il y a apparence qu'ils ne savaient pas bien l'histoire de la haute fortune de Nicolas Flamel puisqu'ils ne s'en expliquaient pas plus clairement ; il s'en est trouvé bien des barbouilleurs de papier qui ont fait de bizarres efforts pour le colloquer entre les sages philosophes ; on a publié sous son nom des livres énigmatiques dans lesquels on a prétendu que le secret du Grand Œuvre était renfermé.

« Mais tous ces messieurs les distillateurs n'ont pas

pu empêcher que Flamel n'ait été dégradé par les véritables Cabalistes, de rang d'Adepté Philosophique ; c'est une illustre chevalerie où il faut faire des preuves plus authentiques que ne pouvait faire ce bon maître Nicolas avec sa Pernelle ; et il est vrai qu'il avait quelques bonnes qualités assez avnantes à la Sainte-Cabale, car il était sobre, honnête dans ses discours, chaste, et sur tout grandement dévot, comme on l'a vu par plusieurs fondations de piété qu'il a fait. Mais il avait le péché originel de l'ignorance ce qui est incompatible avec notre société.

« Oui Madame, continua le comte, son ignorance même pensa lui faire manquer sa fortune ; et si bon génie ne l'eût conduit à un de nos sages qui faisait pour lors sa résidence à Naples, Flamel ne serait jamais sorti de la crasse et de la lie du peuple...

« Il eut donc quelque envie, Monsieur, dit la vicomtesse, de se faire instruire dans les hautes sciences, puisqu'il s'adressa à un de vos Sages ? Non Madame, ce fut un coup du plus grand hasard que jamais la fortune ait produit, et puisque nous en sommes sur ce sujet je veux bien vous en donner un entier éclaircissement. Vous pourrez y entrevoir quelque chose de l'abus que l'on a fait depuis ce temps-là des Talismans, Pentacules et autres figures mystérieuses que quelques ignorants ont faussement attribués à la philosophie des Sages.

« Je prendrai donc la chose d'un peu loin, Madame, en vous disant que Nicolas Flamel, âgé d'environ vingt-huit ans, s'ennuyant de ne pas avoir d'autres occupations dans Paris que de faire quelques barbes et quelques saignées, résolut de se dépayser en faisant le voyage de Rome ; il eut l'adresse pour ménager sa bourse, de se joindre à de jeunes seigneurs étrangers qu'il trouva sur sa route, qui le reçurent d'autant plus volontiers dans leur petite

troupe, qu'il était d'une physionomie fort avenante et que d'ailleurs il pouvait leur être utile par sa profession. Comme ce n'est pas la narration d'un voyage que je vous fais et que ce qui se passa dans celui de Flamel jusqu'à Rome ne fait rien à l'éclaircissement que j'ai à vous donner, je n'en dirai rien autre chose, sinon que ces étrangers furent assez satisfaits des petits services qu'il leur rendait pour le vouloir engager à les suivre à leur retour en leur pays ; mais Flamel, ayant plus d'attraits pour le sien, les remercia et en reçut une petite somme d'argent.

« Je m'abaisse, Madame, à vous dire ces petites circonstances, pour vous donner une juste idée de l'état d'indigence où était Flamel, lorsqu'il plut au Souverain dispensateur des richesses de tirer de la fange de la misère ce pauvre garçon, pour l'élever au-dessus des princes, du peuple, c'est-à-dire pour le combler de trésors immenses comme vous allez l'apprendre dans ce qui me reste à vous dire. »

Le comte de Gabalis indique ensuite à la vicomtesse comment N. Flamel trouva son livre chez un droguiste qui se disposait à emballer le médicament dont il avait besoin, avec une page de ce fameux manuscrit ; puis, qu'il trouva Rabi Nazard, « professeur de langues orientales »... :

« Sitôt que ce grave personnage en eût examiné le commencement : Adorez la Providence de Dieu, mon fils, lui dit-il, non seulement qu'elle a permis que ce livre soit tombé entre vos mains, mais aussi de ce que vous le confiez présentement avec tant de simplicité à un homme qui n'a point d'attrait pour les richesses périssables de ce monde ; car si j'étais assez malheureux pour être l'esclave de l'or et de l'argent, je pourrais empêcher que vous ne deveniez un des plus riches particuliers de votre

patrie. Mais à Dieu ne plaise que je m'oppose aux desseins que le Seigneur a formés sur votre conduite, tâchez dans la suite d'y répondre avec toute la fidélité que demande de vous la grande grâce qu'il vous fait aujourd'hui.

« Sachez mon fils, continua-t-il, que le précieux livre que je tiens entre mes mains et qui vous appartient légitimement, est un inventaire général des trésors que les juifs cachèrent en terre en plusieurs villes de France quand ils furent bannis de ce royaume ; l'espérance qu'ils eurent de s'y établir ou d'y avoir des intelligences qui leur procureraient les moyens d'enlever quelque jour ces grandes richesses qu'ils étaient contraints de laisser, leur fit prendre le parti de faire ce livre. Toutes ces figures hiéroglyphiques que vous voyez peintes, dénotent les maisons où ces trésors sont cachés. Voilà la clé générale de ce mystérieux livre, emportez-le et allez remercier Dieu en son saint Temple ; quand vous reviendrez me voir je vous donnerai quelques instructions particulières qui vous seront d'une grande utilité. »

Suit une savante discussion entre la vicomtesse et le comte de Gabalis où ce dernier explique le geste gratuit de Rabi Nazard envers Nicolas Flamel par l'indifférence des « Sages Cabalistes » envers l'argent : « et comptez que si Rabi Nazard n'eût connu à fond la bonté du naturel de Nicolas Flamel et le pieux usage des trésors qu'il devait trouver par le moyen de son mystérieux livre, il ne se serait pas hasardé à lui en donner la clé avec autant de facilité qu'il fit. »

« Je ne doute pas pourtant que, pour garder quelque mesure de prudence, il n'exigea de lui quelques petites formalités en manière de cérémonie, particulièrement sur le secret que tous nos Sages

ont grand soin de recommander religieusement à ceux avec qui ils s'expliquent à cœur ouvert. Il lui dit ensuite que les juifs avaient distribué leurs richesses dans les villes de France par quartiers ; c'est-à-dire que tous ceux qui demeuraient dans une même rue étaient convenus de mettre dans un même endroit ce qu'ils avaient de plus précieux en or, en argent et pierreries, qui pourrait se conser-



PREMIÈRE FIGURE

ver sans dommage dans des vases de terre ou de fer, enterré dans des caves, et pour en réserver une mémoire locale, ils étaient convenus qu'il y aurait à l'entrée de la maison ou de la montée de la cave, une pierre ou une telle figure taillée en pierre, de façon à en donner connaissance à ceux qui y auraient intérêt ; et que l'on ferait un recueil de toutes ces figures dans un livre dans lequel on pourrait avoir recours dans le besoin. »

« Venons au fait, lui dit-il, mon fils, en ouvrant son livre ; vous voyez la figure de ce serpent qui mord sa queue et qui renferme une sirène en son contour ? Quand vous serez arrivé à Paris, entrez en une maison qui est la cinquième à droite de la rue du Crucifix-Saint-Jacques ; si vous y trouvez cette figure, ne doutez pas que le trésor de ce quartier n'y soit caché ; car le discours que vous voyez en hébreu dans le feuillet où est peinte cette figure l'explique mot à mot comme je vous le dis maintenant. Je serais aussi d'avis que vous prissiez garde aux enseignes qui pendent au-dessus des portes, car si elles représentent les figures de votre livre, ce sera un indice que vous ne perdez pas vos peines dans la recherche que vous ferez. »

Comme vous le voyez, cette figure doit être interprétée. La sirène est d'une signification claire : d'une main, elle indique la direction de droite, de l'autre les cinq doigts étendus chiffrent une distance. On peut ajouter que sa situation en un lieu aquatique peut signifier que le trésor est caché soit dans un puits, soit sous une source ; ou bien qu'il se trouve à cinq toises par exemple et vers la droite, de l'endroit humide dans lequel l'Oroubos — le serpent qui se mord la queue — trempe.

Mais poursuivons d'abord notre lecture... : « Mais Monsieur, interrompit la vicomtesse, sans préjudice de l'estime que vous avez de la grande sagesse de Rabi Nazard, ne puis-je pas vous dire que ces instructions qu'il donnait à Flamel étaient bien peu solides, puisque quand ce bon frater chirurgien aurait trouvé dans les maisons indiquées les figures marquées dans son livre, il n'aurait pas eu les moyens de se rendre maître des trésors que l'on prétendait y être cachés, car supposé la pauvreté de ce garçon, il est évident qu'il n'était pas en état d'acheter

des propriétaires seulement une de ces maisons pour être en liberté d'en fouiller les fondements et de s'approprier les richesses qu'il y pourrait trouver. Il semble pourtant que ce soit le meilleur moyen qu'il pouvait avoir de parvenir à la bonne fortune qui lui était promise par son livre.

« Rabi Nazard, ne jugea pas, Madame, répondit le comte, que ce fût le meilleur moyen dont pouvait



DEUXIÈME FIGURE

se servir Flamel pour remplir son heureuse destinée ; car sage comme il était, si ce moyen lui avait paru convenable, il n'aurait pas été en peine de surmonter l'obstacle que la pauvreté de Flamel y pourrait apporter...

« Rabi Nazard... aima mieux le laisser dans les routes communes par où la Providence le voulait conduire et l'avertit, afin que ce jeune homme ne se fourvoyât pas dans ces routes communes par quelques méchantes actions, d'être bienfaisant au

prochain et de n'agir qu'en vue du Seigneur Dieu.

« Il continua ensuite de lui donner une ample explication par écrit de toutes les figures peintes dans son livre et lorsqu'il vint à celle-ci qui représente un homme étouffant un serpent avec des feuilles de figuier et qu'il lui dit que le livre marquait qu'elle se trouvait à Paris dans la maison qui fait le coin de la rue « Aux Fers » vis-à-vis de la porte du cimetière des Saints-Innocents, Flamel lui dit que le propriétaire de cette maison était son parrain et qu'il était d'avis de commencer par là sa recherche, ne doutant pas qu'il y serait très bien reçu par cet honnête homme qui avait beaucoup d'affection pour lui. »

« En effet, nous avons su depuis, qu'au retour de son voyage il sut si bien gagner les bonnes grâces de son parrain qu'il le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié et se reposa sur sa fidélité du principal soin de sa maison et de son négoce. Ce fut une grande satisfaction pour Flamel, non seulement de s'être introduit avec tant de facilité dans ce logis, mais aussi d'y rencontrer la figure qui était marquée dans son livre. Il ne lui restait plus qu'une seule difficulté à surmonter, qui était d'avoir un libre accès à la cave sans qu'on pût rien soupçonner de son dessein. La nièce de son parrain qui était une vertueuse fille en avait la clé à sa disposition, et notre jeune homme après quelques tentatives inutiles, se trouva dans la nécessité de lui confier son secret avec promesse de l'épouser en cas qu'il réussît heureusement. Il prit ensuite si bien son temps et de si justes mesures qu'il trouva le trésor qui se montait à une somme fort considérable et il épousa la bonne fille qui l'avait aidé dans sa recherche et vécut longtemps avec elle sous le nom de sa Pernelle. »

On pourrait arrêter là l'histoire et ajouter pour la fin heureuse : ils eurent de nombreux enfants et vécurent heureux ; mais le vertueux Nicolas avait les dents longues et il voulait trouver les autres trésors. Il s'y prit tout naturellement en achetant avec le premier trésor une maison qui lui était nécessaire pour installer son jeune ménage ; l'habitation était proche du Pont-Notre-Dame ; et il l'avait choisie parce qu'on y voyait la figure ci-après :

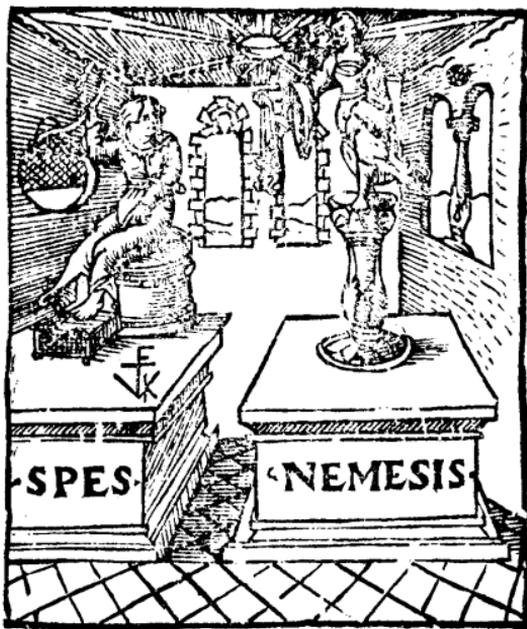


TROISIÈME FIGURE

On distingue un éléphant, tirant le char du triomphe et se disposant à enfoncer la porte d'un édifice surmonté d'une croix, et attendant à une tour ou clocher. A terre, gît quelque guerrier décapité, près d'une flèche, d'un arc et de son bouclier.

Montfaucon de Villars assure par les propos qu'il fait tenir au comte de Gabalis, que Flamel ne fut pas déçu et qu'il trouva là de grandes richesses en or et argent, et aussi en vaisselle et bijoux.

« ... Sa prospérité ne l'aveugla pas. Se souvenant de la recommandation que le sage Rabi Nazard lui avait faite, il distribua secrètement de grandes aumônes et fit quelques fondations en faveur des pauvres. Il y en eut même une qui lui servit de prétexte pour faire une troisième découverte qui lui réussit aussi heureusement que les deux précédentes ; ce fut dans le village de Auteville, éloigné d'une lieue de Paris où il avait été nourri ; son livre lui indiquait une maison où il devait trouver un trésor sous la figure :



QUATRIÈME FIGURE

Nous y voyons deux tombeaux, l'un est celui de l'Espoir ou Spes, l'autre celui de Némésis. Némésis était pour les Anciens la Déesse de la Vengeance, ce qui semble avoir été un sentiment normal, consécutif à une expulsion. On donnait aussi Némésis comme gardienne de l'ordre universel et instru-

ment de justice divine. Les Romains l'ont souvent confondue avec la Fortune et lui avaient élevé une statue au Capitole. Les deux tombeaux sont surmontés d'une statue représentant ces allégories, et ils sont situés dans une sorte de pièce à laquelle d'après Montfaucon de Villars, on accédait par une allée située dans un jardin. Cette pièce était en réalité une grotte.

La maison était en très mauvais état et Flamel l'acheta sous prétexte d'y loger un maître d'école à qui il paya pension pour chanter à l'église et alphabétiser les enfants des pauvres des environs.

Flamel fit bientôt une autre acquisition, mais le



CINQUIÈME FIGURE

propriétaire précédent avait découvert le pot aux roses et détruisit la figure que le livre indiquait s'y trouver. Nicolas Flamel allait-il s'arrêter là ? Que non pas. Il échangea la dernière maison, celle de l'Échec contre une autre, toujours indiquée par le fameux livre et où se trouvait la cinquième figure.

Cette maison était située rue Quincampoix. La figure représente une sorte de Cupidon ailé, ou encore la Fortune Aveugle, montée sur un char tiré par deux lions. Y avait-il deux trésors ? Les deux lions peuvent parfaitement le signifier. Étaient-ce les trésors de deux familles et, qui plus est, de la tribu de Juda ? Le trésor était-il sous l'arbre que dépassent les deux lions du dessin ? En tout cas, Montfaucon de Villars dit que Flamel fit part de ses découvertes à Rabi Nazard ce qui permit de savoir que le trésor découvert rue Quincampoix fut le plus gros butin, car il se montait à quatre cent mille livres, somme immense pour ce temps-là.

« ... Aussi témoigna-t-il promptement sa reconnaissance au Seigneur Dieu, car il fit aussitôt commencer à travailler à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie et à deux petits hôpitaux qui ont servi à retirer les pauvres passants... l'un vis-à-vis du cloître de Sainte-Opportune, sous le nom de Sainte-Catherine ; l'autre vis-à-vis de la rue aux Ours sous le vocable de Saint-Jacques-de-l'Hôpital... Quand un domestique l'avait servi un an avec fidélité, il lui faisait sa fortune ; il poussait ses entreprises sous son nom ; il choisissait exprès de bonnes gens de province afin de faire valoir les indications marquées dans son livre. »

Nicolas Flamel se fit pourtant une fois rouler par un madré normand. En effet il s'intéressait à un trésor qui devait se trouver dans la basse ville de Rouen suivant les indications de son livre, et pour ce faire il s'était abouché « de bonne foy » avec un homme du cru à qui il devait fournir la somme nécessaire à l'acquisition de ladite maison. Il était verbalement entendu que la maison serait achetée au nom du Normand, sous réserve que le

trésor appartiendrait à Flamel quand la découverte serait faite. Ce trésor était indiqué par la sixième figure.

Cette figure représente une sorte de petit amour portant, à proximité d'un arbre, une corbeille garnie de feuillage et peut-être de fruits et de fleurs.



SIXIÈME FIGURE

Le Normand « par une fourberie de chicane qui n'est que trop naturelle à cette nation », ne respecta pas le marché oral, mit la main sur le magot et garda la maison pour lui par surcroît. On dit même que le rusé compère profita si bien des éclaircissements que Flamel lui avait donnés sur les trésors cachés, qu'il en découvrit plusieurs autres à Rouen et que pour se racheter, en quelque sorte, il avait fait bâtir par la suite une des plus considérables églises des paroisses de la ville basse.

Ce marché de dupe incita Flamel à ne compter que sur lui à l'avenir. Il devait aller à Toulouse et autres villes de province où son livre lui faisait espérer d'autres découvertes, mais sa femme qui se dévouait en aumônes et en soins dans les prisons et hôpitaux « de sorte que le mauvais air de ces lieux ayant fait de méchantes impressions dans son

tempérament, elle fut longtemps languissante et ensuite réduite à l'extrémité ». Les médecins l'avaient même abandonnée. Sur ces tristes perspectives, un ami intime de Rabi Nazard arriva à Paris et vint rendre visite à Flamel et, touché de la grande peine qu'éprouvait ce dernier... « Luy donna une petite « phiole » du véritable élixir des Philosophes, duquel il ne faut qu'une goutte pour tirer un malade de l'agonie »... Sur ce, dame Pernelle guérit subitement grâce à cette panacée, étonnant ainsi grandement les Diafoirus qui l'avaient traitée et qui la considéraient comme perdue.



SEPTIÈME FIGURE

Nicolas Flamel ayant par la suite guéri quelques hauts personnages grâce au contenu de la « phiole », acquit la réputation d'avoir le secret du Grand Œuvre philosophique...

Sur ces entrefaites, il apprit la nouvelle que

diverses maisons où il comptait entreprendre des recherches avaient brûlé. L'une d'elles était située près de la Bourse, c'est-à-dire près de la place du Change. Elle portait l'indication de la septième figure.

Où nous retrouvons encore le petit amour joufflu qui tient une corne d'abondance à la signification transparente, et dont la main droite tendue les doigts ouverts donne la direction et la distance à parcourir. Consécutivement à l'incendie, on avait trouvé un coffre ferré qui contenait plus de cent mille écus en argent et en bijoux précieux.

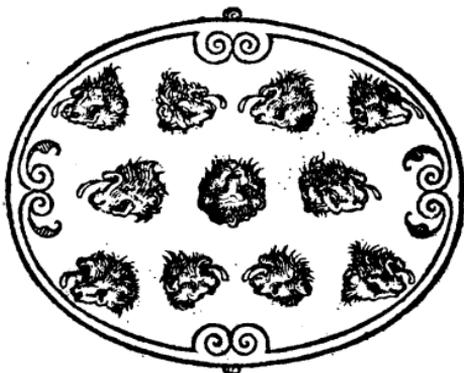


HUITIÈME FIGURE

On connaît la suite : le mariage manqué de l'une de ses filles ; leur entrée au couvent et les dédommagements qu'il voulut donner au fiancé éconduit. Il lui confia les huitième, neuvième et dixième figures.

L'histoire se termine par la pierre tombale de

Nicolas Flamel. Montfaucon de Villars fait dire par le comte de Gabalis que Flamel avait recommandé que l'on mit en sa tombe son fameux livre : « enveloppé d'une toile poissée et qu'on le retrouva



NEUVIÈME FIGURE



DIXIÈME FIGURE

en 1612 ». On dit que le livre fut imprimé à Cologne peu de temps après.

Ne nous donnons pas le mal de tête du : « Vrai ?

Faux ? rayez la mention inutile » si chère aux psychologues qui soumettent leurs patients à la moderne torture des tests. En un mot, ne cherchons pas à savoir si l'histoire est tout à fait exacte. En effet, il suffit de se demander si les trois « projections » que Nicolas Flamel, alchimiste, réussit, auraient pourvu, à elles seules, à l'immense fortune qu'il se procura et partagea. Non, sa fortune lui vint bien plutôt par la découverte de trésors. Cela ne semble-t-il pas plus probable ?

Quoi qu'il en soit, ce récit nous aura appris beaucoup, tant sur Nicolas Flamel que sur l'existence de ses curieuses figures.

## SYMBOLIQUE DES FIGURES

« Notre esprit a besoin de signes et de moyens matériels pour s'élever à la compréhension du sublime et de l'immatériel. »

P. BIARDOT.

« Il n'est pas bon de divulguer tout à tous. »

PYTHAGORE.

Pour le Moyen Age l'univers entier fut un symbole, le goût mystérieux inhérent à l'être humain était indestructible et déjà les Chaldéens, les Egyptiens, les Druides avaient fait de l'astronomie une science fort avancée ; avec leurs idéogrammes, les peuples qui les suivirent se servirent de représentations écrites ou sculptées pour désigner une idée, un sens. On exprime donc sous le voile d'une chose sensible et connue une vérité quelquefois mystérieuse par juxtaposition ou rapprochement. On revêt par des

formes extérieures des idées qui n'existent que dans l'intelligence. La langue du symbole a été parlée par tous les peuples de tous les temps.

Les sculptures de nos cathédrales étaient pour cela, au temps où beaucoup ne savaient pas lire, une sorte de livre ouvert où les anciens venaient expliquer aux plus jeunes la signification des sculptures, des allégories, des peintures. Les jeunes ainsi instruits en retenaient bien plus que pendant des heures passées à ânonner dans une classe. C'était de l'audio-visuel avant que l'on invente le mot. Et quel moyen de culture ! Car ce qui se gravait dans la pierre se gravait dans la mémoire et dans l'esprit.

Aujourd'hui, ces choses-là disparaissent de notre connaissance. Comme nous venons de voir dans le chapitre sur les trésors de Nicolas Flamel la nécessité de connaître la symbolique des figures, il serait sans doute utile de donner un bref aperçu de la signification de certaines d'entre elles. Ces notions pourront être utiles lors de futures recherches.

En premier lieu vient surtout le Tétramorphe : le Lion, le Taureau, l'Aigle et l'Homme.

- *Lion* : Soleil — force — courage — justice — résurrection du Christ — Verbe divin — amour — épreuves de la vie. Son antithèse est : l'emblème de Satan, des vices et de l'hérésie.
- *Taureau* : Animal d'holocauste, splendeur — père du troupeau — emblème du sacrifice. Son antithèse : Satan, forces mauvaises.
- *Aigle* : Emblème du triomphe du Christ — conducteur des âmes vers Dieu — porteur de feu et de lumière.

L'association, sur certaines figures, de l'ange et de ces trois figures signifie l'emblème quadruple de Jésus-Christ.

— *Cœur* : Chez les Egyptiens, Horus le cœur divin était représenté par un faucon. Les faisceaux des nerfs cervicaux représentent l'arbre de vie. Les Templiers enfermés à Chinon gravèrent un cœur rayonnant sur le mur de leur prison. Il peut représenter le feu de l'aurore ; dans ce cas il faut rechercher du côté du soleil levant.

*La Langue et les livres* : Verbe divin, le silence ; représenté au quinzième siècle par la figure  ou une langue de feu en forme de goutte.  
— Antithèse : angoisse, mépris, moquerie, gourmandise, luxure.

*La main* : Présence de divinité, bénédiction, accueil loyal, amitié, agir avec prudence, justice, intégrité. — Antithèse : main maléfique.

— *Bœuf* : Symbole du Christ, âme sainte. (Regarder s'il n'y a pas à un endroit quelconque une ou plusieurs cornes qui sont tracées et derrière lesquelles il conviendrait de sonder.)

— *Veau* : Sacrifice. — Antithèse : dieu d'or, démon des richesses.

— *Génisse ou vache* : Aurore, crépuscule, suivant la couleur de l'animal — turbulence, mauvaises passions.

— *Bélier* : Dieu du foyer chez les Gaulois, pasteur, paternité, fécondité, emblème du Christ triomphant, joie. Or de la Toison ; les anciens se servaient d'une peau de mouton pour le tri des alluvions aurifères (conquête de l'or).

En 1439, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, était amoureux de la belle Martine de Rambrugge qui avait une chevelure d'un roux si ardent et doré qu'on la croyait de feu. Philippe, pour se venger des railleries que cette chevelure provoquait, créa à Bruges l'ordre des Chevaliers de la Toison d'Or, où ne furent reçus que les trente plus grands seigneurs. Ces chevaliers portaient au cou une chaîne d'or et de pierres précieuses à laquelle était pendu le bélier de la légende grecque de Phrixus et Hellê (quête de l'or, quête de la spiritualité).

- *Agneau* : Victime rédemptrice, sauveur, lumière, pureté, triomphe, domination.
- *Saïnglier* : Emportement, indépendance, intrépidité, justice. — Antithèse : envie, brutalité, luxure, colère.
- *Bouc* : Luxure, animalité, Satan.
- *Chèvre* : Terre nourricière, hautes régions, luxure, démon femelle.
- Le lait* : Caractéristique du mois de Mars, époque de renouvellement.
- *Cheval* : Epona, la déesse gauloise, semblable à Déméter la mère universelle, est représentée assise à côté d'un cheval. Les chevaux des Livres Saints étaient consacrés au *Soleil*. Donne intelligence, ciel, rapidité, esprit prophétique.
- *Ane* : L'âne musicien : absurdité, obstination, ignorance. Fausse route.
- *Onagre* : Indépendance, rapidité, liberté, ermite, vie souterraine, cache. Paresse, orgueil.
- *Cerf* : Destruction des serpents, lumière, longé-

tivité. Le Cernunnos gaulois, dieu de l'abondance et des *richesses cachées* était souvent représenté avec une face humaine et des cornes de cerf.

- *Daim* : L'âme.
- *Corne* : ☉ ♀ ♀ ♀ ♀ signes hermétiques, réception, captation des forces divines ou magnétiques, symbole d'abondance, de richesses. (Voyez en fin de chapitre.)
- *Panthère* : Chasteté, félonie.
- *Hyène* : Connaissance des arts magiques, lecture de l'avenir.
- *Chien* : Gardien, fidélité. — Antithèse : insensé.
- *Lynx* : Finesse, sensibilité, pierre jaune, efface ses traces, puissance visuelle, vigilance, *avertit du danger*.
- *Taupe* : Antithèse du lynx, *souterrain, cavité, avarice, trésor sous terre*, craint la vérité.
- *Loup* : Culte du soleil, d'Apollon, de la lumière. Agate, écarte les mauvais esprits. — Antithèse : débauche, appétits impudiques.
- *Mangouste* : Pureté, attachement.
- *Loutre* : Dissimulation, hypocrisie, ruse.
- *Belette* : Cruauté intelligente, purification. — Antithèse du basilic, lascivité.
- *Hermine* : Résurrection, chasteté, modération.
- *Licorne* : Pureté, sa corne très développée indique la richesse. — Antithèse : le rhinocéros : orgueil.
- *Griffon* : Gardien des tombeaux, emblème d'Apollon, *tire le char du soleil*, conducteur vers le ciel. A la fois aigle et lion : double

nature, sagesse et force. Gardien des trésors cachés ; se tient souvent sur un nid où les œufs sont des émeraudes. C'est un signe très important. Garde ou tient quelquefois un arbre dont les fruits sont autant de promesses.

- *Sphinx* : Secret, divinité solaire, symbole de l'abondance. Egalement situé près de l'arbre de vie. Signifie aussi : savoir, oser, vouloir, se taire.
- *Phénix* : Oiseau de gloire, éternité, renouvellements successifs et ininterrompus, espérance, pudicité.
- *Chouette* : Sagesse.
- *Hibou* : Image du peuple juif au XIII<sup>e</sup> siècle, mauvais œil, emblème de Satan, avarice, symbole lunaire, argent. — Antithèse : clairvoyance, sagesse.
- *Colombe* : Paix, inspiration, douceur, simplicité. — Antithèse : le corbeau et le moineau.
- *Corneille* : Chasteté, également symbole alchimique.
- *Perdrix* : Vie champêtre, biens terrestres, larcin. — Antithèse : la caille.
- *Hirondelle* : Espérance, inconstance.
- *Cygne* : Guide, sauveur, *voie du salut*. — Wolfram von Eschenbach, dans son poème, fit délivrer la princesse de Brabant par une barque conduite par un cygne merveilleux.
- *Oie* : Vigilance.
- *Pélican* : Purification, charité, symbole alchimique.
- *Héron* : Timidité, sagesse éternelle.

- *Marabout* : Méditation.
  - *Grue* : Annonciatrice de jours propices aux semailles, chez les Grecs. Sacrifices à *Mercur*e chez les Gaulois. Protection divine, vigilance, loyauté. (Mercur : Dieu de l'argent.)
  - *Cigogne* : Dérision.
  - *Bécasse* : Solitude pieuse et méditative.
  - *Vanneau* : Porte-bonheur.
  - *Paon* : Gloire, incorruptibilité ; Salomon faisait venir des paons de Tharsis en même temps que l'or, l'ivoire et des singes. Bon conseiller. — Antithèse : orgueil, vanité.
  - *Coq* : Vigilance, fierté, courage ; *porteur d'une pierre très recherchée*, porte-bonheur, guide, protection, résurrection. — Antithèse : luxure et colère.
  - *Poule* : Bonté vigilante, crédulité.  
poule noire : satanisme.
  - *Serpent* : Du temps des Gaulois, le serpent issu de la terre est aussi considéré comme le gardien de trésors cachés. Emblème de Satan, de la tentation.
- L'Ouroboros* : Représenté par un serpent qui dévore sa queue. *Gardien né des trésors de toute nature*, également symbole d'éternité. Cycle et renouvellement. Gardien du temple de la connaissance chez les alchimistes. Emblème du Judaïsme actuel. Symbole du Grand Œuvre, comme également le sceau de Salomon (étoile à six branches formée de deux triangles superposés), ainsi que la Fleur de Lys.
- L'Abeille* : Quitte sa ruche pour voler au jardin des Voluptés, où elle trouve toutes les fleurs

réunies, comme dans le plus riche des trésors, et elle en goûte les délices. Emblème de l'âme humaine, pureté, Verbe divin, résurrection, survie. Mais elle peut être en même temps un avertissement — car elle a un dard...

*Le Dragon* : Etait déjà le gardien des trésors cachés en Annam et dans les fictions anciennes. Il garde des trésors dans des cavernes d'accès difficile.

Hercule doit vaincre le dragon qui gardait le jardin des Hespérides, où la pomme d'or donnait la félicité.

Vaincre le dragon permet l'accès au trésor. Le Dragon a été aussi l'emblème de Satan. A Tarascon une bête monstrueuse, saurien à gueule de lion appelé La Tarasque, portait la terreur le long du Rhône, en aval d'Avignon. Or, il y a un trésor en Avignon.

A Poitiers, Sainte Radegonde, qui était aussi belle que sainte, vainquit le dragon ailé, qui se tenait, au VI<sup>e</sup> siècle, dans un souterrain aboutissant dans son monastère. Ce dragon, « La Grande Goule », dévorait les religieuses qui s'approchaient de sa retraite. Tous les vieux Poitevins en connaissent l'histoire.

Les dragons mythiques ont presque toujours un corps de serpent ou de crocodile — des ailes et des pattes griffues — une tête effroyable, et gardent des trésors immenses, toujours dissimulés sous terre, dans des souterrains ou cavernes d'accès protégé par des embûches.

Vaincre le dragon, pas obligatoirement en le transperçant, mais avec une baguette magique, une formule spéciale donnera accès aux



Trésor  
découvert au  
XIX<sup>e</sup> siècle  
près de Tolède  
à la Fuente  
de Guarrazav,  
Espagne.  
(Musée de  
Cluny.  
Ph. M. Beck  
Ed. R. Laffont.)



Lion de Juda? Lion  
solaire? Ou lion  
symbolique comme  
ceux de la maison  
où Nicolas Flamel  
trouva un trésor?...  
(Ph. de l'auteur.)



Inscriptions d'un  
des piliers de la  
maison de Nicolas  
Flamel. (Ph. B. Lau-  
té. Ed. R. Laffont.)



Fleu Nicolas flamel iadix elcri  
 uain a laillie par son testament a  
 leuure de ceste eglise. Certaines .  
 Fentes. et maisons. quil auoit  
 acquestees. et achatees a son vi  
 uant. Pour faire certain seruice  
 diuin. et distribucions d'argent  
 chascun an. par aumosne. tou  
 chans les quinze vins. lostel di  
 eu et autres eglises et hospitaux  
 de paris. Soit prie p̄ les trespassez

*Domine deus in tua misericordia speraui*



De terre suis venus. Et en terre retourne  
 L'ame fens a toy Jhu qui les pechiez pardonne

La pierre  
 tombale  
 de Nicolas  
 Flamel.  
 (Dessin extrait  
 de l'ouvrage;  
 inscriptions  
 de la France  
 du V<sup>e</sup> au  
 XVIII<sup>e</sup> siècle  
 Bibl. de  
 Versailles.)



La maison de  
 Nicolas Flamel  
 située  
 rue de  
 Montmorency  
 à Paris  
 et ses  
 curieuses  
 inscriptions.  
 (Ph. B. Lauté,  
 Ed. R. Laffont.)



Détecteur de métal N° 4015/2 de l'Institut Förster à Mauchamps - Essonne.  
(Ph. Institut Dr Förster, Reutlingen.)

richesses... symbolisme... Pour le vaincre, il faut posséder une liberté spirituelle ou une connaissance qui vous donne accès à la route ou à la clé du labyrinthe. Le gardien des choses cachées est l'image du démon Asmodée, le démon d'ici-bas, le gardien des trésors. Le Caducée, baguette d'Hermès...

En Hermétisme, l'or s'associe à la fois au cœur de l'homme, au Christ, et aussi au soleil qui est le cœur du ciel. Car il existe des rapports entre eux.

Homère désignait l'or par le terme : CHRYSOS.

En hébreu l'or était CHARUS : C.H.R.S.

En assyrien : CHURASU.

En crétois : KIRIS.

En Egypte : NOUB = Anubis.

Or Anubis c'est Thot Hermès qui possède la science cachée par laquelle se découvrent les trésors.

On entrevoit aussi l'ébauche du rapport entre le symbole de la croix de Saint-André X, et le K ; entre le K et le T (TAU) ; le K et CHRYSOS qui s'écrit aussi KRYOSOS ; entre le K et le T tau dont l'origine de l'écriture fut le O, symbole solaire, et son rapport avec l'or.

Certaines fresques de saint Jean-Chrysostome, ont été peintes avec ce sens hermétique.

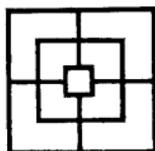
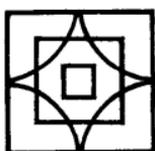
Platon, dans son récit sur l'ATLANTIDE, récit contenu dans le « CRITIAS », parle d'un métal inconnu : l'orichalque, qui garnissait l'Acropole de

l'île. Il fallait passer trois enceintes pour voir l'orichalque.

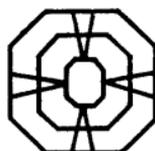
Or, les trois enceintes se retrouvent symboliquement dans divers endroits sous les signes suivants qui y ont été gravés<sup>1</sup>.



Disque funéraire en os qui a été trouvé dans une sépulture mérovingienne à Amailloux (Deux-Sèvres).



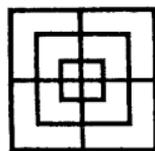
Sculptures des Templiers au donjon de Chinon.



Abbaye de Seuilly (Indre-et-Loire).



Pierre de l'ancienne église d'Aldin (Deux-Sèvres).



Pierre du donjon de Loudun (Vienne).

1. « L'ésotérisme de quelques symboles géométriques », Charbonneau Lassay, Paris 1960.

On trouvera dans « La France féodale » de Pierre Barbier, de nombreux détails sur les châteaux forts qui étaient dotés d'une triple enceinte. Exclusivement dans un but de défense ? On est en droit de se poser la question.

Osiris est considéré, d'après toutes les données anciennes, comme le soleil, dont les changements périodiques et annuels sont exprimés par les phases de son histoire légendaire. Isis est la Lune.

Un personnage mystérieux dont on ne connaît ni la vie ni l'époque à laquelle il vécut, et dont le nom n'est peut-être qu'un pseudonyme astucieux, a laissé un livre qui doit être considéré comme une des clés les plus anciennes, sinon les plus sûres, de la science hiéroglyphique. Horus Apollon, ou plus simplement Horapollon, tient par son nom de l'égyptien et du grec. Il a voulu sans doute rendre par ce nom à double signification le talent de divination que l'Antiquité lui a reconnu. On lui doit une explication des principales figures qui existaient sur les monuments de Thèbes et de Memphis, dans son livre : « Précis du système hiéroglyphique » page 347.

Il se trouve que la connaissance de ce livre ne sert absolument à rien pour la traduction des hiéroglyphes égyptiens, mais il faut l'avoir lu pour avoir une idée des notions nécessaires à l'interprétation de hiéroglyphes.

De même qu'il faut avoir lu Valeriano Balzani, plus connu sous le nom de Pierus, et l'« Essai sur l'Allégorie » par Winckelmann<sup>1</sup>. Voir également La Clef (Clavis) par S. Meliton ; et Maufaucou : « Antiquité expliquée ».

---

1. Paris IN 8 - 1799.

Un certain Philippe, dont on ne sait rien de plus, avait donné une traduction grecque du livre d'Horapollon et c'est celle-ci qu'a publié Pierus ; mais le savant italien ne s'est pas contenté de donner le texte, en lui-même assez curieux ; il a ajouté des remarques et commentaires pleins de sagacité et d'érudition. Les soixante-neuf sujets qu'explique Horapollon y sont accompagnés de dessins. Il explique avec clarté et science le système symbolique des Anciens.

Un des exemples de l'emploi du symbolisme est le suivant : le chef des Assassins, secte orientale dont le chef s'appelait : « Le vieux de la Montagne », envoya à Saint Louis un symbole parfaitement intelligible : en faisant demander au roi l'exemption de tribut que le Vieux de la Montagne payait aux chevaliers protecteurs de la Terre Sainte, l'envoyé devait présenter en cas de refus trois poignards et un linceul. (Mémoires de Joinville<sup>1</sup>.)

A la mort des empereurs romains, les images et les statues qui avaient décoré leurs appartements conservaient la même destination auprès du maître et ornaient la chambre funéraire qui entourait leur tombeau. Les Perses jetaient dans les tombeaux les objets précieux dont le défunt s'était entouré pendant la vie.

En 1834, on découvrit à Montgic-Saint-Martin près de Bergerac (Dordogne), un tombeau en pierre orné du monogramme du Christ, de pampres et de colombes, dans lequel on recueillit des graines encore parfaitement conservées que l'on fit germer. Elles produisirent des fleurs d'héliotrope, de bleuet

---

1. Voir la peinture de la « Galerie des Croisades » à Versailles.

et de trèfle. C'était la triple pensée de la ferveur de ceux qui avaient accompagné le défunt à son tombeau.

Il est intéressant de noter que la position des temples était autrefois en accord avec l'idée que l'on se faisait des dieux. Des dieux tutélaires : Jupiter, Junon, Minerve étaient situés sur les points culminants des villes, d'où ils pouvaient voir les murs d'enceinte. Mercure était au Forum, comme Isis et Sérapis en Egypte. Apollon et Bacchus étaient près du théâtre.

Mars était situé hors de l'enceinte, dans un lieu propice aux exercices — et Vulcain assez loin de la ville pour éviter les incendies. Hercule se dressait près du gymnase aux exercices duquel il présidait. On ne voyait Vénus que près des portes, pour éviter son influence auprès des jeunes et des mères de famille.

Les Temples d'Apollon étaient entourés de bois de laurier, et la lyre de ce dieu était sculptée au fronton des lieux. Le Hibou annonçait Junon, Jupiter ou Minerve.

Pour terminer ce chapitre qui nous entraînerait fort loin si nous nous y laissions aller, il faut ajouter quelques mots sur la symbolique de la Corne : souvent usitée en des acceptations variées puisqu'elle se rapporte par analogie avec l'arme offensive de plusieurs animaux, elle donne une idée de force, de puissance, de richesse. Comme l'huile, le blé, les fruits et les précieuses provisions de toutes sortes durent se mesurer à l'origine avec des cornes évidées d'animaux, elles sont sans doute le plus ancien de tous les récipients et devinrent ainsi l'emblème de l'abondance. On le voit dans les plus anciens monuments, aux mains de Flore, de Pomone, de Cérès et

de Pluton, répandant sur la terre les fleurs, les fruits, les gerbes et les monnaies d'or.

Elles finirent par symboliser la fertilité, la splendeur, la magnificence, la puissance, la gloire. La Gloire avait ses rayons symboliques ; les cornes finirent même par symboliser les rayons de la lumière ou le soleil. D'où le culte du Bélier et du Taureau. Le sceau de Chilpéric qui fut retrouvé avec son trésor, dont j'ai parlé, comportait cette tête si spéciale du taureau avec une sorte de rayonnement matérialisé par un dessin sur le front.

Ajoutons à cela que les formes du culte Solaire demeurèrent très vivaces dans notre civilisation et vous comprendrez aisément l'importance qu'il faut attacher à tous les symboles et signes qui peuvent se rapporter au Soleil-or.

## LES SIGNES MYSTÉRIEUX

« Ils ont des yeux pour ne pas voir. »

Il est un fait certain : la plupart des personnes qui, même sans y être poussées par des événements inquiétants, mirent leurs économies à l'abri ou constituèrent une cache en prévision des jours difficiles, ne se fièrent pas uniquement à leur mémoire pour retrouver l'endroit qu'elles avaient choisi dans ce but. Elles le marquèrent d'une manière ou d'une autre. Peut-être aussi cédaient-elles à ce que l'on pourrait appeler « le complexe du barbier de Midas » qui veut que tout individu détenteur d'un secret en laisse une trace plus ou moins intelligible.

Que ce fût pour retrouver facilement son trésor camouflé ou pour en indiquer l'emplacement à un successeur éventuel, il reste qu'il faut être averti pour voir et reconnaître ces signes. Leur inscription

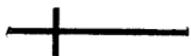
ne procède pas d'une loi uniforme et régulière. Il est indispensable de les interpréter.

Je vais tenter de vous en révéler ce que j'en sais — après vous avoir averti que, neuf fois sur dix, on passe devant les signes qui ont été gravés sans les remarquer.

Quand bien même vous aurait-on dit : « Allez à tel monument, tel mur, tel souterrain et regardez », vous risquez fort de passer sans rien apercevoir. Et pourtant, les signes y sont.

Leur graphisme, leur forme et ce qu'on pourrait appeler leur style peuvent varier suivant les pays et les époques ; mais ils ont une sorte de ressemblance générale. Peu de personnes peuvent les expliquer et les interpréter. Il ne s'agit pas seulement de savoir que  $\text{⌢} = \text{A}$ . Chaque chercheur devra donc apprendre à interpréter aussi.

Commençons par les signes qui ont pu être employés aux Caraïbes et dans les anciennes colonies espagnoles :



Croix couchée. La partie longue de la croix indique la direction à suivre jusqu'à la prochaine marque.



Croix verticale. La même partie désigne le prochain signe, ou l'endroit à creuser.

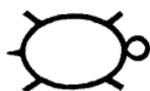


Même signification.



*Flèches croisées* : deux caches possibles.

*Poignard, épée, sabre* : indique la direction à suivre, cette inscription fut employée par des flibustiers.



*Tortue* : même signification avec, en plus : Danger.



*Serpent* : Une cache du côté opposé.



*Serpent* : Cache en dessous ; la longueur du dessin est en corrélation avec la profondeur de terrain à creuser.



*Serpent enroulé* : Ce signe avait été gravé sur une roche sous laquelle se trouvait un trésor. Voir l'analogie avec les signes du trésor de Saint-Wandrille.



*Fer à cheval* : direction à suivre.



*Soleil* : présence proche de ce que vous recherchez.



*Gourde* : indique encore la direction d'une cache.



*Deux points* : indiquent la présence d'une fosse.



*Triangle* : Le trésor est situé au centre d'un triangle délimité par des rochers ou des arbres.



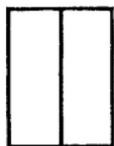
La cache est située sur un des côtés du triangle.



Cache sous la marque, ou enterrée au pied de la marque.

Tout comme notre alphabet d'ailleurs, un signe est une chose conventionnelle. Signe conventionnel pour celui qui le grave, ou pour l'intelligence d'un groupe ou d'une confrérie. Les Templiers avaient les leurs. Dans le *Mercur de France*, numéro de mars 1940, Probst-Biraben nous dit : « Les Compagnonnages révéraient les moines, qu'ils fussent soldats ou non, comme des Maîtres en l'Art Supérieur, celui de bâtir, et c'était auprès d'eux qu'ils avaient appris l'équilibre des lignes, l'harmonie des proportions, *le sens symbolique des assemblages, des figures, le langage muet des ornements sculptés ou gravés dans la pierre ou le bois.* »

On connaît les signes templiers suivants :



Poussez ou frappez à cet endroit, une cache s'ouvrira.

 Cache à peu de profondeur sous ce signe.

 Allez tout droit.

 Danger.

 Trésor, avec quatre possibilités d'accès.

 Caves ou souterrains, sur deux étages superposés.

 Tournez à gauche.

Si, par exemple, vous trouvez un A fortement gravé sur une cheminée, exercez dessus une forte pression, tournez, et vraisemblablement une cache s'ouvrira. Pendant la Révolution, nombre de prêtres se dissimulèrent ainsi.

Regardez avec beaucoup de soin : des signes ont été mastiqués, d'autres sont masqués par le lierre, le lichen, la pousse ; la pierre a été abîmée.

Aux temps féodaux, on savait par expérience que si un château, un monastère, était attaqué, pris, pillé et détruit — et il y avait eu trop d'exemples pour l'ignorer —, il serait rasé presque jusqu'à terre. En

conséquence, les signes indiquant des caches avaient été gravés à peu de hauteur. Et ainsi, même dans les ruines, on était à peu près sûr de pouvoir retrouver son magot.

Ces lignes vous amèneront probablement à visiter des monuments ou des ruines avec beaucoup plus d'attention.

(Et sans doute aussi avec quelque agacement, à la vue de certains graffiti stupides, ou à la vue de « l'œuvre restauratrice » de certains maniaques du ciment... Mais enfin, ce n'est pas, en France, ce qui prédomine, Dieu merci.)

Ces signes étaient apparus à partir des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles. Précisément au moment où se formaient les corporations éprises de mysticisme, à l'époque de l'essor de nos églises, de nos châteaux, de nos cathédrales. Les tailleurs de pierres étaient de plus en plus recherchés. On les avait formés à bonne école. Les moines cisterciens enseignaient les principes élémentaires de l'art de bâtir ; les élèves devenus maîtres vont là où on les appelle.

Chaque « école » ou « loge » avait sa marque, car on retrouve des signes identiques ici et là. Les Clunisiens avaient également la leur, et leur symbolisme secret ; les cours n'étaient pas écrits, car les futurs ouvriers n'auraient pu les lire. Les alchimistes avaient aussi leurs idéogrammes.

A Saint-Wandrille, les trésors dont j'ai parlé furent trouvés derrière des pierres gravées. L'une d'elle était marquée d'une potence, l'autre d'une croix et la suivante était signalée par ce dessin :



Derrière chacune de ces pierres, il y avait une urne. Cette spirale de Saint-Wandrille peut s'assimiler soit à un symbole solaire, soit à l'escargot, figure au sens hermétique. L'ammonite pétrifiée avait, pour les adorateurs du soleil, un caractère sacré, justement à cause de sa forme spiraloïde.

Au fronton du portail de Saint-Wandrille figure une sculpture représentant un pélican s'extirpant les entrailles pour nourrir ses petits. C'est un symbole de charité, mais il peut aussi avoir un autre sens, hermétique, celui-là.

Déplacez les pierres où sont gravés ces signes, et sinon un trésor, vous trouverez un parchemin qui vous apprendra beaucoup. C'est déjà arrivé.

## Les signes runiques et l'alphabet de Futhak

Cet alphabet est appelé ainsi car les premières lettres qui le composent sont F.U.T.H.A.R.K. Il était commun à presque tous les peuples germaniques — peuples au nombre desquels se trouvaient les Francs et les Wisigoths<sup>1</sup>.

	= F		= H		= T
	= U		= N		= B
	= TH		= I		= E
	= A		= J		= M
	= R		= E		= L
	= G		= P		= NG
	= K		= Z		= O
	= W		= S		= D

On peut comparer avec les signes de la cathédrale Saint-Pierre que je montre plus loin. N'oublions pas que lorsque les premiers Croisés allèrent en Terre Sainte, on les appelait encore les « Francs ». Au moins quinze des signes de l'alphabet de Futhark se retrouvent sur les murs de la cathédrale Saint-Pierre. Cette écriture va souvent de droite à gauche, puis de gauche à droite en changeant de ligne ; cette façon d'écrire s'appelle « à boustrophédon ».

1. Voir Dictionnaire Larousse en 7 volumes, p. 507 : Histoire de l'écriture.

Jules Verne a d'ailleurs employé cet alphabet de Futhark pour rédiger un cryptogramme dans son « Voyage au centre de la terre ». Le cryptogramme était le suivant :

Ж. А Ь П П Г	Х Г А Т П Х Т	Г Х Т Р І Б П
Г √ ↑ Г Г П Р	П К Х Х І Х Ф	Л І ↑ Б А Г Х
Р ↑ Г Г Т Г Ь	Г ↑ А Г ↑ Х Г	Г П Р Б А А Ь
Х Г ↑ Ь Г Х І	Ь П Г Х Р ↑	А А І П Г Г
Г ↑ П Г Г А	• Ь Г Р А Р	І Х Г Г Б Г
Р Р Б А Г І	Х Х П ↑ П П	Ф А Г Ь ↑ П
Б ↑, І Г Р	К Г Х І Б Ь	Ф Х Б І І І

dont il donnait, évidemment, le décryptage. .

Des signes runiques, nous sommes rapidement arrivés à la cryptographie. On peut lire à ce sujet le récent ouvrage de vulgarisation intitulé : « Le petit code des codes secrets » de John Laffin<sup>1</sup>. Ou bien lire le livre beaucoup plus coriace du général Sacco : « Manuel de cryptographie »<sup>2</sup>.

Au sujet de l'interprétation nécessaire voici un autre exemple : un manuscrit en provenance d'une Commanderie de Templiers donnait le texte latin ci-après :

*Paulum siste gradum festinos lecte amice  
Et normia gressum compesce. Hos perlegue tantum*

*Tersenos versus, nec enim legisse pigebit ;  
Retorice flos nullus his, phalerataque longa*

1. Editions Dargaud, 1968.

2. Editions Payot, 1951.

*Verborum series, est cum cognomine nomen ;  
 Sincere versus majuscula lettera quoequo  
 Depicta (ut cernis) auro mignoque legenda  
 Exhibet herois, vitae qui plurima post quam  
 Lustra et felices annos felicibus egit  
 Auspiciis primos multo venerabilis, egit  
 Francia in illustri tenuit tandem ; haecque superba*

*Omnia quoe lustras decta instauravit et auxit  
 Nulli per pietate, magistrorum magnorum  
 Tot quod Johannis solinum ex ordine sacro  
 Abstulit arra dies : huic temple insigna pinxit  
 Incolumenque hostis, de faucibus eruit. Ergo  
 Nuc illum (O Bonnefons) pietatis flumen riga  
 Et, petra de functum muriscoe celestibus apta.*

En voici la traduction française :

Retiens un peu tes pas, lecteur ami  
 Devant ces murs suspens ta marche, lis seulement  
 Ces vers terrestres et tu ne regretteras pas de les  
 avoir lus  
 Aucune fleur de réthorique en ceux-ci, ni de longs  
 ornements  
 Enchaîne les mots et les noms au surnom  
 En retournant simplement chaque lettre majuscule  
 que tu liras  
 Peinte comme tu vois d'or et de pourpre, révèle le  
 nom du héros.  
 Après avoir vécu plusieurs lustres de sa vie fort  
 vénérable  
 Dont il passa heureuses les premières années sous  
 de favorables auspices  
 La France tint enfin toutes ces œuvres magnifiques

Jusqu'au jour funeste qui arrache à l'Ordre Saint  
 la puissance de Jean  
 Il peignit les ornements de ce temple  
 Et l'arracha saint et sauf à la gueule de l'ennemi  
 Maintenant, ô Fontaine de Bonté, laisse couler sur  
 ce défunt  
 Un flot de piété  
 Du cœur de cette pierre « muriscoë » digne des cieux.

L'interprétation de ce texte est indiquée à la sixième ligne, avec, d'ailleurs, assez de clarté : « en retournant chaque lettre majuscule que tu liras ». Or, les lettres majuscules du début de chaque ligne du texte latin, en les lisant verticalement, donnent : P.E.T.R.U.S. D.E. L.A. F.O.N.T.A.I.N.E.

L'interprétation qu'il fallait en tirer indiquait : retournez simplement la pierre du bénitier de la chapelle de la Commanderie<sup>1</sup>.

Cette digression nous a momentanément éloigné du sujet dont je veux vous entretenir et que voici :

Il est admis qu'à Poitiers un ou plusieurs trésors ont été cachés, consécutivement aux diverses vicissitudes que cette ville traversa depuis sa fondation. Il est dit, en outre, que ce trésor est indiqué par des signes — qu'il reste encore à déceler.

Etudions Poitiers. Le « pèlerin attentif » découvrira une partie de ces signes. Voici où les trouver et quelques explications à leur sujet. Commençons par les signes qui sont gravés à la cathédrale Saint-Pierre.

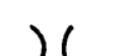
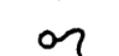
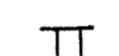
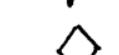
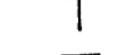
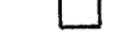
---

1. Il faut lire pour avoir le fin mot de cette histoire « Vulfran le Nain » de Mme de Grazia, aux Editions Librairie des Champs-Élysées, 17, rue de Marignan, Paris (1967).

## Les signes de la cathédrale Saint-Pierre

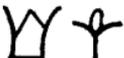
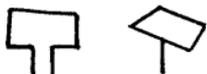
<i>SIGNE</i>	<i>POURRAIT ÊTRE</i>	<i>CORRESPONDRAIT A</i>	
	Bêta		Beth
	Gamma		Ghimel
	Delta		Daleth
	Thêta		Thet
	Lambda		Lamed
	Nu		Noun
	Xi		Samech
	Pi		Phé
	Kappa		Quoph
	Pho		Resch
	Tau		Taw
	Correspondrait à n,b		
	Correspondrait à Où. W;U. u		
	Correspondrait à P R		

SIGNE CORRESPONDRAIT A

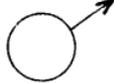
	?
	?
	?
	?
	?
	?
	?
	Lion, soleil, or
	Gémeaux
	Bélier
	Saturne
	Pierre, Ki.
	Hêtre, feuilles.
	Terre, Ki, creuset ?
	Plomb, Kappa
	P
	R
	S

	?
	Tout
	Réunion
	Regardez en haut
	Hache
	?
	Un pas
	Signe compagnonique
	Feu, lumière, tonnerre
	?
	Balance
	Gamma, lune, argent.
	?
	Argent
	Blanc alchimique
	Cuivre C.
	
	Soufre, shin.
	Œil, soleil, or.

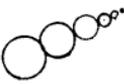
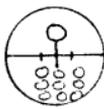
## LES SIGNES MYSTÉRIEUX

	Cœur, delta.
	Voir dans cette direction.
	Hache, couper.
	Fleur de lys, grand Œuvre.
	Marteau, frapper, sonder.
	Chrisme, soleil.
	Svastika spiroïde, vie
	Svastika à barrettes opposées.
	?
	Svastika inscrit.
	Poisson

### Symboles alchimiques

	Soufre.		Argent
	Mercure.		Fer
	Or		Cuivre

## Symboles alchimiques (suite)

	Plomb		Electrum
	Etain		Soudure d'or
	Sel, hermétisme.		Mélange d'or
	Or et limaille d'or		Chrysocolle
	Feuilles d'or		Jesod, générateur des métaux
	Or fondu		

Avant de nous livrer à une étude plus approfondie de ces signes et de vous indiquer ceux qui se trouvent ailleurs à Poitiers, il convient de savoir que la cathédrale Saint-Pierre fut construite aux XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles ; elle fut consacrée en 1379.

Les signes peuvent se voir, pour le XII<sup>e</sup> siècle : sur les côtés intérieurs et extérieurs du chevet ; dans les escaliers et les clochetons nord et sud-est.

Pour le XIII<sup>e</sup> siècle : sur les faces extérieure et intérieure des murs nord et sud et escaliers des transepts correspondants.

Pour le XIV<sup>e</sup> siècle : sur la face intérieure de la façade ouest et sur les parois de la chapelle Saint-Martin.

Il y a, bien entendu, des marques de tâcherons, mais il ne faut pas s'arrêter à cela et cette étude lèvera peut-être une partie du voile qui cache le mystère des cathédrales.

De toute façon il est assez stupéfiant de rencontrer là des signes alchimiques, des lettres d'alphabet très ancien, comme les alphabets babylonien, égyptien, chaldéen, phénicien et des symboles presque aussi vieux que le monde. Auxquelles s'ajoutent des symboles astrologiques zodiacaux et des signes compagnonniques.

N'est-ce pas la confirmation du fait que les bâtisseurs de cathédrales étaient instruits des plus vieilles sciences connues ?

Sachez aussi que les signes se lisent, en principe, d'ouest vers l'est. Certains ne signifient rien et ont été gravés intentionnellement pour égarer.

## LES SIGNES DE LA LANGUE SACRÉE

### Les signes de la langue sacrée

Dans l'Antiquité, le principe de la Religion, de l'Astrologie, de l'Alchimie, et de la Magie fut unique. La ou les religions antiques avaient les astres pour dieux, d'où l'Astrologie. L'Alchimie enseignait que ces dieux semaient les substances vitales : l'or, l'argent. Prêtres, astrologues, alchimistes, s'inspiraient donc de racines communes et usaient d'écritures semblables.

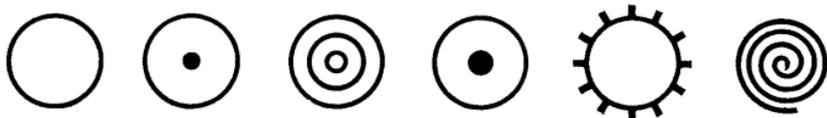
Un des signes magiques était le cercle, commencement et fin de toutes choses. Ce cercle indiquait le Créateur, le soleil, l'or, le germe. Le soleil produisait l'or : la lune produisait l'argent ; Saturne produisait le plomb, et Mars, le fer.

L'or était l'image du soleil, la couleur jaune était symbolisée par trois grains. Horus était le soleil levant, accompagné d'un collier rayonnant qui répan-

daît l'or dans le monde comme un germe de vie. Les colliers anciens ont presque tous ces grains symboliques.

Les Anciens estimaient la monnaie du métal comme une chose sainte. Les Egyptiens lui avaient donné une forme solaire ; on la fabriquait dans les temples, on la perçait pour la porter comme talisman. Les femmes orientales n'ont pas encore oublié cette coutume.

Le soleil est donc figuré par l'or, et vice versa. Pour les Péruviens, l'or était une « larme de soleil », et comme ils adoraient le soleil, on ne s'étonnera pas que Pizarre ait tant trouvé d'or chez eux. Presque tous les bijoux et monnaies anciennes sont gravés de cercles : soit d'un cercle unique, soit d'un cercle dont le centre est marqué, soit encore de plusieurs cercles concentriques.



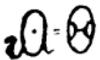
Le  couché signifie la marche du soleil, son rayonnement, son mouvement, suivant la ligne sinueuse de l'ellipse.

Le disque solaire était aussi le symbole de la tribu de Juda, laquelle avait la garde des trésors de Jérusalem. Horus, l'Egyptien, adorateur du soleil, était parfois symbolisé par son œil, et le signe  figure la prunelle solaire.

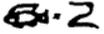
Voici l'alphabet égypto-chaldéen-phénicien<sup>1</sup> dont la connaissance est nécessaire au déchiffrement des cryptogrammes.

1. Extrait de l'ouvrage d'Emile Soldi-Colbert de Beaulieu *La langue sacrée*, vol. IV, fasc. 2, p. 118. Edit. E. Leroux, Paris.

ALPHABET ÉGYPTO-CHALDÉO-PHÉNICIEN

Lettres	Égyptien	Chaldéen	Phénicien	Signification des lettres
A	 Hapi	 Alpu	 Alph	Bœuf
B	 Ba	 Bomot (?)	 Bêt	Maison
G	 Gamaal	 Gam	 Gimel	Chameau
D	 Du	 Du	 Daleth	Porte
E. H	 Hait	 e'	 Hé, Heth	Battant
V	 Oudy (?)	 Vé	 Vaw	Colonne
Z	 ?	 Zi	 Zain	Arme
T	 Tel-Temt	 Té	 Teth	Serpent
I	 ?	 Im	 Iod	Germe
K	 Kap	 Kad	 Kaph	Main

## ALPHABET ÉGYPTO-CHALDÉO-PHÉNICIEN (Suite)

Lettres	Égyptien	Chaldéen	Phénicien	Signification des lettres
L	 ku 	 Lis 	 Lomed 	Fouet
M	Mu 	Mu 	Mum 	Eau
N	 -2 an 	 Nina 	 Nin 	Poisson
S	Tat-Sam 	Sam-Sa 	Samek 	Support
O	an 	Igi 	Oyn 	Œil
P	(Sotep) 	Par 	Phi 	Bouche
Z	 ? 	Zida 	Zadé 	Javelot
Q	(Ménat) 	Qam 	Qof 	Nuque
R	 Reh 	 ku-ri 	Resh 	Tête
S	 Schii 	Sha 	Schin 	Dents
T	 Tar 	 Tar 	Tau 	Signe

Notons au passage que le signe sumérien UD signifie incontestablement : Soleil-Or et on l'a rencontré sous les formes suivantes :



Egyptien



Caducée phénicien



Caducée indou



Arbre chaldéen



Le soleil et son support égyptien



\*  
\*\*

Quels sont maintenant les parentés des différents signes solaires d'après les transcriptions qui ont existé dans les différentes civilisations ? Les voici ci-après, et l'on ne peut que constater que le  ou le  ont été les dénominateurs communs de tout ce qui est connu. On peut donc en conclure que

*chaque fois que vous rencontrerez l'un ou l'autre de ces deux signes, le graveur a voulu vous indiquer que*

- 1) La religion solaire n'était pas disparue et qu'il en était un adorateur. Ou bien,
- 2) Si vous avez présomption de trésor, qu'il vous faut regarder du côté du soleil,
- 3) Ou qu'il vous faut sonder, au bruit ou au détecteur, la pierre qui porte ce signe.
- 4) Si le signe est sur un manuscrit, prêtez beaucoup d'attention à la rédaction et aux anomalies du texte.

PARENTE DES SYMBOLES SOLAIRES <sup>1</sup>

<i>Egypte</i>					
<i>Chaldée</i>					
<i>Inde</i>					
<i>Europe or.</i>					
<i>Assyrie.</i>					
<i>Chine</i>					
<i>Am. N.</i>					
<i>Mexique</i>					
<i>Crète</i>					
	1	2	3	4	5

Les formes principales du disque solaire (Première série)  
 1. Le disque simple. — 2. Le disque centré. — 3. Le disque au carré. — 4. Le disque-serpent. — 5. Le disque croisé.

1. Extrait de l'ouvrage d'Emile Soldi-Colbert de Beaulieu op. cit.

<i>Etrurie</i>					
<i>Grèce</i>					
<hr/>					
<i>Etrusque</i>					
<i>Grec</i>					
<i>Chériis.</i>					
<i>Celtibér.</i>					
<i>Eurd.</i>					
<i>Indien</i>					
<i>Hinn</i>					

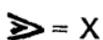
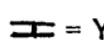
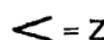
Comparaison des formes principales du disque solaire et du teth. La lettre teth commence à la troisième ligne sous les barres. Ce tableau pourrait être facilement doublé avec les dérivés des alphabets phéniciens, grecs, etc.

## Alphabet du zodiaque

Comme bon nombre des signes du zodiaque se retrouvent à Poitiers et ailleurs, il est bon aussi d'en connaître la valeur alphabétique.

Cet alphabet était assez populaire pendant le haut Moyen Age.

○	Soleil = A	♊	Gémeaux = L
♃	Jupiter = B	♋	Cancer = M
♄	Saturne = C	♌	Lion = N
♆	Neptune = D	♍	Vierge = O
♁	Uranus = E	♎	Balance = P
♁	Terre = F	♏	Scorpion = Q
♀	Vénus = G	♐	Sagittaire = R
♂	Mars = H	♑	Capricorne = S
☿	Mercure = I	♒	Poissons = T
☾	Lune = J	♈	Bélier = U
♉	Taureau = K	♉	Verseau = V

 = W     
  = X     
  = Y     
  = Z

Les signes représentent les astres les plus connus ; certains sont encore employés par les astrologues.

Les lettres W.X.Y.Z. sont représentées par des signes différents de ceux du zodiaque de façon à à pouvoir compléter l'alphabet.

*Alphabet babylonien*

	A		
	B		
	G		
	D		
	E		
	Z		
	H		
	Θ		
	I		
	K		
	F		
	M		
	N		
	X		

On retrouve certains des signes de l'alphabet babylonien sur les murs de Poitiers ; telle est donc la raison pour laquelle je le fais figurer ici. Bien qu'il en figure encore un certain nombre à Avignon et à Domfront, je ne voudrais pas vous lasser en donnant encore d'autres exemples.

On ne peut s'empêcher d'être troublé de les voir ici et là. La question du pourquoi, du comment et de la signification de leur présence s'impose d'elle-même, mais avant de poursuivre plus avant notre quête à Poitiers même, il sera utile de connaître quelques valeurs numériques.

## VALEURS NUMÉRIQUES

Un signe, le suivant :



était gravé sur le mur d'une propriété à la suite d'un certain nombre d'autres indications qui donnaient à savoir qu'il s'y trouvait un trésor d'origine templière.

Ce signe, que voulait-il dire ?

Il signifiait qu'il fallait aller à neuf coudées vers la gauche. Neuf coudées égyptiennes de 0,65 m, soit à 5,80 mètres sur la gauche. Le trésor y était.

Il faut donc savoir interpréter, déduire du signe la direction à prendre, et calculer la longueur de la distance à parcourir.

La numération des lettres a parfois sa valeur. Voici celle de l'alphabet latin et quelques numérations égyptiennes.

Valeur numérique de l'alphabet latin

154 DE NV MERO DCLXVI.

Qui numeri singulis litteris deputentur.

A	B	C	D	E	F	G	H	I	K	L	M	N	O
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	20	30	40	50
P	Q	R	S	T	V	X	Y	Z					
60	70	80	90	100	200	300	400	500.					
I	V	HI	HV.										
600	700	800	900.										

Quelques numérations Egyptiennes.

I . II . IIII	1 2 3
∩ . ∩I . ∩II.	10 11 12
∩∩ . ∩∩∩IIII	20 33
⤿ . ⤿⤿⤿	100 300
⤿⤿⤿∩∩!	322
⤿⤿ . ⤿⤿⤿	1000 2000
⤿∩∩ ⤿⤿	112 000
∩	10 000

## LES SEPT TOURS

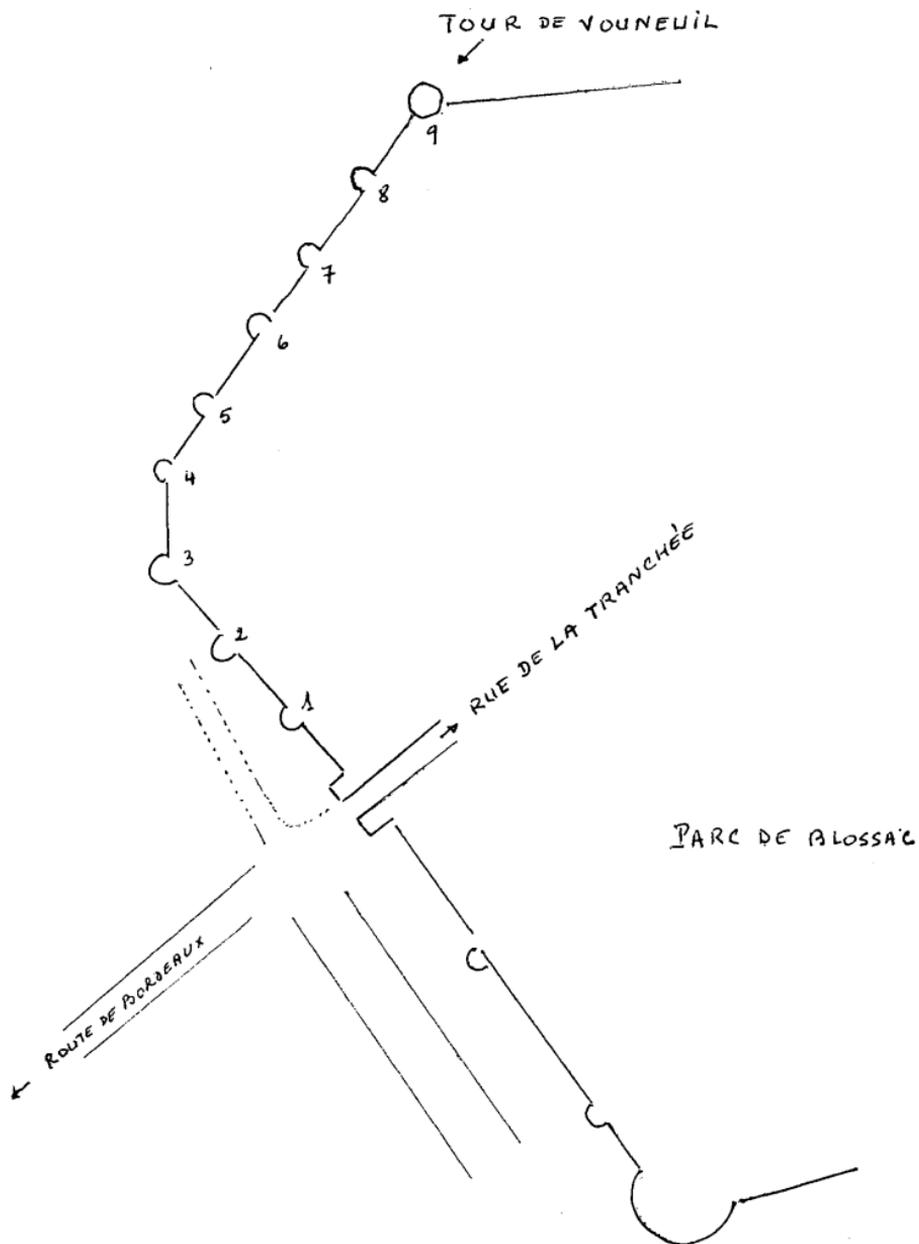
Vous en savez maintenant assez pour vous mettre à l'épreuve.

Je vous proposerais une autre direction que celle de la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers. Je me tairais d'ailleurs sur ce que j'en sais ; respectons les lieux sacrés. Aussi irez-vous, dans la même ville vers le parc de Blossac, puis en direction de la gare vers la clinique Pont-Achard, en quittant l'ancienne ville par la rue de la Tranchée et en longeant, par l'extérieur, les anciens remparts.

A partir de la rue de la Tranchée, neuf tours de défense se succèdent jusqu'à la tour de Vouneuil, à raison d'une tour à peu près tous les vingt-cinq mètres, séparées par les restes de courtines.

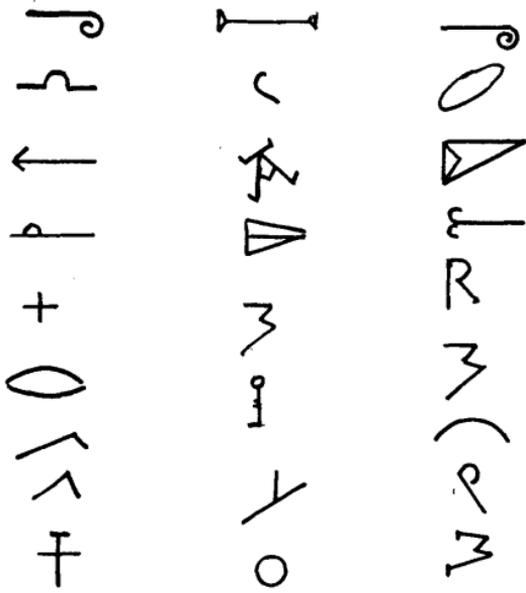
Ces tours furent élevées vers 1375, lorsque Jean de Berry reconstruisit l'enceinte de Henry II Plantagenêt. Jusqu'en 1756 elles n'avaient à peu près pas bougé. Mais à cette date, l'intendant de Nanteuil fit quelques démolitions. A partir de la rue de la Tranchée vous pourrez suivre le mur vers le nord, facilement, en marchant sur l'herbe ; voici un plan qui vous aidera (voir page suivante).

POITIERS

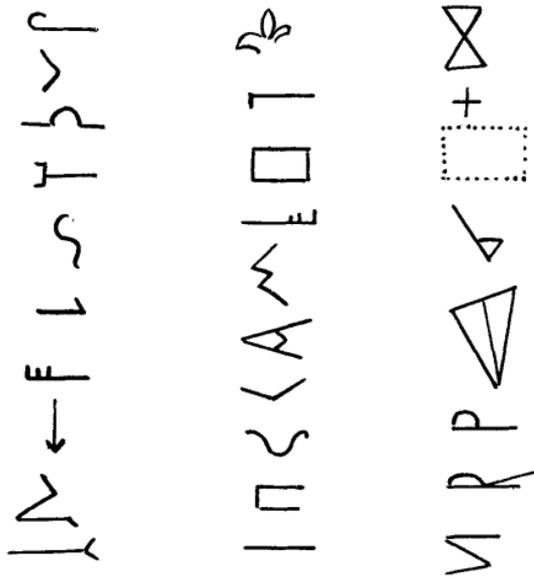


Et vous trouverez les signes suivants :

*Première tour*

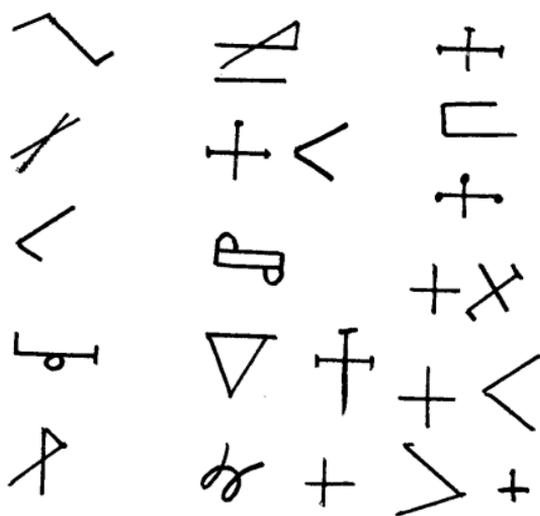


*Deuxième tour*

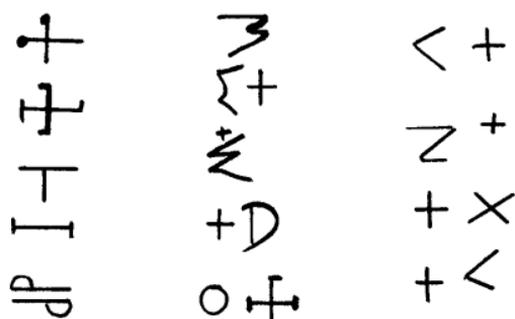


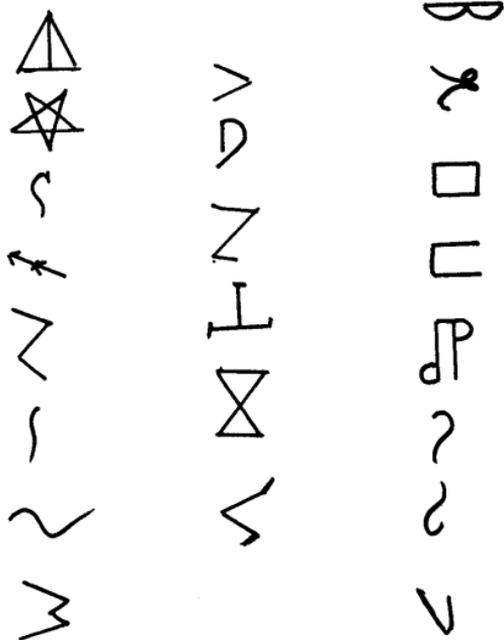


*Cinquième tour*



*Sixième tour*



*Septième tour*

En cherchant plus loin, vous trouverez dix-neuf symboles solaires à la tour Montbergeon. Or, dix-neuf, en hermétisme, c'est le nombre attribué au soleil. Coïncidence ?

Et que l'on ne me dise pas qu'il ne s'agit que de marques de tâcherons, car de ces signes-là, on devrait en trouver abondamment sur les murs d'enceinte qui se trouvent au sud de la rue de la Tranchée. Or, quoique datant de la même époque, ils ne comprennent pas un seul signe.

### *L'interprétation*

« Relativement au nom des lettres, il me paraît inutile d'y chercher un rapport quelconque avec leurs formes respectives : « Aleph » ne rappelle en rien une tête de bœuf, « Bet » ne ressemble pas à une maison, « Ghimel » n'est pas non plus un chameau ni « Daleth » une porte, etc. Les noms sont d'un caractère mnémotechnique répondant à une analogie d'apparence plus ou moins superficielle. Un fait aussi évident n'a jamais dû être méconnu. »

Ainsi parlait M. Jean Halévy dans la *Revue Sémitique* avec ses « Nouvelles considérations sur l'origine de l'alphabet », en 1901.

J'ai le sentiment que M. Halévy se trompait et qu'il faut donner raison à ceux qui l'ont précédé. Ainsi, Court de Gibelin prouve par de nombreux exemples que les premiers inventeurs de l'alphabet littéral, source unique de tous les alphabets littéraux actuellement en usage sur la terre, et dont les caractères n'étaient d'abord qu'au nombre de seize, puisèrent dans la nature même la forme des caractères, relativement au sens qu'ils voulaient y attacher.

A chaque lettre de l'alphabet hébreu correspond non seulement un chiffre, mais aussi une idée, une signification. C'est en rapprochant signes et signification que vous trouverez la voie.

Prenons quelques exemples :

Si vous trouvez les inscriptions suivantes :



BA



BAMDT



BET



Vous saurez qu'ils sont la représentation du B qui

signifie : « Signe paternel et viril, image de l'action intérieure et active. »

Cette transcription vient de MAISON et les lettres dérivent de sa représentation.

Donc, si vous présumez fortement qu'il y a un trésor, cette inscription, en particulier dans le cas des anciennes maisons où habitaient des juifs, signifie que le trésor est à l'intérieur de la demeure où le signe a été gravé.

Autre exemple :

Si vous trouvez le signe suivant :



Vous saurez que « C'est le signe du mouvement expansif, il s'applique à toute idée d'expansion, d'élévation, d'occupation, de possession ». Comme signe final il est l'image de la puissance qui dérive de l'élévation. C'est le LAMED qui signifie « *aiguillon* » « *fouet de bœuf* ». Il vaut 30.

Donc, si vous avez encore une bonne présomption de trésor, ce dernier sera indiqué par la direction d'une gravure en forme de fouet, d'aiguillon, ou de lance qui ne manquera pas d'être gravée là où vous cherchez.

Il est donc absolument nécessaire de vous pénétrer de la signification des lettres des alphabets anciens, particulièrement de l'hébreu, que vous réfléchissiez et cherchiez avec beaucoup de persévérance.

L'interprétation doit beaucoup à l'intuition — mais celle-ci nécessite aussi une certaine expérience. Il faut donc savoir prendre du recul, comme lorsque vous contemplez une peinture ; vous ne la connaîtrez et l'apprécierez mieux qu'après l'avoir vue plusieurs fois.

### Les Clavicules de Salomon

Nous avons été bien surpris de voir sur les murs de Poitiers des signes qui remontent à l'écriture babylonienne et assyrienne. On pourra être encore plus étonné d'apprendre que certains de ces caractères se retrouvent aussi dans les « Clavicules de Salomon ».

Ces dernières ne sont pas des osselets ou des vestiges des os de l'épaule du grand roi, mais une sorte de testament que Salomon aurait laissé à son fils Roboam, gravé sur des écorces ; il fut traduit plus tard par Abognazar, puis par l'archevêque d'Arles, Mgr Jaubert de Barrault, en 1624. Le titre de « Clavicules » signifie : « petites clés ».

Ces signes cabalistiques (voir page suivante), inscrits de diverses manières, avaient le pouvoir de contraindre les esprits à vous obéir.

Un jour, les « Clavicules de Salomon » furent demandées à la Bibliothèque nationale par une dame venue de fort loin. Elle assurait en avoir un besoin impérieux pour pouvoir déchiffrer un cryptogramme.

Cette dame avait une propriété à l'île Mahé, dans l'archipel des Seychelles. Une fois, à marée basse,



une jambe repliée, le crâne fracassé. Ces dernières particularités correspondant aux coutumes des flibustiers de jadis qui cassaient la tête de ceux d'entre eux qui avaient gravement enfreint leurs lois, et les enterraient ainsi.

La sculpture du chien de chasse fut prise pour Sirius ; l'autre chien pour Phocion. Le museau du cheval aurait évoqué le Sagittaire, etc.

Puis, informé de cette découverte, le notaire de l'île donna à la personne qui l'avait faite un cryptogramme. Il assura à la bonne dame que la trouvaille des sculptures, des squelettes de forban, sur son terrain, prouvait que le cryptogramme, depuis longtemps dans son étude, lui revenait de droit.

La légende disait que le pirate surnommé La Buse l'avait jeté à la foule, avant d'être pendu, en criant : « Mon trésor à qui saura le découvrir. » On ne sait comment ce papier parvint ensuite jusqu'à l'étude du notaire.

Mais il restait à traduire ce curieux message — et à découvrir le trésor.

Ce cryptogramme ne pouvait se déchiffrer, pensait la propriétaire, qu'à l'aide des « Clavicules de Salomon ». Les figures du message présentaient quelque analogie avec l'hébreu carré ; une partie des lettres ont valeur de chiffres, la ponctuation n'est pas faite, on peut prendre les **F** pour des **C** ; les **T** pour des **S** ; etc.

\*  
\*\*



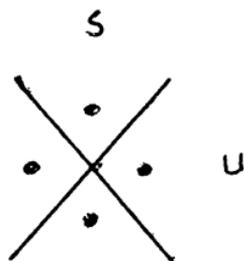
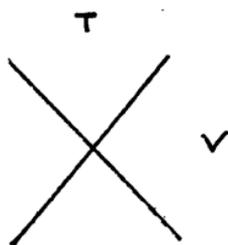
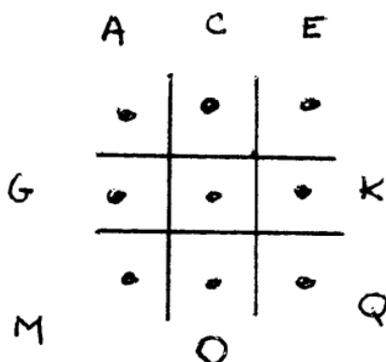
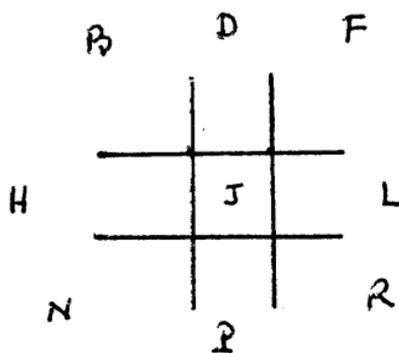
## LES SIGNES MYSTÉRIEUX

Le cryptogramme fut déchiffré en partie. Il était dérivé de l'alphabet suivant :

A	◡	N	└
B	└	O	◡
C	◡	P	└
D	└	Q	◡
E	◡	R	└
F	└	S	◡
G	◡	T	└
H	└	U	◡
I	◡	V	└
J	◡	W	└
K	◡	X	└
L	└	Y	◡
M	◡	Z	└

Si, maintenant vous avez la patience de suivre le message codé et de vous reporter à l'alphabet, vous obtiendrez le texte ci-après, curieux, incomplet et surprenant.

Le tout avait été conçu d'après la combinaison des figures ci-après :



- 1) PRENEZ UNE PAIRE DE PIJONS VIRE SKES
- 2) 2 CŒURS qesea TETE DHERALF UNE KORT
- 3) FIL WINSHIENT ECU PRENEZ UNE CUIL-  
LERE
- 4) DE-MIELLE FOUTRE E FOUS EN FAITES UNE  
ONGAT
- 5) METTEZ SUR KEPASAIE DE LA perot titoutn
- 6) vpulez plus PRENEZ 2 LT CASSES SUR LE CH
- 7) EMIN IL FAUT queut TOIT A NOITIE COUVE
- 8) POUL EMPECGER UNE FEMME dhzengt VOUS  
NAVE
- 9) RUA VOUS SEREZ LA dobauegeaet POUR VE
- 10) NIR aaietpor EPINGLE oue JUILLET urlor

- 11) eiljn POUR FAIRE PITER UN CHIEN TURP-  
QUN
- 12) lenen DE LA MERDE BIEN SECHE ET SUR u
- 13) n vov lenquilmiseiudf K'UUNEFEMMRQ
- 14) IVEUTSE FAIRED'YNhmetsedete  $\forall$  drc
- 15) DANS duui ouuqn DORMIRUN HOMME R
- 16) ESSCFVAASE FAUT nRENDRE ude Q
- 17) U'UN DIFFUR qecieepur tetlclsl.

Le message est incomplet.

Quel fouillis de décourageantes obscurités ?

Pourtant un plan de l'île éclaire singulièrement :  
il contient ces « lieuxdits », ces « amers » qui sont  
donnés dans le message codé :

- les « deux cœurs »,
- la « tête de cheval »,
- le « chien turec »,
- le « toit à moitié coupé ».

Par ailleurs, les sculptures sur les rochers donnent  
aussi à penser au trésor.

D'autres coordonnées appartenaient aussi au legs  
transmis par le notaire :

« Pr N nord, 24 B. 39 pas. 2<sup>o</sup> sud. 2<sup>o</sup> sud. ST 62. 39  
faites trois toises. »

Le testament comprenait encore un rébus :

Pr 1<sup>er</sup> pas<sup>so</sup> avec p<sup>ro</sup> de pqtz  
En prendre L z V L f S N i Clot de même  
Et de L Sco E fr<sup>o</sup> la<sup>a</sup> ge Cm io gat L m<sup>o</sup>  
Sur l'<sup>o</sup> : pge de la source  
p<sup>r</sup> i h<sup>2</sup> 8 C<sup>a</sup> ghe p<sup>so</sup> pour L ch de la M<sup>o</sup>  
B<sup>n</sup> ghe L frote C<sup>lro</sup> la p<sup>so</sup> S<sup>rd</sup> g L V t q<sup>o</sup>  
p<sup>ser</sup> cher S fr<sup>o</sup> X d id<sup>o</sup> L D g<sup>lo</sup> D L<sup>o</sup>  
D du C<sup>blo</sup> du C<sup>eur</sup>.

Rébus que l'on peut interpréter par bribes :

« Prendre la première passe avec paire de...

et de la source faire direction vers le large...

... plage de la source...

Passer pour L (longitude) chemin de la Merde ?

Comble du Commandeur (ou comble du Cœur). »

Mon propos n'étant pas d'expliquer le reste, sachez seulement qu'un jour un voilier vint et mouilla à quelque distance de cet endroit. Le lendemain, il avait disparu. La propriétaire, intriguée, fit le tour des lieux. Non loin d'une source, une fosse était béante tout près de la plage, sur la partie qui s'élève à quelques mètres. Manifestement, les intrus avaient enlevé une partie du butin.

On sait, en effet, que les flibustiers avaient coutume, lorsqu'ils cachaient leurs prises, d'enfouir les denrées périssables, épices, tissus, etc., en terre, donc au sec, tandis que les richesses inaltérables étaient, elles, immergées sous l'eau de manière que, au moins, la marée haute les recouvrit toujours.

En l'occurrence, il s'agissait du trésor d'Olivier La Buse, pendu en 1730 à l'île Bourbon. Une des plus belles captures de ce forban avait été celle du vaisseau « La Vierge du Cap », armé de soixante-douze canons et battant pavillon portugais, qui amenait de Goa le vice-roi des Indes et l'archevêque de cette ville. « La Vierge du Cap » avait un chargement de coffres enfermant des rivières de diamants, des barres d'or et d'argent ; des pièces d'or en quantité, des vases sacrés, etc.

Le partage des flibustiers eut lieu à l'île Sainte-Marie, près de Madagascar. Leurs réjouissances furent marquées par des beuveries telles que près de « quatre-vingts pirates en crevèrent<sup>1</sup>. »

Il ne vous reste plus qu'à partir en chasse.

---

1. Jean de Kerdeland, « La Nouvelle course au Trésor », Ed. Laffont, 1961.

## QUELQUES CONCLUSIONS

Je souhaite vivement que la lecture de ce livre soit pour vous à l'origine d'autant de plaisirs que j'en ai eu lorsque la bonne fortune me fit trouver ce que je vous y indique. Plus mes recherches furent longues et ardues, plus douce fut ma satisfaction d'aboutir. Ayant eu cette première part des difficultés, il est fort possible que votre contentement soit moindre que le mien. Vous voudrez bien me le pardonner.

Il vous reste maintenant la partie active — c'est-à-dire la prospection sur le terrain. En annexe, vous trouverez une liste de fabriques pouvant vous procurer un détecteur.

Si la recherche dans les vieux écrits peut quelquefois être fastidieuse, elle n'en réserve pas moins, parfois, d'excellentes surprises. Ainsi, je suis tombé, tout récemment, sur un manuscrit fort ancien qui dénombre et indique près de soixante-dix caches

de trésors ; avec, de surcroît et pour un assez grand nombre de cas, l'indication exacte du lieu de la cache.

En ce qui concerne ce manuscrit, s'il appert que certaines des caches ont disparu, si une partie des monuments concernés ont été ou détruits ou brûlés, ils ont cependant presque toujours été rebâties et sont encore debout sur les anciens emplacements.

Y reste-t-il encore un trésor ? J'ai le sentiment que si la totalité du dépôt initial a parfois pu être repris, il se peut que dans d'autres cas, le trésor soit toujours en place, attendant celui qui le découvrira. J'ai aussi le sentiment que des caches ont pu servir à plusieurs reprises ; et aussi que pour un pourcentage non négligeable d'entre elles, la personne qui cacha n'ayant pas survécu, un secret doré nous attend encore.

Je pars également du principe suivant que là où un trésor fut trouvé, quelques années après on en trouvait un autre. Souvent même, on y fit plusieurs découvertes successives. Je vous garantis l'authenticité de ces découvertes à répétition. Mon postulat est donc le suivant : Si un trésor a été découvert, sans les moyens modernes de détection actuels, comme cela a été le cas pour les très nombreuses trouvailles précédant les années 1940, il découle de la moindre des lois des probabilités qu'en repassant au même endroit muni d'un détecteur, vous pouvez trouver un autre magot. Cela pour un pourcentage de réussite qui reste à déterminer mais qui ne devrait pas manquer de surprendre.

Rappelez-vous aussi les indications que donne la toponymie des noms de lieux. Le « Champ du trésor » à Berthouville en est, par exemple, une confirmation. En prenant le problème à l'envers on en voit parfois la solution plus clairement : ne pensez-vous

pas que sur les emplacements des anciens camps fortifiés et sur ceux des anciens temples, vous auriez de bonnes chances ?

On peut penser qu'à mes conclusions vont faire écho un tollé général et un concert de protestations de la part des archéologues (qui sont, eux aussi, à la recherche de trésors). Ils vont déplorer la destruction de sites archéologiques. Neuf fois sur dix, ils reconnaissent manquer d'argent pour effectuer leurs travaux. Ce qui explique que quatre-vingt-dix pour cent des sites où furent découverts des trésors sont devenus des ruines de ruines, quand tout n'a pas complètement disparu.

Alors ?... Nous avons besoin les uns des autres. L'archéologie reconnaît qu'elle doit beaucoup aux autodidactes. Entendons-nous donc avec elle.

Enfin, pour la petite note sentimentale : A lire l'Histoire, on prend profondément conscience de la vanité des choses. Tant de massacres ont été vains, tant de conquêtes ont mal fini, tant de passions déchaînées, de malheurs, de souffrances, l'horrible « mayonnaise » des guerres, des vies gâchées, les rapines ignobles, le sang, la gloire inutile ont ravagé l'humanité. Tout cela pourquoi ?... pour quelques années si vite passées, pour se terminer par quelques os éparpillés à côté d'un tas d'or inutile.

A quoi bon me direz-vous ? Eternelle question — sans réponse.

Si votre chasse a été vaine, il y en a d'autres à faire. Elles vous permettront de vous échapper du carcan des obligations de la vie de tous les jours, de plonger dans le passé fascinant et de goûter ainsi à deux évasions : celle de l'esprit et celle du corps. « La Liberté est une grande chose, Monsieur, et il n'y a que l'homme qui ne le comprenne pas », dit un chasseur sibérien, dans un livre d'Ivan Tourgueniev.

## TRÉSORS ENFOUIS DE FRANCE

Si la réussite couronne votre entreprise, n'oubliez pas de vous demander quel trésor vous apporterez, le jour où la vague immense de l'au-delà vous emportera subitement et que la formidable trompette de l'Eternel sonnera l'heure de votre jugement.

Saint-Pierre-de-Guernesey  
Août 1969.

## ANNEXES

*Moyens de détection*

Si l'on accepte de les classer dans ces moyens, il faut aussi citer les sourciers et les voyantes.

J'en parlerai peu. Je sais que des trésors ont été découverts par des sourciers. Il convient surtout de savoir à qui vous avez affaire. Pour cela il n'y a qu'une façon de procéder : au préalable, mettez l'homme à l'épreuve, en cachant un bijou et en demandant à ce sourcier de vous le retrouver. Ne payez aucun service tant qu'une preuve positive n'aura pas été apportée.

Pour les voyantes, même remarque. Je connais une histoire authentique à ce sujet : les parents d'une de mes tantes avaient une employée de maison qui possédait certains dons et avait « vu » un trésor.

dans la maison voisine de la leur, et également dans la maison de ma tante. On trouva un trésor dans la maison des voisins, et quant à celui qui existait dans la maison de cette tante, aussi incroyable que cela puisse sembler, il n'a pas été recherché.

En ce qui concerne les détecteurs, il en existe de tous les genres ; depuis les plus compliqués qui sont les magnétomètres, aux plus simples. Les magnétomètres nécessitent l'emploi d'un spécialiste pour les faire fonctionner et interpréter les résultats.

Le détecteur de mines des surplus, une fois bien réglé, n'est pas mal du tout en regard de son prix, pour sonder les murs et prospector des métaux, ferreux ou non, dans des champs à peu de profondeur. Pour les autres, je ne recommanderai que ceux que j'ai pu moi-même tester. Veillez aussi à ce que les caractéristiques et les performances correspondent à la masse à rechercher et à la profondeur présumée. Et, encore une fois, testez avant d'acheter, autrement, vous risquez la déception.

Presque tous ces appareils détectent aussi bien les métaux ferreux que les non ferreux ; cela est important, car si certains trésors sont contenus dans des coffres métalliques, d'autres sont enfermés dans des coffres en bois, tout juste cerclés de quelques lames de métal. Il arrive aussi que des trésors soient mélangés d'objets en métaux divers. Le détecteur n° 4 015.2. des établissements Forster, commercialisé à Mauchamps dans l'Essonne, est, à cet égard, remarquable. Cet engin vous repère du métal à trois ou quatre mètres de profondeur. Je l'ai testé.

J'ai aussi testé un des instruments de la société Littlemore Scientific Instrument Cy, à Oxford. Il détecte une pièce de six shillings à environ 80 ou 90 centimètres de profondeur.

## ANNEXES

L'appareil de la Geonics Limited<sup>1</sup>, référence EM 15, paraît mériter attention du fait qu'il est présenté sous une forme extrêmement pratique. Je n'ai pas pu le tester.

---

1. 2, Thorn Clisse Park Drive, Toronto 17, Ontario (Canada).

Fabricants de détecteurs.

The Radiac Company. P.O. Box 657. Center Moriches, L.I., New York.

Fisher Research Laboratory, 1890 Embarcadero Road, Palo Alto, California 93 903.

White's Electronics, Inc. 1011 Pleasant Valley Road, Sweet Home, Oregon 97 386.

Rayscope Company, P.O. Box 715, North Hollywood, California, 91 603.

Metrotech Metal Locators, Box 793, Menlo Park, California, USA.

Roth Industries, Box 90 993, World Way postal center, Los Angeles, California, 90 009.

Jetco Electronics, Huntsville, Texas, 77 340.

Gardiner Electronics Company, 4 729 North 7th Avenue, Phoenix, Arizona, 85 013.

Bludworth Marine, 10 Adamx Street, Linden, New Jersey 07 036.

Detectors Inc, P.O. Box 101, Springfield, Virginia, 22 150.

Relco Industries, P.O. Box 10 563, Houston, Texas, 77 018.

J'ai le regret de ne pas connaître de fabriques françaises de détecteurs.